God
Fr 840-8
Cot 10e4
100733

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

De l'imprimerie de B. CLARKE, Well-Street, London.

AMELIE MANSFIELD.

LETTRE LXXX.

Albert à Blanche.

Munich, 4 Août.

Je vais vous revoir, Blanche, et je sens en m'approchant de vous diminuer le regret d'avoir quitté ma sœur ; cependant, comme je ne veux point me parer à vos yeux d'un sacrifice que je n'ai point fait, je vous avoue que malgré la vive et profonde tendresse qui m'appelle toujours où vous êtes, j'aurais moins écouté sa voix que celle du devoir qui me prescrivait de ne point abandonner ma sœur, si cette tendre amie, tout en larmes, ne m'avait demandé à deux genoux, au nom du ré-

pos de toute sa vie, de ne point hasarder mon bonheur. "Albert, me disait-elle avec cet accent pénétrant qui est son plus grand charme, et qui vous sied si bien, Blanche, quand vous daignez l'employer, Albert, dans l'état où je suis, la seule consolation qui me reste sur la terre est de te voir heureux : si un délai de ta part indisposait les parens de Blanche ou la livrait elle-même à un nouveau goût, en vain je demanderais au ciel la force de vivre pour toi, il ne me la donnerait pas, Albert.... Promets-moi donc de partir, mon frère de partir sur-le-champ." Et en parlant ainsi, elle élevait vers moi ses mains suppliantes. J'ai vu que sa conscience était oppressée du mal que mon séjour en Suisse pouvait me faire, que mon départ lui rendrait la tranquillité, et je ne dissimule pas qu'en me décidant à revenir auprès de la femme qui m'est si chère, dans l'espérance de recevoir une main qui doit faire les délices de ma vie, c'est aux prières de

ma sœur que j'ai cédé. Je vous connais assez, Blanche pour être sûr que cet aveu ne vous blessera pas ; je n'en dirais pas autant des paroles échappées à ma sœur sur *le nouveau goût au quel vous pourriez vous livrer :* il se peut qu'un pareil soupçon révolte votre fierté ; cependant, mon amie considérez que ce n'est pas moi qui l'ai dit, ni qui l'ai craint, et qu'Amélie, qui vous connaît moins et qui m'aime avec excès, a pu, sans vous offenser, se livrer à des alarmes exagérées : il faut peut-être vous avoir observée avec tout l'intérêt d'un cœur qui vous est aussi dévoué que le mien, pour être sûr qu'il est des bornes que vous ne passerez point, et que jamais vous ne vous livrerez aux amusemens d'une innocente coquetterie aux dépens de la foi, du devoir et de la vertu ; vous vous rappellerez que je vous ai dit souvent que s'il était pardonnable de céder quelquefois à ce penchant, l'habitude en était dangereuse, parce

qu'en, s'y abandonnant sans cesse, il tournait en. bèsoin, et qu'il était plus aisé de le vaincre que de le modérer. Mais le tems des remontrances est passé, Blanche, et puisque vous m'aimez toujours, je ne vous dois que des actions de grâces : de tous les torts que vous pourrez avoir, il n'y a que celui de l'indifférence que je ne vous pardonnerais pas : soyez innocente de celui-là, ô ma Blanche ! et vous ne serez coupable d'aucun autre. Répondez-moi quelques mots, je vous conjure, à Prague, où je serai forcé de m'arrêter trois jours.

LETTRE LXXXI.

Blanche à Albert.

Du château de Woldemar, 9 Août.

J'AI reçu votre lettre dans la maison de douleur que j'habite depuis l'acci-

dent de ma tante, et je vous assure qu'ayant sous les yeux l'effrayant spectacle du délire d'Ernest, et l'état misérable où peut entraîner l'impétuosité des passions, je n'ai pu qu'applaudir à l'empire que vous avez sur les vôtres, et à la sagesse de votre attachement pour moi.

J'aurais bien quelque chose à répondre aux remontrances que vous me faites, tout en disant que vous n'en faites pas; mais pour entamer cette discussion, j'attendrai que vous soyez ici, afin que pouvant vous justifier plutôt, je puisse vous pardonner plus vite.

Je n'en veux point à Amélie, car assurément je dois excuser, plus que personne, une erreur qui ne vient que de vous trop aimer.

Vous verrez Ernest, sans doute vous en aurez pitié; sa tête est aussi malade que son corps; une fièvre lente le consume, et sa raison semble l'abandonner par momens. J'ai été surprise de

l'impression que lui a causéé la nouvelle de votre arrivée, car enfin, il ne vous connaît pas et depuis huit jours, c'est la seule idée qui ait paru lui faire impression : à l'instant même où il l'a apprise, l'agitation a remplacé l'immobilité, et au lieu du morne silence qu'il gardait, il répète souvent : *Albert arrive, je le verrai, oui, je le verrai, je lui parlerai.*

Quel que soit le motif de cette bizarre fantaisie, vous y céderez assurément : quand l'humanité ne vous y engagerait pas, l'amitié vous en ferait la loi : car Ernest parle d'Amélie avec intérêt ; le souvenir qu'il en conserve est d'un cœur sensible, et je vous assure qu'il ne la voit pas des mêmes yeux que sa mère. Je crois encore que la sensibilité que vous savez mettre dans la raison, et l'onction avec laquelle vous prêchez la sagesse, feront plus d'effet sur l'âme d'Ernest que l'inflexible rigorisme de son ami. Je dispute souvent avec Adolphe, et dussiez-vous

me gronder encore, je vous avouerai que je ne vois point sans plaisir que je suis la seule à laquelle il cède: quand on aime un peu la domination, on se plaît à captiver ce qui résiste, et à voir faible pour soi ce qui est fort contre tout le reste; cependant, Albert, soyez sûr que je m'enorgueillis peu de ces légers triomphes, et que le plaisir de vous les sacrifier, est leur plus grand prix à mes yeux.

Adolphe n'est point aimable comme Ernest; il etonne et ne touche point: lors même que je ne vous aimerais pas, peut-être aurais-je pu l'écouter, mais jamais lui répondre.

Je pars demain pour Dresde, afin que vous m'y trouviez à votre arrivée; j'ai mille choses particulières à vous dire, et ici je suis entourée de trop de témoins pour espérer vous voir à mon aise: vous savez bien que quand un autre est là avec vous, je suis avec vous comme avec un autre, et cet ar-

rangement ne fait pas le mien, ni le vôtre, j'espère.

LETTRE LXXXII.

Amélie à M. Grandson.

12 Août, dix heures du soir.

COMBIEN j'aurais voulu épargner à mon bienfaiteur, à mon ami, à mon second père, la douleur que je vais lui causer !..je ne le puis, le ciel sait que je ne le puis.—Je pars, je vous laisse mon enfant—je suis sûre que vous le protégerez—consolez-le, s'il se peut, du malheur de m'avoir eue pour mère; apprenez à cette innocente créature à pardonner, même à celui qui cause ma mort. O mon oncle! quand je m'arrache des bras de mon fils, quand je vous abandonne, quand je parais in-

grate et dénaturée, croyez qu'une fatalité plus forte que moi m'entraîne. Adieu, mon oncle !—il sera peut-être long cet adieu.. Ah ! je vous en conjure, ne me haïssez pas.

P. S. N'instruisez point Albert de mon départ avant d'avoir eu de mes nouvelles; promettez-le-moi, mon oncle, c'est la dernière grâce que j'implore; cette preuve d'amitié que vous me donnerez est du plus grand intérêt pour moi; mais, si dans un mois je ne vous ai point écrit, vous serez libre alors de révéler ma fuite à mon frère.

P. S. Mon frère prendra soin de mon fils, et lui apprendra à vous aimer comme sa mère vous aimait.

LETTRE LXXXIII.

Adolphe à Blanche.

Du château de Woldemar, 11 Août.

Vous m'ordonnez, Mademoiselle, de vous instruire chaque jour de l'état de votre tante et de votre cousin: je vous obéirai; mais, hélas! je n'ai rien de consolante à vous apprendre.

Ernest, plus abattu par la douleur que par la fièvre, n'a point quitté son lit depuis votre départ; au moindre bruit, il écoute et s'informe si c'est le comte Albert qui arrive; dès que son espérance lui est ôtée, ses yeux se referment à l'instant. Madame de Woldemar a demandé hier à voir son fils: je l'ai priée d'attendre quelques jours encore, en l'assurant qu'ils n'auraient la force ni l'un ni l'autre de supporter une pareille entrevue. Sans savoir précisément jusqu'à quel point Ernest est

malade comme elle a craint sans doute qu'il ne le fût assez pour s'attendrir, elle n'a point insisté.

J'espère, Mademoiselle, vous voir instruite avant peu du secret que vous désirez si vivement savoir : Ernest veut le confier au Comte de Lunebourg, et celui-ci le déposera aussitôt, sans doute, dans ce cœur pur qui s'est donné à lui. Heureuse et sainte confiance; Mademoiselle, doux fruit d'un amour vertueux, et le plus précieux trésor dont l'homme puisse jouir sur cette terre !

Ernest désire que j'aille à Dresde pour presser le Comte Albert de venir ici: je compte partir après demain. J'espère que ma présence ne vous sera pas importune, et qu'en faveur du motif qui me guide, vous me pardonnerez de venir troubler les premiers momens de votre réunion avec l'homme que vous aimez.

Vous avez quitté Woldemar, Mademoiselle, avec la persuasion que j'avais un cœur dur que les maux d'Ernest

touchaient faiblement. J'avoue que j'ai cru long-tems qu'il n'y avait point de passions qu'un grand courage ne pût vaincre, et que, sans une faiblesse criminelle, on ne s'abandonnait pas à celles qu'on se reprochait ; mais depuis que je suis ici, mon opinion s'est ébranlée je sens qu'on ne dompte pas son cœur comme on le voudrait, et qu'il est tel sacrifice dont la vertu même ne consolerait peut-être pas. Vous voyez, Mademoiselle, que ce que vous appelez mon inexorable stoïcisme n'a point tenu contre la vue d'Ernest et vos raisons, et que les peines que vous avez prises pour l'adoucir n'ont pas été perdues.

LETTRE LXXXIV.

Ernest à Adolphe.

14 Août.

O Adolphe ! quel changement inattendu !.... Dans le tumulte de mes

esprits, dans la confusion de mes idées, comment vous rendre ce qui s'est passé ?.... quel dieu favorable m'a inspiré ? quelle main céleste m'a conduit ? Ah ! sans doute, c'est celle d'Amélie ; c'est elle qui m'a retiré de la tombe pour me rendre au bonheur : les ténèbres qui m'enveloppaient se sont dissipées depuis que je vois luire l'espérance de lui appartenir. Je pourrai donc la serrer encore dans mes bras, essuyer la trace de ses pleurs, lui dire ce que j'ai souffert, entendre ses douleurs passées !.... O Adolphe ! Adolphe ! l'univers où j'étais s'est transformé en un autre univers, et je ne suis plus sur une terre où l'on verse des larmes.

Il me serait impossible de vous donner un détail exact de cet événement aussi heureux qu'extraordinaire.... oh ! oui, bien extraordinaire. Croiriez-vous que ma mère s'est laissée fléchir ; elle a eu effroi du sang de son fils, et pourtant je ne songeais pas à l'effrayer :

je ne voulais que cesser de souffrir.... J'avais passé la nuite tourmenté des rêves les plus effrayans ; Amélie se présentait à moi sous toutes les formes, menaçante, plaintive, tendre, désespérée, mais toujours un pied dans un cercueil ; elle m'appelait pour l'en arracher, et je ne pouvais aller à elle ; une force inconnue me retenait, et je sentais remonter vers mon cœur quelque chose qui le serrait, comme si un serpent l'eût enlacé de ses nœuds. Le jour n'a point dissipé ces terribles visions, toujours partout je voyais Amélie prête a mourir, me jetant un dernier regard. Je n'ai pu soutenir plus longtems un état aussi horrible ; sans savoir ce que je voulais, ce que je faisais, ne songeant qu'à terminer mes maux, je suis descendu chez ma mère, égaré, hors de moi, j'ai saisi un couteau que j'ai vu sur sa table : à mon aspect, à mon action elle a jeté un cri. « N'ayez pas peur, ma mère, lui ai-je dit, je ne viens point rompre mon ser-

ment; mais je n'ai pas juré de la fuir au delà du tombeau; elle m'y attend, me voici prêt à la suivre...." Je n'ai qu'un souvenir confus de ce qu'a répondu ma mère: elle s'est levée de dessus son fauteuil, en s'écriant à plusieurs reprises, ce me semble: " Ernest! mon fils! que t'est-il arrivé? pourquoi m'a-t-on caché ton état? mon fils, as-tu perdu la raison sans retour?—Non, ma mère, je suis tranquille...." En vérité Adolphe, je croyais l'être.... " Je suis tranquille, car mon parti est pris...." En parlant ainsi, j'agitais mon bras en portant apparemment mon couteau vers ma mère, car elle m'a saisi la main en s'écriant: " Ernest! viens-tu pour tuer ta mère?" Je me rappelle ces mots avec terreur, ils m'ont fait tressaillir. " Tuer ma mère! moi! qui ose le dire? qui ose le penser?, ah! ne sait-on pas à quel prix j'ai rachéte ses jours?—Malheureux enfant! a-t-elle dit en me pressant dans ses bras." Il m'a semblé, Adolphe, que

son embrassement réchauffait mon cœur, et j'ai été effrayé de me sentir renaître. " Non, ma mère, non, je ne veux pas vous devoir la vie une seconde fois, lui ai-je répondu en m'arrachant à ses caresses; c'est trop d'une, reprenez-la; j'ai horreur de vos dons." Je ne sais alors quelle a été précisément mon action; mais je me suis frappé; j'ai vu mon sang inonder mes habits, rejaillir sur ma mère, et je suis tombé sans connaissance. J'ignore combien cet état a duré; je n'ai même aucune idée distincte de l'instant où les secours qu'on m'a donnés m'ont fait revenir à moi: enfin, j'ai reconnu ma mère, et je me souviens parfaitement de son discours, parce qu'à mesure qu'elle le prononçait, je sentais mes idées s'éclaircir, mon sang reprendre sa chaleur et mon cœur son mouvement. " Ernest, me disait-elle, comme mes raisons n'ont pas pu vous convaincre, ni mes prières vous persuader, et que je n'ai point de force contre la douleur où je vous vois, je

consens, mon fils, à céder à vos vœux ; mais avant de vous livrer à vos transports, écoutez à quelles conditions je vous accorde un bien que vous devriez rougir de recevoir. Je ne vous demande pas votre attention, je suis sûre de la fixer, puisque je vais vous parler d'Amélie. Amélie vous fut destinée dès le berceau, mon fils ; voyez quel eût été son bonheur et le vôtre, si, docile aux vœux de sa famille, elle n'eût écouté que son devoir ; et imaginez quelle serait sa honte maintenant, si elle savait que cet Ernest qu'elle a sacrifié à un fol et avilissant amour, est l'homme qu'elle aime, et à qui elle désire d'être unie ; ce n'est pas tout, si, sans s'asservir même aux impérieuses lois de l'honneur, elle eût écouté seulement les conseils de son trop indulgent frère, et que pour se donner à M. Mansfield, elle eût attendu votre retour, sans doute en vous voyant elle eût rougi de son choix ; alors j'aurais pu lui pardonner, car je l'aimais, Er-

nest, je ne m'en cache pas, et nous aurions connu des jours heureux; sa funeste précipitation nous a tous perdus: voulez-vous l'imiter, mon fils, et consommer un hymen qui vous déshonore, avant de vous être assuré si celui que j'ai en vue n'excitera pas un jour vos regrets? Votre mère ne commande plus, mon fils, elle conseille; elle ne menace plus, elle prie; elle ne vous demande point de vous enchaîner à la femme qu'elle vous destine, mais de la voir: venez avec moi à Vienne; vous irez chez le Prince de B***, vous connaîtrez sa fille, vous peserez les avantages d'une telle alliance; et du moins, si vous persistez dans votre refus, ce ne sera point sans savoir ce que vous perdez; mais j'exige que vous ne preniez point de résolution avant deux mois; ce n'est pas trop, je pense, quand il s'agit du sort de toute la vie: vous passerez ce tems à Vienne, à la cour de l'Empereur, où vous serez reçu avec les égards dus à votre naissance.

Si, à l'expiration du terme prescrit, vos liaisons avec les premières familles de l'empire, l'éclat de la gloire, la noble ambition des dignités, le sentiment de l'honneur enfin, n'ont point effacé de votre cœur la misérable passion dont il est dévoré maintenant, alors mon fils.... Elle s'est arrêtée un moment, et a continué en soupirant profondément. " Alors, mon fils, disant un éternel adieu au monde, à la cour, à votre patrie, dont vous étiez destiné à faire l'ornement, vous irez vous ensevelir dans vos montagnes, pour y traîner vos déplorables jours avec celle à qui vous aurez tout sacrifié ; votre mère ne s'y opposera plus." De tout ce long discours, Adolphe, que j'avais écouté avec la plus profonde attention, les derniers mots seuls ont été à mon cœur, et je me suis écrié, en baisant les mains de ma mère avec transport : " Vous ne vous y opposerez plus! O divines paroles! combien votre généreuse bonté commande avec

plus d'empire que votre malédiction même. Me voici soumis, ma mère, et j'accepte toutes vos conditions. J'irai à Vienne, je verrai la cour, je verrai qui vous voudrez; disposez de moi, mon obéissance sera sans bornes comme ma reconnaissance; tout ce qui est en ma puissance est à vous: ce n'est pas trop de mettre à vos pieds chaque jour d'une vie que vous consentez à rendre si heureuse." Ma mère s'est levée, m'a regardé d'un air triste, et me serrant la main, elle m'a dit: "Calmez-vous, Ernest, votre joie me fait mal: je me retire, j'ai besoin de repos; soignez votre santé; j'espère que le voyage la rétablira ainsi que la mienne: nous partirons le plutôt possible. Adieu mon fils, je compte sur votre parole." Elle m'a quitté, et quand j'ai été seul, je me suis demandé si ce que je venais d'entendre n'était pas un songe, s'il se pouvait en effet que ma mère eût dit qu'elle ne s'opposerait plus à mon union avec Amélie; j'ai

repassé dans ma mémoire chacune de ces paroles si inattendues, et m'arrêtant toujours sur les dernières, je m'écriais avec d'ineffables transports: "Amélie sera mon épouse! je posséderai la bien-aimée de mon cœur! et ma mère ne s'y opposera plus!"

Envoyez-moi, par l'exprès qui vous apportera cette lettre, toutes celles que je vous ai écrites depuis l'instant où j'ai connu Amélie: je les attends pour lui dire qui je suis; c'est elles qui m'obtiendront ma grâce; c'est en voyant quels furent, et mon amour et mon désespoir, qu'Amélie pardonnera à Ernest de l'avoir trompée.. Hâtez, hâtez-vous, de me faire parvenir ces lettres, je meurs d'impatience de les avoir, je n'attends qu'elles pour lui écrire.... Mais, Adolphe, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous était arrivé une lettre d'Amélie pour moi? pourquoi ne me l'avez-vous pas donnée? et moi-même, comment ai-je pu l'oublier si long-tems? Que m'est-il donc arrivé qui

ait pu m'ôter un pareil souvenir ? O Dieu ! qu'il doit être déplorable, l'état où la douleur m'a réduit, s'il a pu me laisser insensible au bonheur de lire une lettre d'elle !... Peut-être en avez-vous plus d'une, Adolphe, mon cœur palpite de joie à ce ravissant espoir. Sans doute elle m'a écrit cette femme chérie, ne fût-ce que pour se plaindre de mon silence. O mon Amélie ! tandis que mon visage est inondé des larmes du bonheur, tu en verses d'amères en m'accusant peut-être ; mais console-toi, mon amie, le jour de la joie va aussi arriver jusqu'à toi ; ma mère n'a-t-elle pas dit qu'elle ne s'y opposait plus ? Je vous en conjure encore, ne perdez pas un seul instant pour me faire parvenir ces lettres ; songez qu'Amélie est dans la douleur, et que l'y laisser par négligence une minute de trop serait un crime.

LETTRE LXXXV.

Madame de Woldemar, à Adolphe.

14 Août.

J'APPRENDS que mon fils vous envoie un exprès, et j'en profite pour vous informer de mes résolutions, afin que vous m'aidiez dans mes projets.

Ernest se sera hâté, sans doute, de vous apprendre que j'avais cédé à ses vœux ; je l'avoue, la terreur m'a poussée au delà de toute mesure, et le sang de mon fils est toujours devant mes yeux : je me repens d'autant moins d'avoir paru souscrire à ses prières, que ma rigueur, en achevant d'égarer sa tête, l'aurait livré de plus en plus à un misérable amour, qui n'a pris tant d'empire sur lui qu'en aliénant son jugement ; j'ai fléchi, parce que la douceur était le seul moyen de calmer le trouble de ses esprits, et que ce n'est qu'en le rendant à la raison, que je puis espérer de le faire rougir de sa

conduite. Je l'avoue, au milieu de la peine que m'a causée sa folie, j'ai rendu grâces au ciel de ce que ce n'était point de sang-froid qu'il se déshonorait; et je n'ai commencé à concevoir quelques espérances, que lorsqu'il m'a été possible d'attribuer son obstination à son état: si le descendant du plus noble sang d'Allemagne a pu vouloir s'avilir, c'est qu'il était en démence: l'idée lui en fera horreur quand il sera rendu à lui-même.

Je sais bien, Adolphe, que vous n'avez pas répondu, comme vous le deviez, aux ordres que je vous ai donnés relativement à votre conduite avec mon fils, et que je n'ai point trouvé en vous la soumission que vous deviez peut-être à mes bontés; mais j'ai lieu de croire pourtant que vous ne les oublierez pas au point d'encourager Ernest dans ses erreurs: s'il était possible que vous en fussiez capable, soyez assuré que cette main, qui ne s'étendait sur vous que pour vous combler de bienfaits, saurait

vous atteindre pour punir votre ingratitude ; si au contraire vous n'employez votre influence sur votre ami que pour le rendre à ses devoirs, il n'est point de prix que je ne regarde au dessous d'un pareil service, ni de récompense que vous ne deviez attendre de la reconnaissance d'une mère. Voici ce que j'exige de vous : soit en écrivant à Ernest, ou en conversant avec lui, paraissez consterné de ma faiblesse (et vous devriez l'être si vous aimiez sincèrement votre ami), dites-lui qu'il serait odieux d'abuser d'un consentement donné dans un moment de terreur ; montrez-lui toujours ma tombe près de l'autel où il s'unirait à Amélie, et les torches funéraires lui servant de flambeau d'hyménée ; peignez-lui mon dépérissement, la reconnaissance qu'il me doit, les remords qui l'accableront, le mépris public qui le poursuivra ; menacez-le de la perte de votre estime et de votre amitié ; accablez de votre mépris la malheureuse qui le séduit,

et qu'il a peut-être déjà déshonorée ; enfin, attaquez à la fois son cœur, son imagination et son orgueil ; rendez-moi mon fils, Adolphe, et vos droits à ma tendresse seront aussi puissans que les siens.

Je sais qu'Ernest s'étant servi de votre nom pour tromper Amélie, c'est à vous qu'elle adresse ses lettres, et que vous vous êtes chargé de les rendre à mon fils ; je laisse à votre conscience le soin de vous dire tout ce qu'un pareil ministère a de honteux ; elle vous dira aussi sans doute que vous ne pouvez réparer cette faute qu'en ne remettant qu'à moi toutes les lettres qui vous arriveront désormais, me laissant le soin de juger si je dois ou non les montrer à mon fils.

Ne croyez point, Adolphe, que les soupçons que je forme contre l'honneur d'Amélie soient le fruit d'une aveugle colère ; je la connais bien ; je sais quel empire l'amour a sur son cœur ; je ne sais que trop aussi combien elle est ai-

mable et séduisante : il est impossible que mon fils, impétueux comme il l'est, ait passé quatre mois auprès d'elle sans avoir tout obtenu de sa tendresse ; et ce n'est pas dans la seule connaissance de leurs caractères que je puise cette conviction, mais dans l'extraordinaire résistance de mon fils : s'il ne se croyait pas lié à Amélie, la vue d'une mère expirante aurait vaincu sa passion ; et comme je sais qu'il ne l'a point épousée, pourquoi se croirait-il lié, si elle ne s'était pas donnée ?

Adolphe, dans notre dernière conversation, vous m'avez dit que si Amélie avait été faible, vous la jugeriez plus indigne de la main de mon fils que je ne le fais moi-même : souvenez-vous de cela, pesez les motifs de mon opinion ; tâchez de pénétrer la vérité en vous insinuant dans le cœur d'Ernest ; et si j'ai vu juste, et que vous soyez l'homme vertueux pour lequel vous vous donnez vous saurez sans doute ce qui vous reste à faire.

LETTRE LXXXVI.

Adolphe à Madame de Woldemar.

Dresde, 15 Août.

Je sais ce que je suis, et ce que vous avez fait pour moi, madame; jusqu'ici je me suis toujours honoré de vos bienfaits; mais si maintenant vous croyez ne m'avoir élevé au rang de l'ami de votre fils que pour faire de moi un vil esclave, reprenez tous vos dons, je les respecte trop pour consentir qu'ils deviennent le salaire d'une lâche complaisance.

Jeté par ma naissance dans une classe que l'opinion des hommes dévoue à l'opprobre, je sentis de bonne heure que je ne pourrais supporter la vie qu'en élevant mon âme au dessus de ma condition; et en voyant le mépris public me flétrir à mon berceau, je jurai de lutter contre lui jusqu'à ce qu'il eût fait place à l'estime qu'on doit à une

irreprochable vertu. Quand c'est là le but où j'aspire, n'espérez pas, Madame, que ni les récompenses, ni les menaces puissent m'en détourner; je vous écouterai avec la déférence que je dois à vos bontés, mais je ne recevrai d'ordres que de mon devoir; sa voix sera plus forte que celle de la reconnaissance qui me parle pour vous, plus forte que l'amitié qui m'unit à Ernest: en dépit du pouvoir qu'elles exercent sur mon cœur, je résisterai à leur séduction; je le dois à vous, à mon ami, à moi-même; votre intérêt me le commande autant que mon honneur: quand je vois ce que j'ai de plus cher au monde, vous et votre fils emportés par de tyranniques passions, je dois user de la raison qui m'est conservée pour vous éclairer tous deux. Votre âme se soulève à ce langage, madame, et l'opinion que je parais avoir de ma supériorité vous offense: hélas! je n'en ai d'autre que celle qui tient à des principes qui ne peuvent m'égarer; et

si dans cette occasion je crois voir plus juste et marcher plus ferme que vous, c'est que l'équité seule me conduit, et qu'un tel guide ne trompe pas ; tandis que l'orgueil et l'amour, ne consultant que leur intérêt, sans égard pour ceux qu'ils froissent, s'embarrassent peu si les moyens qu'ils emploient sont ou non désavoués par l'honnêteté.

Le consentement que vous avez donné à votre fils est raisonnable, il est même généreux : soyez, madame, tout ce que vous paraissez être, tâchez de détourner votre fils d'un hymen que le monde ne juge pas sortable ; mais que ce soit sans artifice, sans violence ; n'usez avec lui que de douceur, de patience et de ces tendres prières si fortes dans la bouche d'une mère, quand elle oublie son autorité pour ne faire parler que son amour ; peut-être ces moyens, les distractions et le tems changeront-ils le cœur d'Ernest : je le désire pour votre bonheur à tous deux ; et comme je pense qu'il est de son

devoir d'y travailler, je l'encouragerai à se vaincre. Mais si tous nos soins sont inutiles, madame, j'ose croire que ce n'est pas une vaine promesse que vous avez faite à mon ami, et qu'Amélie deviendra votre fille s'il persiste à ne voir de bonheur qu'avec elle: ce n'est qu'à ce prix que je m'engage à lui remontrer fortement tous les malheurs d'une union désassortie; autrement, si votre parole n'est qu'une défaite pour gagner du tems, n'esperez rien de moi; je ne vous aderai pas à tromper mon ami; et quels que soient vos motifs, je n'appuierai jamais un artifice, même de la personne que j'honore et que je respecte le plus.

On m'a reproché souvent, madame, d'avoir des principes plus que sévères sur la conduite des femmes: il est vrai qu'à cet égard l'indulgence ne me semble autre chose qu'une indifférence coupable, qui trouve tout bien parce qu'elle ne trouve rien de mal; aussi a-t-il pu m'arriver de blâmer une faute

avec trop de rigueur, mais jamais de la soupçonner légèrement : si je m'élève contre ceux qui ferment les yeux sur la dépravation des femmes, je blâme plus encore ceux qui attentent à la pureté de leur réputation. Amélie est dans le malheur, Madame; elle n'a pour tout bien que l'amour d'Ernest et sa vertu : n'est-ce pas assez de vouloir lui ôter le premier, sans tenter encore de noircir l'autre? Vous, sa protectrice naturelle, et par votre sexe et par votre sang, avez-vous pu sans frémir porter la première atteinte au bien le plus précieux de cette infortunée? Moi, Madame, à moins de l'évidence, je n'éleverai jamais la voix contre Amélie : par cela seul que je n'ai aucune preuve contre elle ; je la crois pure et sans tache ; d'ailleurs, elle ne serait point telle par vertu que, puisqu'elle aime votre fils, elle aurait dû l'être par intérêt ; plus on lui suppose le désir de l'épouser, plus on doit la croire à l'abri de toute faiblesse, car

elle doit savoir qu'il n'est point d'homme qui voulût prendre pour sa femme celle qui aurait commencé par être sa maîtresse.

Il est vrai, Madame, que les lettres d'Amélie me sont adressées : j'en envoie deux aujourd'hui à votre fils, c'est vous dire assez que je ne souscris point à votre demande : ces lettres sont le bien d'Ernest, c'est à lui seul que je dois le rendre ; quant à ma conscience, elle ne me reproche point le rôle dont j'ai été forcé de me charger, et je crois que vous ne seriez pas plus sévère qu'elle, si vous saviez tous les détails que je dois taire ; au reste fussé-je coupable autant que je vous le parais, cette conscience à laquelle vous en appelez, ne m'eût jamais dit comme à vous qu'il n'y avait qu'une perfidie qui pût racheter une faiblesse.

Si j'étais votre égal, Madame, peut-être, vous eussé-je parlé moins librement ; mais un malheureux comme moi, qui n'a de bien que son honneur,

et de moyens pour le défendre que sa fierté, doit peut-être, quand on l'attaque. prendre un ton qui fasse sentir aux grands et aux heureux de la terre, que leur puissance ne s'étend pas jusqu'à pouvoir avilir l'homme de bien.

Comme vous pouvez voir Madame, que mes dispositions ne s'accordent pas avec vos projets, et que par conséquent ma présence auprès d'Ernest pourrait vous être importune, j'attendrai pour me présenter chez vous, et pour le revoir, l'assurance que je puis continuer à être juste et vrai sans craindre d'exciter votre colère; je vous dois assez pour consentir à vivre loin de mon ami si vous l'exigez, et à payer ainsi vos bienfaits de mon bonheur; mais ils ne valent pas le prix que vous y mettez aujourd'hui.

LETTRE LXXXVII.

Adolphe à Ernest.

Dresde, 16 Août.

JE ne sais si vous devez vous réjouir de la condescendance de votre mère, car lorsque la raison vous sera entièrement rendue, je vous connais un cœur si généreux, que vous croirez ne pouvoir payer une si extraordinaire preuve de bonté, qu'en vous sacrifiant vous-même; et je vous assure, mon ami, qu'aussi long-tems que vous vous laisserez asservir par la passion qui égare vos sens, quelque changement qui arrive dans votre situation, vous ne ferez que changer de malheur.

Et moi aussi, Ernest, je vous demande de réfléchir sur ce que vous allez faire; je ne vous dirai point de songer à ce que vous devez à votre

rang et à votre nom, je laisse à d'autres le soin de faire valoir ces orgueilleuses misères; mais je vous demande de méditer sur ce qu'exige et la vertu et votre bonheur. Votre mère s'est rendue à vos vœux; mais considérez qu'en donnant ce consentement, elle a donné plus que sa vie, car je doute qu'elle puisse survivre à votre mariage avec Amélie. Ami, l'amour est un bien de peu de jours, mais le remords est un mal de toute la vie: si vous tuez votre mère, vous n'aurez pas un moment de paix jusqu'au tombeau; et arrivé à ce dernier terme, l'éternité sera là pour punir encore votre crime; mais renoncer à Amélie n'en est point un. Ernest, que lui devez-vous? Amélie n'est point votre épouse; serait-elle donc votre maîtresse? Mais non; puisque vous l'aimez toujours, il faut qu'elle soit demeurée pure et innocente: ce n'est pas vous qui voudriez faire votre compagne d'une femme coupable et déshonnête.

Voici deux lettres d'elle*. La plus récente a fait naître un incident dont je vais vous rendre compte, et qui a mis les parties intéressées bien près de la vérité. Au surplus, je vous déclare que ce sont les dernières que je recevrai; s'il en arrive une troisième, je la renverrai avec un mot d'éclaircissement. Ernest, vous n'apprécierez jamais tout ce qu'il m'a fallu d'amitié pour endurer jusqu'à ce jour que mon nom servît de prétexte au mensonge; et si votre maladie ne m'eût rendu faible, il y a long-tems que j'aurais parlé.

Hier, je déjeunais chez M. de Geysa avec le Comte Albert, lorsque la seconde lettre d'Amélie m'a été apportée par mon domestique. J'étais assis près de Blanche; son père et sa mère nous avaient quittés; le Comte Albert regardait quelques livres placés dans

* Celles du 6 et du 16 Juillet: on verra plus loin comment celle du 8 Août ne lui est pas parvenue.

une petite bibliothèque près de la porte; William entre, me demande, présente un paquet; Albert avance la main, le prend et me le remet: le timbre et l'ecriture le font tressaillir. " C'est d'Amélie ! s'écrie-t-il avec une extrême surprise.—D'Amélie ! répète Blanche." A ces mots je sentis la rougeur me monter au visage, et déterminé à me laisser soupçonner plutôt que de trahir votre secret, je baissai les yeux vers la terre en mettant la lettre dans ma poche. " Vous ne la lisez pas, a dit le comte en contraignant son agitation?—Vous le voyez bien, ai-je-repris en le regardant avec tranquillité.—Quel étonnant mystère ! s'est écriée Blanche en joignant ses mains." J'ai souri avec amertume et n'ai point répondu. " J'espère que M. de Reinsberg ne se fera pas prier pour l'éclaircir, a ajouté le comte, et qu'il sentira que le frère d'Amélie a droit d'être instruit de tout ce qui la regarde —Je vous prie de ne pas m'in-

terroger, lui ai-je-dit, car il ne dépend pas de moi de vous satisfaire.—Il ne dépend pas de vous... Ma sœur vous écrit, et je ne puis en savoir la raison ? M. de Reinsberg, ce secret est un outrage: pour l'honneur d'Amélie, il faut le dévoiler sur-le-champ.—Je ne puis vous confier le secret d'un autre.—Osez-vous me faire entendre que c'est celui de ma sœur, et qu'il ne peut m'être révélé ?—Je ne dis point cela, Monsieur, je ne veux rien vous faire entendre; je vous déclare seulement que vos questions sont inutiles, et que vos menaces ne me feront pas rompre le silence.—Dieu! s'est écriée Blanche, se pourrait-il qu'Amélie.... Blanche, a interrompu vivement le comte, je vous défends de concevoir aucune pensée contre l'innocence d'Amélie: les anges n'en ont pas une plus pure. M. de Reinsberg, a-t-il continué en s'approchant de moi et me prenant la main, jamais frère n'a aimé sa sœur comme j'aime Amélie ; si vous prenez intérêt à elle, si vous êtes

instruit d'un secret qui la touche, à qui le confierez-vous, si ce n'est au plus tendre ami qu'elle ait au monde? Au nom du ciel! ôtez-moi mon incertitude; je ne pourrai la supporter plus longtems.—Je le voudrais, ai-je répondu d'un ton affectueux, mais je ne le puis; tout ce qu'il m'est possible de vous dire, c'est que je n'ai jamais vu votre sœur, et que cette lettre n'est pas pour moi.—Elle n'est pas pour vous! s'est écriée Blanche: quel trait de lumière! Cette longue absence d'Ernest, cette mystérieuse passion qui le consume, cette femme inconnue que sa mère lui refuse et qu'Adolphe ne veut pas nommer....Se pourrait-il que cela fût ainsi? a repris douloureusement le comte en penchant son visage dans ses mains, et qu'Amélie ne l'eut pas avoué à son frère?—Voilà, voilà le vrai motif des questions qu'il me faisait, a continué Blanche avec vivacité, de l'intérêt avec lequel il m'écoutait quand je parlais d'Amélie, de son

émotion en voyant son portrait à Luneboug, de cette terrible lutte avec sa mère qui a pensé leur coûter la vie à tous deux: il n'y a plus de doute, tout est deviné, tout est découvert, tout est sûr: parlez, parlez donc, M. de Reinsberg: voilà ce que voulait cacher Ernest.

— Je croyais vous avoir déjà, dit Mademoiselle, ai-je répondu gravement, que je n'étais pas instruit de ce que renferme cette lettre; je demande à votre bonté de vouloir bien vous en souvenir, afin qu'elle m'épargne des questions auxquelles je ne pourrais répondre sans voiler le dépôt qui me fut confié." Pendant ce discours, le Comte Albert était demeuré immobile contre la cheminée, la tête toujours appuyée sur ses mains; cependant, comme il s'est aperçu que je me préparais à quitter la chambre, il s'est avancé vers moi, et m'a dit. " Croyez-vous que le Comte de Woldemar soit en état de recevoir demain ma visite?— Je le crois; j'ai eu

ce matin une lettre de lui qui m'apprend qu'il est beaucoup mieux, et je puis vous assurer du plaisir qu'il aura à vous voir." Sans me répondre, il est retourné à la cheminée, où il a repris sa même position. J'ai salué Blanche, et je suis sorti.

Vous aurez cette lettre-ci ce soir à six heures, et demain avant dix sans doute la visite du Comte de Lunebourg. Puissiez-vous opposer le noble courage de la vertu à tous les assaults que vous livrent les événemens, votre cœur et vos droits ; puissiez-vous sortir vainqueur d'un combat où il ne faut peut-être qu'une faiblesse pour vous perdre sans retour ! O Ernest ! que je retrouve en vous l'homme que j'ai connu jadis, et l'orgueil de posséder un tel ami pourra me faire oublier toutes les peines que vous me connaissez, et toutes celles que je ne vous dis pas.

Vous trouverez dans le paquet ci-joint, toutes les lettres que vous m'avez

écrites depuis votre malheureuse connaissance avec Amélie. .

LETTRE LXXXVIII.

Ernest à Amélie.

Woldemar, 16 Août, six heures du soir.

O ma bien-aimée! mon épouse! l'idole de mon cœur! le voilà donc arrivé ce jour où tous mes secrets vont t'être dévoilés, et où je puis t'apprendre quel est celui que tu aimes! Chère Amélie, une secrète voix ne t'a-t-elle jamais dit que nous étions nés l'un pour l'autre? et n'as-tu pas senti que pour t'aimer comme je l'ai fait, mon amour a dû commencer avec ma vie? O toi! ma compagne dès le berceau, qui la première fis palpiter mon cœur, unique objet de mon idolâtrie! oublie Henry Semler, oublie Adolphe, souviens-toi seulement que la main d'Ernest te fut

destinée, que ta foi lui était promise, que ton sort était de t'unir à lui.... Amélie, il est accompli.... Ah! qu'à ce nom fatal ton cœur ne se retire pas de moi, qu'il soit au contraire mon excuse et ta consolation! il n'y avait qu'Ernest au monde à qui tu pusses pardonner de t'avoir caché son nom au moment où tu venais de t'enchaîner à lui; il n'y avait qu'Ernest qui put t'aimer assez pour vaincre le ressentiment de Madame de Woldemar, et obtenir son aveu pour notre mariage. O mon Amélie! il est donné cet aveu: ma mère consent à te nommer sa fille. Oui, je l'avoue, mon cœur est ivre de joie en traçant ces mots: ils sont le sceau de mon bonheur, ils te prouvent l'excès d'un amour devant qui tout a cédé: la fierté, la vengeance, les préjugés ont tenté en vain de lutter contre lui, il les a tous écrasés de sa puissance, et maintenant il vient à tes pieds te demander le prix de sa victoire, et sa grâce pour t'avoir trompée si long-

tems. O mon Amélie ! crois-tu que j'eusse eu la force de dissimuler avec toi, si ta vie n'eût dépendu de ton erreur ?

Chère Amélie, lis toutes ces lettres adressées à Adolphe, que je joins à celle-ci ; elles t'apprendront quels furent mes combats : dès le premier instant où je te vis, je fus entraîné malgré moi, et n'espérant obtenir ta tendresse qu'en te cachant un nom qui t'aurait fait horreur, je me déterminai à feindre : cet effort était bien pénible sans doute, mais celui de renoncer à toi était impossible ; et si, au moment le plus fortuné de ma vie, où je venais de doubler mon existence, j'eus le courage de te tromper encore, au lieu d'accuser ton amant, Amélie, plains-le d'y avoir été forcé ; imagine ce qu'a dû lui coûter un mensonge dans un pareil instant ! crois-tu qu'il en eût été capable s'il n'eût craint que la vérité ne te donnât la mort ? Souviens-toi de la terrible impression que te

causa le seul nom de l'ami d'Ernest ; tu tombas sans connaissance ; si j'avais dit le mien, l'existence t'aurait-elle jamais été rendu ? Cependant, Amélie, je voulais te l'apprendre ; si j'avais pu te déterminer à fuir avec moi, à oublier le monde entier, à ne vivre que pour nous, tu aurais su, au pied de l'autel, que l'objet de ta longue inimitié était celui auquel tu allais jurer un éternel amour. Peut-être devrais-je te bénir à présent d'avoir repoussé la vivacité téméraire avec laquelle je voulais te pousser à la fuite ; cependant, si tu m'avais écouté, nous serions ensemble, la sombre douleur répandue dans tes deux dernières lettres ne peserait pas sur mon cœur, il ne serait pas pénétré du plus mortel effroi à l'idée de *ces mille projets qui fermentent dans ton sein.* O mon Amélie, tu pleures, et je ne suis point là ! un froid papier te portera ma joie, mon amour, mes larmes, et moi, je ne le suivrai point ! je l'ai promis ; encore

quelques jours loin de toi: c'est à cette seule condition que ta main m'est assurée. Ah! il n'y avait que ce bien au monde qui pût valoir un si haut prix. Ecoute, mon Amélie, tu connais ma mère: si mon amour a pu l'attendrir, il ne l'a point réconciliée tout à fait avec notre hymen, et peut-être aimerait-elle mieux encore que je tinsse mon bonheur d'une autre que de toi. Elle exige que notre mariage soit précédé d'un séjour de deux mois à Vienne, parce qu'elle espère que les fêtes brillantes de la cour et la vue de la jeune princesse qu'elle me destine pourront me détacher de toi; mais mon Amélie ne le craindra pas; elle connaît trop ce cœur tout plein de son image; elle sait que les femmes les plus belles ne me sont rien, et qu'il n'y en a qu'une au monde pour moi. O ma charmante, ma divine épouse! que ta délicatesse ne s'offense point, si l'orgueil de ma mère suspend encore notre bonheur: qui s'irriterait plus

que moi de cette horrible attente, si mon amour ne me rendait tout facile? Puisse le tien t'inspirer de même! Quoique la conduite de ma mère soit un outrage, ne te révolte pas contre elle, adoucis-la au contraire: toi qui sais si bien pénétrer dans le cœur et en toucher les cordes les plus sensibles, force ma mère à t'aimer; et en lui montrant ce que tu vaux et le charme qu'on goûte à te chérir, tu la puniras assez d'avoir pu te haïr si long-tems.

Je n'ai pas vu ton frère depuis son retour. J'ai été malade, bien malade: ô mon angélique amie! un jour tu donneras des larmes au récit de mes maux; mais alors ton heureux amant les essuiera, et des larmes de joie couleront à leur tour.... Avenir enchanteur! retrouver ton regard, ton sourire, te presser sur mon cœur, te posséder à jamais, voilà donc quel sera mon sort! tu m'aimes et tu seras à moi. Ah! comme toutes les douleurs fuient devant ces mots: *tu m'aimes et tu*

seras à moi! Amélie, je ne me plains plus, je bénis mes souffrances, et je ne frémis plus que de l'idée d'avoir été sur le point de détruire une existence destinée à tant de bonheur.

Je voulais te parler de ton frère, mais je ne sais plus retrouver mes idées; elles sont encore si confuses.... J'ai beaucoup écrit aujourd'hui, et ma tête est bien faible.... Amélie, tu ne sais pas que ma raison a été ébranlée un moment: ah! lorsqu'il m'a fallu renoncer à toi, comment aurais-je pu la conserver et ne pas mourir? en m'abandonnant, elle m'a sauvé; en m'abandonnant elle m'a ôté une partie du sentiment de mon malheur: je doutais du moins dans mon délire, et c'est à ce doute que je dois la vie.

J'attends ton frère demain matin; je lui dirai tout, Amélie: n'est-ce pas exécuter ta volonté? n'est-il pas ton ami? lui parler de notre bonheur, n'est-ce pas ajouter au sien? Il saura ce que nous sommes l'un pour l'autre:

il verra mon amour, le tien ; il apprendra que ce n'est qu'ensemble que nous pouvons retrouver la vie, il s'attendrira sur nos peines, il me parlera de toi, il me nommera son frère: je croirai déjà être heureux ; oui, oui, qu'il pénètre dans ce cœur tout à toi ; je ne veux rien lui cacher, rien que cette félicité divine que j'ai trouvée dans tes bras, et que doivent seuls connaître ce ciel qui l'a créée et l'ange dont je la tiens.

Je n'attendrai point d'avoir vu ton frère pour fermer cette lettre : cela la retarderait d'un jour, et un jour est un siècle ; mais demain je t'écrirai encore, je t'écrirai à tous les instans. Maintenant, Amélie, que tous mes secrets te sont connus, et que je ne suis plus condamné à l'intolérable tourment de te cacher quelque chose, tu ne me reprocheras plus mon silence, tu ne me diras plus : pourquoi ne m'écris-tu pas ?

LETTRE LXXXIX.

Ernest à Amélie.

17 Août, à minuit.

Ce matin, je venais à peine de faire partir ma lettre, lorsque j'ai entendu une voiture dans la cour, et qu'un instant après le Comte Albert est entré dans ma chambre : je ne l'avais point vu depuis mon enfance, mais je l'ai reconnu sur-le-champ à sa ressemblance avec toi ; ces traits chèris ont rempli mon cœur d'une telle émotion, que, sans considérer ce que je devais d'égard et de politesse au comte, je me suis précipité dans ses bras, en l'inondant de mes pleurs, et répétant : " ô mon frère ! mon frère !" Cet accueil extraordinaire a paru le troubler : sans repousser mes caresses, il n'y pas répondu ; et, tombant sur une chaise qui était près de lui, il s'est écrié, en joignant ses mains vers le ciel : " Il est

donc vrai! c'est lui!" J'étais oppressé; je voulais parler, et je ne le pouvais pas; je tremblais comme si j'eusse été devant toi. Je me suis appuyé sur la chaise de ton frère; j'ai pris sa main entre les miennes, et la portant contre mon cœur: "O Albert! lui ai-je dit, si vous saviez tout l'amour qui est là." Il a dégagé sa main, et m'a interrompu par ces mots: "Se peut-il qu'Amélie ait aimé Ernest, et qu'elle l'ait caché à son frère?—Hélas! lui ai-je dit, a cet instant même, Amélie ignore encore que c'est Ernest qu'elle aime.—Quoi! Monsieur, vous avez trompé Amélie?—Oui, je l'ai trompée, et pendant bien long-tems.—Vous avez trompé ma sœur, et vous l'avouez avec cette tranquillité! et vous ne craignez pas qu'un frère offensé!.... —O Albert! ce n'est jamais avec tranquillité que je parle d'elle. Mais, pourquoi vous craindrais-je? croyez-vous aimer Amélie plus que je ne l'aime? croyez-vous que son bonheur

vous soit plus cher qu'à moi ? croyez-vous que tout le zèle de votre amitié eût pu décider ma mère à cette union ? L'excès de mon amour y a réussi.— Madame de Woldemar consent que vous épousiez ma sœur, a-t-il interrompu avec une extrême surprise !— Si, après deux mois de séjour à Vienne, je persiste à vouloir cet hymen, elle a promis de ne plus s'y opposer.—"Vous ne me trompez pas, Ernest ?" Ce soupçon m'a révolté ; il a vu mon mouvement, et a continué d'un ton plus doux : " Vous avez bien trompé ma sœur.— Cher Albert, lui ai-je dit, cette dissimulation, excusable dans les premiers tems, étant devenue presqu'un effort de vertu vers la fin, ne vous donne pas le droit de douter de ma franchise.— Je veux le croire, a-t-il répondu. Il y a d'ailleurs dans votre air, votre maintien, vos discours, une sincérité et un abandon qui appellent la confiance ; et maintenant que je suis tranquille sur le bonheur d'Amélie, puisque vous

l'aimez et que vous avez obtenu le consentement de votre mère, racontez-moi tous les détails de cette étonnante aventure: je puis vous écouter avec calme." Je me suis assis près de lui; et, remontant au jour où tu me sauvas la vie, je lui ai peint tous ceux que j'ai passés près de toi. Sans doute la vérité, la chaleur de mon récit, l'ont touché, car plus d'une fois j'ai vu couler ses larmes. Je me suis étendu avec délices sur des souvenirs si doux: mais c'est surtout en parlant de tes vertus et de mon idolâtrie, que je ne pouvais me lasser de parler, ni ton frère de m'entendre. Enfin, quand j'en suis venu a l'instant où j'ai voulu t'engager à fuir, et aux touchans motifs de ton refus, il a saisi ma main en s'écriant: " Digne, excellente créature! comment as-tu pu taire à ton Albert un sacrifice qui, en t'élevant dans son estime, l'aurait rendu si heureux?.... Mais je le suis, je le suis beaucoup. Vous êtes digne d'Amélie; vous seul

savez l'aimer comme elle mérite de l'être. Dans tout ceci, il n'y a que moi de coupable: avec plus de sévérité, je vous aurais épargné bien des douleurs à tous deux. En remplissant rigoureusement les devoirs que mon père m'avait imposés, je n'aurais jamais quitté ma sœur, je me serais opposé à son mariage, je l'aurais forcée à vous attendre; en vous voyant, elle vous eût aimé, et aucun nuage n'eût troublé vos destinées.— Ne vous repentez pas d'une indulgence dont la cause était si généreuse, ai-je interrompu vivement. Si nul obstacle ne se fût placé entre nous, si l'excès de mon amour n'eût pas vaincu mon orgueil et celui de ma mère, Amélie ne saurait pas si bien à quel point elle est aimée." Il m'a regardé; des larmes roulaient dans ses yeux: " Ernest, m'a-t-il dit, que vos paroles me font de bien! Chère et bien-aimée sœur! voilà le cœur qu'il te fallait; comment ne lui aurais-tu pas livré tout le tien? Enfin, je te

reverrai dans ta patrie, heureuse et honorée, et c'est à vous, Ernest, que je devrai un semblable bonheur: ah! comment jamais m'acquitter envers vous?— Vous me donnez la main d'Amélie, et vous me le demandez!— O Ernest! s'est-il écrié, en me serrant à son tour entre ses bras, qu'il m'est doux en vous nommant mon frère, de sentir qu'il est des destinées irrévocables auxquelles on ne peut échapper!" Albert est resté tout le jour avec moi; nous avons dîné tête-à-tête dans ma chambre; nous n'avons parlé que de toi; ton frère lui même n'avait que cette pensée, celle de Blanche ne l'a pas occupé un moment. Qui es-tu donc, femme céleste et incompréhensible, qui sais inspirer une amitié telle, que l'amour qu'on porte aux autres femmes ne saurait l'égaler? Ah! quand je vois avec quelle ardeur ton frère te chérit, puis-je m'étonner que, sans ton amour, l'univers et la vie ne soient rien pour moi?

Ma mère n'a point vu le comte, parce qu'elle était incommodée ; mais le sachant dans la maison, elle lui a fait faire des excuses et des complimens avec une bienveillance qui nous a charmés tous deux. A présent, Amélie, il ne manque plus à mon bonheur que d'avoir de tes nouvelles. Je calcule avec une inexprimable impatience tous les jours qu'il me faudra attendre pour recevoir la réponse à la lettre que je t'écrivis hier. S'il en est tems encore, envoie-la à ton frère à Dresde, qui se chargera de me la faire passer à Vienne, où je serai sans doute quand elle arrivera ici. Ne sachant point encore où nous logerons dans cette ville, ma mère se proposant même d'aller passer quelques jours à la campagne du Prince de B***, je ne veux point que tu m'écrives directement, car je préfère encore le retard de ta lettre à la crainte qu'elle ne s'égare.

O ma bien-aimée ! toi la plus chère moitié de moi-même ! que ne puis-je,

au gré de mes désirs, précipiter les mois, les heures, les instans qui me séparent encore de toi ! Que ne puis-je voir briller ce jour qui doit nous réunir, ce jour de bonheur, de volupté, qui se prolongera jusqu'à la fin de notre vie, et peut-être au delà. Ah ! si l'amour est le sentiment qui remplit le plus le cœur, c'est que c'est celui qui voit le plus loin dans l'avenir, et qui, portant avec la certitude que l'éternité même ne pourra user ses jouissances, ne l'envisage que comme le commencement d'une félicité sans terme.

J'écrirai à ton oncle ; je ne le puis aujourd'hui ; je sens que si j'avais du tems encore, c'est à toi seule que je le donnerais ; mais je lui écrirai ; je veux obtenir son pardon : puisqu'il te chérit et que tu l'aimes, je veux l'aimer et lui être cher aussi. Adieu, mon Amélie, mon premier, mon unique amour, adieu. Quand cette heureuse lettre sera entre tes mains, il y aura déjà bien moins de jours de désirs et de privations.

LETTRE XC.

Madame de Woldemar, à Adolphe.

22 Août.

Nous partons pour Vienne dans trois jours, Adolphe; vous n'y viendrez point avec nous. Mes notions sur les devoirs sont trop différentes des vôtres pour que je puisse m'accommoder des conseils que vous donneriez à mon fils. Je vois trop tard la grande faute que j'ai commise en choisissant pour l'ami d'Ernest un homme qui n'était pas fait pour l'être; j'aurais dû présumer que celui qui ne pouvait avoir le sentiment de sa dignité, tâcherait de l'effacer dans l'âme des autres; et je ne dois pas m'étonner aujourd'hui de le voir oublier la distance qui nous sépare, traiter avec une insolente égalité la bienfaitrice qui l'a tiré de la poussière,

et mettre l'ingratitude au rang des vertus. J'espère cependant que vous aurez égard à mes derniers ordres, et que vous n'écrirez plus à mon fils.

LETTRE XCI.

Adolphe à Madame de Woldemar.

Dresde, 23 Août.

VOTRE lettre, Madame, a brisé tous mes liens, et vos insultes me dégagent de toute reconnaissance. N'espérez point m'avoir humilié ; j'ai senti, au contraire, en vous lisant, combien la noblesse du sang était petite, comparée à la noblesse de l'âme. En m'accablant d'outrages, vous n'avez rabaissé que vous; et la Baronne de Woldemar, fière de ses aïeux et de son opulence, mais violant tous les droits de la justice et de l'humanité, s'est placée au dessous d'Adolphe, privé de naissance et

de biens, mais inflexible dans les principes de la droiture et de l'honneur.

Je vous ai déjà déclaré, Madame, que je n'avais point d'ordres à recevoir de vous : j'aurais pu être soumis, si vous aviez été juste ; mais maintenant vous ne pouvez rien sur moi ; mon amitié pour Ernest est hors de votre puissance, et je n'ai aucun compte à vous rendre de la conduite que je tiendrai avec lui.

JOURNAL D'AMELIE.

12 Août, neuf heures du soir.

Dans l'obscurité dont on m'environne, ne pouvant rien deviner, sinon que je fus indignement trompée et que je m'approche de la tombe, sur laquelle peut-être la calomnie me poursuivra encore, je veux laisser un journal : j'y inscrirai toutes mes pensées, toutes mes actions, depuis qu'aucun être n'aura plus correspondu avec une in-

fortunée....; je le veux, pour dévoiler une inconcevable perfidie, pour montrer à l'innocence le malheur d'une passion, et pour mettre la crédulité à l'abri de ces séduisans dehors de vertu qui m'ont perdue.

Je ne sais dans quel lieu, ni quel jour j'aurai cessé de souffrir; mais si l'homme dans les mains duquel tombera ce recueil a une sœur, un enfant, si son cœur est accessible à la pitié, s'il a quelque respect pour la volonté des mourans, je le conjure de faire remettre ces papiers au Comte Albert de Lunebourg, à Dresde.

12 Août, onze heures du soir.

Avec quelle douce tranquillité mon oncle vient de me dire adieu! s'il avait su que c'était le dernier.... le dernier! Oh! que le ciel le protège et le rende insensible à ma fuite! que la paix demeure dans cette maison qui m'a reçue, dans ce cœur, qui m'a aimée! qu'Amélie soit oubliée, haïe

même de son bienfaiteur ! mais qu'elle ne lui coûte pas une larme !.... Une nécessité absolue, irrésistible, me commande de partir : je vois l'abîme s'ouvrir devant moi ; mais tel affreux qu'il soit, je crains moins d'y tomber que d'endurer plus long-tems le mal qui me ronge le cœur.... J'abandonne mon fils : il dort, je ne verrai pas ses larmes, je n'entendrai pas ses cris qui déchireraient mes entrailles ; pendant qu'il dort, je puis le fuir.... Quand il s'éveillera, son innocente voix appellera sa coupable mère ; sa mère ne lui répondra plus ; mais il ne demeurera pas sans appui.... O vertueux Albert ! toi que je n'ose plus nommer mon frère, tu soutiendras l'orphelin délaissé ; il ne restera pas seul au monde comme moi.... Seule ? ai-je dit : ah ! malheureuse ! que ne l'es tu ? C'est le pire degré de ton infortune de sentir que tu ne mourras pas seule, et d'envelopper dans ton sort cette créature, ton opprobre et ton désespoir.... cette créa-

ture qui se meut dans ton sein pour y réveiller sans relâche l'épouvante et le remords. Oh ! que je fusse demeurée vertueuse, et je n'aurais perdu que mon bonheur ; j'aurais pu vivre pour mon fils et pour Albert ! L'innocence étendant ses consolations sur mon cœur désolé, m'aurait-montré le ciel pour refuge et l'éternité pour récompense ! mais traîner des jours dévoués à l'ignominie, n'oser me jeter dans les bras d'un Dieu qui me condamne, me sentir indigne de l'amitié de mon frère, du respect de mon enfant, et porter le fruit de ma honte sans savoir encore, et peut-être jamais, quel est le perfide qui fut son père ! c'est un si effroyable supplice, que la religion terrible, menacante, n'en a point d'égal à offrir à l'infortunée qui, égarée par la douleur, oserait attenter sur ses jours.... O mon frère ! quel exemple pour celles qui croient ne devoir point commander à leurs passions ! J'étais née honnête, je chérissais la vertu, on trouvait mon

cœur bon et généreux.... Mais je m'abandonnai sans réserve au premier sentiment qui voulut me dominer, et je perdis l'estime de mes parens, de mes amis, je fis le malheur de mon frère, et je fus forcée à m'expatrier; je croyais être toujours tranquille; mais bientôt je sentis que, sous le nom d'amitié, un attrait invincible m'entraînait: je fermai les yeux, je ne voulus pas voir qu'un nouvel orage allait fondre sur moi: le premier n'avait fait que mon malheur; celui-ci a fait ma honte, il m'a tout enlevé; je suis perdue, déshonorée; celle que tu nommais ta vertueuse sœur, ta douce Amélie, est au moment peut-être de commettre un crime horrible....je n'ose envisager moi-même toute ma pensée.... Et toi que cache un voile mystérieux, impénétrable auteur de ma misère, de quoi ne serais-tu pas responsable, si je me présentais couverte du sang de ton enfant et du mien devant le tribunal d'un Dieu!.... Ah! cette seule idée ne

devrait-elle pas m'arrêter?.... Non, je n'appellerai point la malédiction du ciel sur ta tête; je supporterai la vie pour te sauver de l'inexorable remords: jamais il ne t'arrivera un malheur par Amélie, et je ne veux mourir qu'après t'avoir pardonné.... Mais il faut te connaître, il faut te voir une fois encore, j'y suis résolue.... Voilà minuit qui sonne à l'horloge du château .... Hélas! ainsi je comptai la même heure cette nuit.... nuit fatale, nuit terrible où je te trouvai presque expirant sur les marches de mon appartement, et où, te réchauffant contre mon cœur brûlant, je te rendis la vie pour te donner la mienne; et ce fut à ce moment que tu osas trahir et ton épouse et la vérité! Je ne sais encore celle que tu me cachas alors; mais telle affreuse qu'elle pût être, dans l'abîme où tu venais de m'entraîner, il eût été moins barbare de me tuer que de me tromper.... Je n'ajoute rien: si un jour ces lignes, trempées de mes larmes,

parviennent jusqu'à toi, elles te diront assez ce que j'ai dû souffrir en les écrivant : que ce soit ta seule punition! .... Voilà l'instant.... il faut partir; la chaise m'attend au bas de la montagne.... O mon fils! mon pauvre fils! adieu !....

Continuation du journal d'Amélie.

19 Août.

Dis, homme cruel! es-tu satisfait de la passion qui me dévore? son empire est-il assez terrible? et la puissance que tu exerces sur mon lâche cœur te laisse-t-elle quelque chose à désirer? Hélas! c'est pour toi et pour toi seulement que j'ai abandonné mon fils; j'ai vu son sommeil, son innocent sourire; j'arrosais son visage de mes pleurs criminels, et je restais.... mais tu m'as appelée, et j'ai obéi. Ah! qui dira les douleurs d'une mère désolée? Tandis que je descendais la montagne, l'ombre plaintive de mon fils errait autour de moi; je croyais l'entendre

gêmir : " Laisse-moi, m'écriai-je, laisse-moi aller chercher le père de cette autre victime...." Au bas de la montagne, je me suis assise sur une pierre pour regarder encore le château : combien de fois je vous y ai vu placé à mes côtés ! mais vous n'y étiez plus : un effrayant silence enveloppait l'univers, la lune répandait sur tous les objets sa lueur froide et mélancolique, et ne semblait les éclairer que pour me montrer que j'étais seule au monde. Je me suis arrachée à mes dechirantes réflexions : la chaise m'a emportée loin de mon fils ; mais si elle m'avait approchée de toi, et que tu m'aimasses encore !.....O toi que je ne connais que par l'amour que je te porte, et qui n'ai d'existence que celle que tu voudras me donner, si je pouvais une seule fois encore sentir ton cœur battre contre le mien, et ta voix me dire qu'Amélie t'est chère, je ne me plaindrais point de mon sort, et je mourrais en paix.

Dans peu de jours je serai chez Madame de Simmeren : c'est la sans doute que m'attend cette vérité terrible que je brûle et que je tremble de découvrir.

Continuation.

27 Août.

Je n'ai pas eu le courage de descendre chez Madame de Simmeren : au moment de connaître mon sort, j'ai frémi de ce qu'il allait être, et j'ai retardé une nuit encore ce redoutable éclaircissement. Je suis dans une misérable auberge ; la pluie bat par torrens contre mes fenêtres ; l'orage ébranle la maison ; une triste lampe éclaire à peine le papier sur lequel j'écris ; la tête appuyée contre la pierre de ma cheminée, je jette mes regards sur la journée de demain, et passant alternativement de l'effroi à l'espérance, je hâte et je retarde par mes vœux ce jour qui va paraître.... Que m'apprendra-t-il ? Je vais voir la

mère d'Adolphe, elle me parlera de lui; mais Adolphe est-il celui que j'aime? Que va penser Madame de Simmeren en me voyant arriver chez elle? Si en effet tu lui dois le jour, tu l'auras instruite: me recevra-t-elle comme sa fille? ou me repoussera-t-elle comme une femme coupable que tu te seras fait un jeu cruel de séduire? Toi-même, où es-tu? Tu m'as écrit de Dresde, où tu n'étais pas; maintenant que tu dis y être, peut-être te trouverai-je ici peut-être dans ce moment même dors-tu paisiblement au château de Simmeren, tandis qu'à quelques pas de toi, je veille dans les larmes, et que ma pensée erre dans le vague de l'univers pour t'y chercher ....Oh! s'il était vrai, s'il était possible que demain!.... Avec quelle lenteur les heures se traînent; la nuit ne finit point; le jour ne paraîtra jamais: le tems s'est-il arrêté pour moi seule, pour prolonger la mortelle incertitude qui pèse sur mon cœur?

Continuation.

20 Août.

Il était près de midi quand je suis arrivée au château. J'ai demandé Madame de Simmeren; on m'a dit qu'elle était malade, et qu'avant de m'introduire dans sa chambre, on allait s'informer si elle était en état de me recevoir. Je n'ai pas osé proférer le nom d'Adolphe: ce nom qui occupait seul ma pensée, que je croyais voir écrit sur tous les murs, a expiré sur mes lèvres, quand j'ai essayé de le prononcer: ma force n'a pas pu aller jusque là. Je suis restée seule dans le salon tandis qu'on a été avertir Madame de Simmeren. "S'il est auprès de sa mère quand on annoncera que Madame Mansfield est là, me disais-je, il va accourir." Et au moindre mouvement qui se faisait dans la maison, tout mon corps tremblait avec tant de violence, que je craignais de perdre

connaissance : oui, je le craignais, car je ne voulais pas mourir sans l'avoir vu. J'ai entendu revenir quelqu'un : au moment où on ouvrait la porte, j'ai porté la main sur mes yeux pour ne pas voir qui entrait, et j'ai attendu avec une inexprimable anxiété la voix qui allait parler : c'était celle du même domestique qui venait de me quitter ; il m'apprenait que Madame de Simmeren avait appris mon arrivée avec beaucoup de joie, et m'attendait impatiemment. Je me suis levée pour le suivre ; mais, à l'entrée de l'appartement, je me suis arrêtée ; je ne pouvais plus respirer. " Pourquoi trembler ainsi, me suis-je dit ? Il n'est pas chez sa mère, assurément il n'y est pas " Cependant, avant d'entrer, j'ai demandé au domestique : " Madame de Simmeren est-elle seule ?" Mais ma voix était si faible, si altérée, qu'il ne m'a pas entendue ; et, n'osant me faire répéter, il m'a annoncée. A ce nom, j'ai entendu un cri ; tout mon cœur a

frémi; je me suis precipitée....Madame de Simmeren était seule. " Est-ce vous, ma chère Amélie, m'a-t-elle dit en se soulevant de dessus le canapé où elle était couchée, et étandant ses deux bras vers moi, est-ce bien vous que je revois? Hélas! j'aurai donc encore un plaisir dans ce monde." Je l'ai embrassée en silence; et la considérant ensuite, je l'ai trouvée pâle, maigre, abattue; cette physionomie si tranquille, si gaie, qui l'embellissait il y a quinze mois, avait fait place à la tristesse la plus profonde. " Sont-ce les combats que son fils lui a livrés, qui l'ont mise en cet état, me demandais-je? Mais, s'il était vrai, me recevrait-elle avec tant de bonté?" Elle a vu ma surprise: " Vous me trouvez bien changée, m'a-t-elle dit; mais Amélie, ma figure l'est moins que mon cœur: il a reçu de terribles coups, bien terribles en effet, quand c'est la main d'un fils qui les porte." A ces mots, j'ai

pensé qu'Adolphe lui avait tout dit, à l'exception du nom de celle dont il était aimé. Je lui ai demandé où il était actuellement ; elle m'a repondu : " à Dresde." Je l'ai regardée ensuite en silence, en attendant qu'elle s'expliquât : " Mon fils a détruit la paix de ma vie, a-t-elle continué : poussant la vertu jusqu'à la barbarie, il regarde comme un crime la faiblesse d'une femme tendre....—Comme un crime ! lui ! Adolphe !" Je n'ai pas pu continuer ; tant de douleurs réunies ont saisi mon cœur, que je suis demeurée sans voix et presque sans mouvement, " Qu'avez-vous, m'a-t-elle dit avec intérêt, vous paraissez bien émue ?" J'ai appuyé ma tête sur son épaule sans lui répondre, abîmée dans cette pensée : " L'homme que j'aime est-il cet Adolphe qui a prononcé de si cruelles paroles ? et, si ce n'est pas lui, qu'est-il donc ?" Et, par un mouvement involontaire, j'ai étendu la main

comme pour repousser le fantôme effrayant qui, depuis la dernière lettre de Blanche, semble acharné à me poursuivre. Madame de Simmeren a pressé ma main avec tendresse, en me disant d'une voix caressante : " Ma jeune amie, je vous trouve bien changée aussi ; auriez-vous eu des peines ?—Des peines, ai-je repris avec un sourire amer; oui, j'en ai eu ; elles m'ont rendue malade.—Le séjour de la Suisse vous a donc été funeste ?—Oh beaucoup ! beaucoup, Madame.—Vous avez bien fait de la quitter. Et vous allez respirer l'air natal ?—J'ignore si j'oserai aller à Dresde — Croyez-moi, mon enfant, n'allez pas vous exposer à de nouvelles humiliations ; restez avec moi....— Quoi ! Madame, ai-je interrompu, vous me garderiez chez vous malgré Madame de Woldemar ?—Eh quoi ! Amélie, ne vous souvenez-vous plus que je vous l'ai déjà proposé une fois ?—Et vos dispositions n'ont point changé ?—

Hélas ! mon Amélie, depuis que je n'ose compter sur l'amour de mon fils, imaginez avec quelle ardeur j'ambitionnerais de vous fixer ici ; mais peut-être que je fus autrefois trop coupable, pour que vous me jugiez une amie digne de vous —Ah ! Madame, ne me parlez pas ainsi, me suis-je écriée en cachant dans mes mains mon front humilié.—Pourquoi parlerais-je autrement, Amélie ? je n'ai pas assez perdu le goût de la vertu pour ne pas rendre justice à la vôtre.—C'est assez.... assez, ai-je interrompu, ne pouvant plus endurer des éloges qui redoublaient ma honte.—Bonne Amélie, mon repentir vous touche ; vous m'avez vue plus tranquille jadis. Hélas ! je touchais à la fin de ma vie sans avoir senti mes torts ; mais le premier regard de mon fils me les a fait connaître ; et la punition, pour avoir tardé long-tems, n'est arrivée que plus terrible !... Malheureuse mère, d'avoir à me reprocher

l'infortune de mon unique enfant! malheureuse mère! d'avoir donné le jour à une créature qui maudit ce funeste présent, et ne voit dans sa naissance qu'un opprobre! plus malheureuse mère encore d'être regardée comme criminelle par mon propre fils! O Amélie! soyez toujours sage: si une passion vous poussait jamais hors des bornes du devoir, pensez à moi; que mon exemple vous effraie, et souvenez-vous bien que de tous les malheurs, le plus affreux sans doute est de donner la vie à une créature qui a le droit de vous mépriser." Pendant qu'elle parlait, je sentais palpiter dans mon sein... j'écoutais l'horrible prophétie, et je ne mourais point.... Tout à coup un désespoir violent m'a saisie; je me suis levée brusquement pour sortir. "Où allez-vous donc, m'a-t-elle demandé en faisant un mouvement pour me retenir?—Je vais faire préparer une chaise et demander des chevaux.—Mais votre projet, Amélie, ne peut

être de me quitter sitôt?—Dans une heure.—Ah, mon Dieu! ma chère, qu'm'annoncez-vous? venez, je vous en corjure, venez vous asseoir un moment près de moi." Je suis retournée à ma place. "Je vous assure, Amélie, que vous n'êtes pas bien, et que je ne vous laisserai pas partir; vous êtes extraordinairement pâle, et vous paraissez souffrante.—Oui, je le suis; oui, je souffre beaucoup; mais mon mal á besoin de mouvement, et je ne puis m'arrêter plus long-tems.—Ma chère enfant, en vous voyant, mon premier sentiment a été de vous confier mes peines; mais je me trompe fort, ou vous ne me dites pas toutes les vôtres." Je n'ai pas répondu. "Vous ne me direz donc rien?" J'ai secoué la tête. "Et vous allez donc me quitter, ma fille?" A ce nom, j'ai retrouvé des larmes, et je me suis précipitée à ses genoux en m'écriant: "Ah! Madame, quel nom! moi, votre fille! et vous l'auriez voulu!—

Hélas! mon Amélie! si le ciel m'en eût donne une pareille, j'eusse été trop heureuse; mais je ne la méritais pas." Apres cette réponse, il n'aurait plus dû me rester aucun doute sur la perfidie de celui qui avait pris le nom du fils de Madame de Simmeren. Cependant, il m'est venu une idée que j'ai voulu éclaircir; et levant une main vers le ciel, j'ai dit à l'intéressante amie qui fixait sur moi ses yeux baignés de pleurs; "Jurez-moi, au nom de ce Dieu qui punit les parjures, de ne jamais révéler à personne les demandes que je vais vous faire, et le secret que vous allez deviner peut-être —Je m'y engage, a-t-elle repris en me regardant avec surprise E h bien, dites-moi: si votre fils m'eût aimée, et qu'il eût désiré s'unir à moi, lui auriez-vous refusé votre aveu?—Moi! s'est-elle écriée, frappé d'un profond étonnement, je me serais refusée à un nœud qui eût assuré le bonheur du reste de ma vie!—Mais croyez-vous que le

consentement de Madame de Woldemar lui eût semblé aussi necessaire que le vôtre?—Infiniment davantage, Amélie; car il estime bien plus sa bienfaitrice que sa mère; il lui doit tout ce qu'il est.—Dieu soit béni! me suis-je écriée, il me reste encore un espoir; la peur de m'effrayer l'aura empêché de faire connaître tout l'empire que la reconnaissance exerce sur son âme: peut-être est-ce encore Adolphe.—Expliquez-vous mieux, a interrompu Madame de Simmeren avec beaucoup d'agitation. Vous connaîtriez mon fils? il vous aimerait?—Ne m'interrogez pas davantage; souvenez-vous du secret que vous m'avez promis, et laissez-moi partir.—Au nom du ciel! parlez-moi. Je ne le puis à présent: quand je saurai quel est mon sort, je vous l'apprendrai, je reviendrai ici.—Hélas! ma fille, si vous tardez longtems, peut-être ne me retrouverez-vous plus.—Ah! lui ai-je dit, que savons-nous si le tombeau ne me

recevrai pas avant vous ?—Amélie, vous avez une consolation que je n'ai plus; vous êtes sans remords; votre douleur n'est pas comme la mienne.— Comme la vôtre! me suis-je écriée hors de moi; et mille fois plus affreuse!" Mais, en proférant ces mots, qui dévoilaient presque ma honte, je me suis élancé hors de la chambre. Madame de Simmeren, quoique faible, a voulu courir après moi. " Amélie, me, disait-elle, écoutez; j'ai un soupçon, un mot l'expliquerait...." Ce mot, j'ai tremblé de l'entendre; j'ai fui avec plus de rapidité, et me suis jetée dans ma voiture, qui m'a emportée ici.

Adolphe est un homme dur, sévère, qui juge impitoyablement les erreurs qu'entraîne une irrésistible passion! Adolphe n'a point dit à sa mère qu'il aimait, il ne lui a pas prononcé le nom d'Amélie!.. Non, tu n'es pas Adolphe.. Qui donc es tu, être terrible! qui ne t'es approché de moi que pour

consommer ma ruine, et m'abandonner ensuite à une inconsolable douleur?.. Oh! ce mot de Madame de Simmeren, ce soupçon qui erre autour de moi comme une ombre menaçante!..S'il était des destinées écrites dans le ciel; si, du fond de sa tombe, mon inflexible aïeul avait su m'atteindre, et punir ma désobéissance par cette main même..si cet homme était!..Non, non, je ne le tracerai point ce nom fatal..Lui! il serait le père!..O mon Dieu! si c'est là mon sort, permets-moi d'aller à toi avant d'avoir connu tout l'étendue de mon malheur.

LETTRE XCII.

Ernest à Adolphe.

Vienne, 6 Septembre.

COMMENT ne vous ai-je pas vu avant mon départ, Adolphe? comment ne

m'avez-vous pas écrit un seul mot depuis? Je m'en suis plaint à ma mère; elle prétend que vous avez bien fait: sait-elle donc vos raisons? se passe-t-il entre vous deux quelque chose que j'ignore? et mon ami trahirait-il? Ah! pardonnez, Adolphe, à un homme dont la tête est encore malade, d'avoir pu former un pareil soupçon: je vous rends justice; je sais que vous êtes le plus fidèle ami et le plus vertueux des hommes; mais il y a un mystère qui m'inquiète et qu'il faut éclaircir. Je ne suis pas content de ma mère: à mesure que ma santé se rétablit, elle reprend un regard sévere, et paraît prête à m'imposer silence chaque fois que je prononce le nom d'Amélie: ah! qu'elle l'osât faire une seule fois, et mon parti serait bientôt pris: elle verrait alors quel fruit elle recueillerait d'avoir violé sa promesse.

Allez tous les jours chez Albert pour veiller à ce qu'il m'envoie sans

retard la réponse qu'Amélie doit lui adresser : je l'ai vivement conjuré de ne pas perdre un moment; mais que votre amitié me prête aussi son secours. Jusqu'à ce que cette lettre soit entre mes mains, jusqu'à ce que j'aie vu par mes yeux qu'Amélie me pardonne, m'aime encore et se croit heureuse, je n'aurai pas un instant de repos ; mes jours sont agités, mes nuits sont sans sommeil ; mille pensées, mille craintes se présentent tour à tour : mon Amélie a dû tant souffrir ! avec un caractère si doux ; elle a un cœur si susceptible, si prompt à s'effrayer, si capable de résolutions extrêmes ! Dans sa dernière lettre, elle parlait de projets, de désespoir : depuis elle n'a plus écrit.. d'où vient ce silence ?.. O Adolphe ! prenez pitié de moi ; pas une minute, une seconde de retard dans la lettre que j'attends : peut-etre Albert me la portera-t-il lui-même ; car M. de Geysa, qui est arrivé hier avec sa famille, m'a assuré qu'il ne tarderait

pas à le suivre : sa présence est nécessaire ici pour la cassation du testament; mais quoique son mariage avec Blanche doive se conclure immédiatement après, j'espère qu'il ne partira pas avant d'avoir reçu la lettre de sa sœur. Adolphe, veillez sur lui, veillez pour moi, pour la vie de votre ami.

LETTRE XCIII.

M. Grandson à Albert

2 Septembre.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je lui désobéisse. Mon cher monsieur le comte, Amélie m'a quitté ; je ne sais ce qu'elle est devenue : depuis ce jour, je ne puis ni manger ni dormir ; je pleure du matin au soir : vous savez comme je l'aimais ; elle était ma fille ; je voulais lui donner toute ma fortune : eh bien ! elle s'en est allée sans me

dire en quel endroit. Malgré son ingratitude, je ne puis lui en vouloir; sa lettre, à laquelle je ne comprends rien, me montre son pauvre cœur si plein de tristesse! la malheureuse enfant! que va-t-elle devenir toute seule, sans domestique, sans argent peut-être? ..En vérité, monsieur le comte, la tête m'en tourne, et si elle ne m'avait conjuré de ne pas quitter son petit Eugène, j'aurais été courir le monde pour la retrouver. Elle m'avait recommandé aussi de ne vous apprendre sa fuite qu'au bout d'un mois; que d'ici là, elle me donnerait de ses nouvelles; malgré ce qu'elle me fait souffrir, je voulais lui obéir; mais comme voilà plus de quinze jours qu'elle est partie, et que je n'ai pas reçu un mot d'elle, je n'y puis plus tenir; il faut bien que je vous dise la vérité pour que vous me la rameniez. Damnation sur cet Henry Semler! je parie qu'elle en était toujours occupée, quoiqu'elle n'en parlât plus, et qu'il est pour

beaucoup dans tout ceci. Cependant, ce qui me déroute, c'est que la veille de son départ, elle donna une lettre à un de mes gens pour qu'il la mît à la poste le jour même: il l'oublia, et n'a eu rien de plus pressé que de me la donner quand Amélie ne s'est plus trouvée le lendemain dans la maison. Cette lettre est adressée à Adolphe de Reinsberg: mon domestique assure qu'elle en a écrit beaucoup à cette même adresse. Qu'est-ce donc que cet Adolphe? et où l'a-t-elle connu? Au reste, je vous envoie cette lettre; peut-être vous donnera-t-elle quelques lumières sur la route qu'il vous faut tenir pour retrouver votre sœur. Eugène est au désespoir; il appelle à chaque instant sa mère, et quand il vient me la demander à moi, je ne sais faire autre chose que de me désoler avec lui: en vérité, dans toute ma vie je n'ai pas versé autant de larmes que depuis cette cruelle aventure. Malédiction sur le coupable! mais que le ciel

protège la pauvre innocente, car je le jure, elle est innocente. C'est la nuit du 12 Août qu'elle est partie; j'ai pris des informations à tous les loueurs de voitures de Bellinzona, et j'ai appris de l'un d'eux qu'il en avait vendu une, huit jours avant la funeste époque, a une jeune dame qu'il ne connaissait pas: je sais bien qu'Amélie, vers ce tems-là, fut passer une journée à Bellinzona, et je ne doute point que ce ne soit elle qui en ait fait l'emplette: mais comment s'est-elle procurée des chevaux, et quel chemin a-t-elle pris? c'est ce que je ne puis deviner. Si vous voulez m'en croire, vous tournerez vers la Bavière; c'est là qu'est cet Henry Semler: je me donne au diable qu'Amélie n'est pas loin; peut-être se sera-t-elle jetée dans quelque couvent. Voyez, informez-vous à toutes les grilles, et ramenez la pauvre brebis égarée un cœur paternel de son vieux oncle; elle séra reçue, comme l'enfant prodigue, à bras ouverts:

dites-lui bien que je ne suis pas fâché, et que son fils se porte bien, cela lui fera plaisir; dites-lui que le jour où nous là reverrons sera le plus beau de ma vie!....oui, le plus beau!....un véritable ange!....Mais si elle ne reparaît pas, monsieur le comte, je n'ai plus qu'à mourir.

LETTRE XCIV.

Albert à Blanche.

Dresde, 12 Septembre.

Je viens de recevoir une lettre de M. Grandson, qui m'apprend qu'Amélie a quitté sa maison, son fils, et qu'on ne sait où elle est allée: je ne m'étendrai pas en plaintes sur cet événement; il ne s'agit pas de gémir, mais de la sauver. Je pars dans l'instant, et je jure de ne m'arrêter, de ne prendre un moment de repos, et de ne vous

revoir, que quand j'aurai retrouvé ma sœur. L'infortunée! elle a pu quitter son enfant! Qu'elle est affreuse la puissance qui a pu l'y déterminer! et dans quel état elle doit être!.... Malgré moi, mes larmes inondent mon papier ; ah ! ce sera peut-être des larmes de sang qu'il me faudra verser sur son sort! Blanche, gardez un profond silence sur ce funeste événement; taisez-le surtout à Ernest : il ne pourrait contraindre sa douleur, il voudrait voler après Amélie, son départ donnerait de la publicité à l'imprudence de ma sœur ; sa mère irritée y pourrait trouver un prétexte pour révoquer sa promesse et le saisirait avec joie ; il faut éviter ce malheur. Quand je vous reverrai, vous saurez ce qui a déterminé celui de ma sœur ; vous frémirez en voyant les suites terribles qu'entraîne ce désir immodéré de plaire qui vous domine toujours. Vous avez voulu paraître aimable à Adolphe et même à Ernest ; vous vous êtes vantée d'avoir réussi, vous avez

cru n'être que légère.... Blanche, je n'accuse point votre cœur; mais par mal que vous avez fait, vous apprendrez trop tard qu'une femme coquette peut bien être toujours vertueuse, mais qu'elle n'est jamais innocente.

Mon absence offensera peut-être vos parens: vous pourrez les appaiser en leur disant que j'ai été appelé a Lunebourg pour une affaire importante: si cette excuse ne leur suffit pas, et qu'ils me jugent coupable, je vous recommande, Blanche, au nom du repos de ma vie entière, de ne pas me justifier en accusant ma sœur: ne prononcez pas le nom d'Amélie: que je la sauve et que vous me conserviez votre amour, c'est tout ce qu'il faut à mon cœur.

LETTRE XCV.

Adolphe à Ernest.

Dresde, 13 Septembre.

Hier, sur votre recommandation, je fus chez le Comte de Lunebourg; il venait de partir en chaise de poste; j'imagine qu'il a été vous joindre à Vienne: je devrais peut-être m'étonner qu'il n'ait pas daigné me dire un mot de son départ; mais j'apprends chaque jour que dans ce monde, où le rang et la richesse sont comptés pour tout, celui qui est pauvre et obscur doit s'attendre à être compté pour rien.

Ernest, il est vrai qu'il y a eu entre votre mère et moi une explication qui nous a séparés pour jamais: je n'ai pu supporter d'être insulté: je ne le supporterais pas même de vous, qui m'êtes plus cher que la vie. Si je croyais que le récit de cette scène pût être utile à votre bonheur, je n'aurais pas

attendu jusqu'à ce jour à vous en adresser les détails, mais cette connaissance ne pourrait que vous nuire ; fiez-vous à moi, mon ami, et pour quelque temps encore laissez-moi garder le silence,

Vous me connaissez assez pour être sûr que ce n'est ni la crainte, ni des menaces que je méprise, qui m'éloignent de vous ; et moi je vous estime assez pour être sûr que, malgré les calomnies de la méchanceté et les prétentions de l'orgueil, vous verrez toujours dans votre ami, un honnête homme et votre égal.

LETTRE XCVI.

Adolphe à Albert.

Dresde, 20 Septembre.

Monsieur le comte, elle ne m'a pas fait jurer de me taire avec vous, ainsi

je puis sans manquer à la probité, vous apprendre que votre infortunée sœur est ici.

Hier, sur les cinq heures du soir, on m'apporte un billet d'une écriture tremblante et déguisée, par lequel on me prie de me rendre sur-le-champ à l'hôtel du Cygne pour une affaire importante: j'hésitais, parce que je trouvais dans cette invitation une sorte de mystère qui me répugnait; mais le domestique de l'hôtel m'ayant dit que la jeune dame était très-faible, très-malade, et insistait absolument pour me parler le soir même, je me suis décidé à le suivre.

On m'a introduit dans une chambre haute assez mal éclairée; une femme, les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine et dans l'attitude d'une profonde méditation, était à genoux sur une chaise basse près de la fenêtre, le dos tourné vers la porte. " Madame, lui dit le domestique en entrant, voilà la personne que vous avez demandée.—C'est bon, répondit-elle sans

changer de position ; retirez-vous." Le domestique sortit : à peine l'eût-elle entendu fermer la porte qu'elle se leva brusquement, vint à moi, me regarda, jeta un grand cri, et frappant ses mains l'une contre l'autre, tomba sur le parquet, en répétant à plusieurs reprises : " Ce n'est pas lui, ô mon Dieu ! ce n'est pas lui !"

Ma surprise égalait à peine mon embarras : l'extérieur noble et décent de cette femme ne permettait aucune idée défavorable, et ses traits si beaux, sa douleur si touchante, commandaient impérieusement le respect et la pitié. J'hésitais à lui parler, je craignais de proférer des mots qui la blessassent ; à la fin j'ai dit : " Si c'est Adolphe de Reinsberg que vous demandez, Madame....—Eh bien, Monsieur, a-t-elle interrompu en soulevant sa tête et me regardant d'un air égaré, si c'est Adolphe de Reinsburg?—Vous le voyez devant vous, Madame ; c'est moi qui me nomme ainsi.—Vous êtes Adolphe,

a-t-elle repris en me fixant encore, vous êtes Adolphe? et lui, qui est-il donc? — Qui, Madame, de qui me parlez-vous? — De qui je parle?.... Ah! Monsieur, a-t-elle ajouté avec véhémence, au nom du ciel, que ce ne soit pas votre ami! nommez un autre que votre ami; je puis tout supporter, excepté ce nom-là".....Ces phrases extraordinaires, prononcées avec un accent qui l'était encore plus, ont fait naître mes soupçons: j'ai regardé plus attentivement cette jeune personne: sa coiffure était en désordre, ses cheveux couvraient son cou et une partie de sa taille, sa figure peignait le trouble, la crainte, la douleur; la sensibilité de son regard, et sa singulière beauté, m'ont fait penser qu'il n'y avait qu'elle au monde qui eût pu allumer la terrible passion d'Ernest: reculant de quelques pas, j'ai dit à mon tour: " C'est elle, non ce ne peut être une autre qu'Amélie!" A ce nom, elle s'est écriée avec l'accent de la terreur:

Il m'a nommée, il me connaît, il n'y a plus de doute, mon sort est accompli, je meurs de la main d'Ernest! —Non, Madame, vous outragez mon ami; votre vie lui est plus précieuse que la sienne même, il est rempli de respect, d'amour...—N'achevez pas, a-t-elle interrompu dans un inexprimable désordre, ne profanez pas ainsi le respect, l'amour, en les plaçant dans l'âme de ce perfide. Il me respecte, lui qui a pu tromper avec tant de bassesse et d'artifice un cœur innocent qui se livrait à lui tout entier! Dira-t-il qu'il fut entraîné malgré ses combats? qu'un irrésistible amour triompha de ses efforts? Non, il ne lui restera pas même cette excuse. Au moment où il me vit, il savait qui j'étais, et quel invincible obstacle s'élevait entre nous: il le savait si bien, que, pour pouvoir m'enlacer dans ses pièges, il me cacha son nom qui m'aurait si bien défendue contre lui. Qu'il m'ait aimée après, cela est possible: je veux bien croire

encore qu'on ne parvient pas à feindre la passion qu'il a montrée ; mais qu'il ait voulu me tromper quand rien ne l'y excitait, qu'il ait voulu me tromper de sang-froid, quand il voyait clairement que ma ruine serait la suite inévitable de ses artifices, c'est ce que le malheureux ne peut se nier à lui-même, c'est ce que sa conscience lui répétera à toutes les heures de sa vie jusqu'à la dernière.... Monsieur, a-t-elle continué en me saisissant le bras, ne me parlez jamais de l'amour de votre ami : la haine de sa mère m'a fait moins de mal. Je conviens, lui ai-je dit, qu'Ernest a été bien faible, bien coupable ; mais par quels tourmens n'a-t-il pas expié ses torts ! vos maux mêmes n'ont pas égalé les siens. Je l'ai vu prêt à perdre la raison, la vie ; et si sa mère n'avait eu pitié de lui, si elle n'avait cédé.... — Sa mère cédé ! a-t-elle interrompu avec un cri de surprise, comme si le ciel s'était ouvert tout à coup devant elle. — Oui, Madame, elle s'est

engagée à vous nommer sa fille.—A me nommer sa fille!" Et elle est demeurée immobile et comme en extase. " Vous êtes certain, vous me jurez que la mère d'Ernest consent à me nommer sa fille?" A cette question si positive, j'ai pensé à la dernière lettre que j'ai reçue de Madame de Woldemar, où elle persiste dans son refus; et trop sûr que rien ne pourra l'ébranler à cet égard, je n'aurais pu promettre son consentement irrévocable à Amélie sans me rendre coupable du plus vil mensonge. J'ai levé les yeux au ciel sans répondre; elle a frémi de mon silence; toutes ses espérances l'ont abandonnée. Après m'avoir fixé quelques momens, elle m'a dit avec le sourire amer de l'indignation: " Vous n'avez pas appris encore à tromper comme lui.—Ah! n'accusez pas Ernest des torts de sa mère; je vous jure.... Ne jurez point, a-t-elle interrompu, je ne crois plus aux sermens, je ne crois plus à la parole d'aucun homme; il

n'y a dans leur cœur que trahison, duplicité, mensonge. Retirez-vous, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous pour connaître mon sort.— Non, Madame, je ne vous quitterai point sans avoir justifié Ernest....— Et croyez-vous que cela soit possible? a-t-elle repris avec un profond mépris; et quand cela serait, pensez-vous que je puisse ajouter foi aux assurances que vous me donneriez, vous, le complice de sa perfidie?.... Ah! il m'a guérie, guérie pour toujours de la confiance, a-t-elle ajouté en appuyant ses deux mains sur son cœur." Son reproche m'avait pénétré, car il était juste: j'ai voulu répondre, elle ne m'en a pas donné le tems: " Quittez-moi, Monsieur, je ne peux plus supporter la présence d'aucun homme; s'il est vrai qu'Ernest puisse avoir quelques excuses, ce n'est pas vous qui me le persuaderez; je n'en croirai que moi, et je sais quels moyens m'en instruiront. Allez, a-t-elle continué en me faisant

un signe de la main, votre vue ajoute à mon supplice; retirez-vous." Elle était à genoux sur le parquet, le bras appuyé sur un fauteuil, où elle a caché sa tête en poussant des cris si plaintifs et si déchirans, que j'ai cru que son cœur allait se briser. J'ai voulu m'approcher d'elle pour lui donner du secours; mais elle m'a repoussé en s'écriant avec une sorte de terreur qui m'a glacé: " Ne me touchez pas, homme! ne me touchez pas!" Je me suis retiré vers la porte, et là, m'arrêtant un instant, je lui ai dit: " Ne puis-je donc rien faire pour vous?" A ces mots, elle a tourné vers moi son visage inondé de pleurs. " Vous pouvez me promettre, a t-elle répondu, de faire à Ernest, à sa mère, que vous m'avez vue et que je suis ici; c'est le seul bien que je veuille et que je puisse recevoir de vous; je vous le demande de toutes les puissances de mon âme, et avec cette ardeur de prières qu'on adresse à Dieu; mais vous ne me l'accorderez

F 3 100733

pas; un cœur d'homme ne peut vouloir, ne peut faire autre chose que le mal.—Je vous jure de garder le silence avec Ernest et sa mère: vous ne désignez pas d'autre personne?" Elle n'a rien répondu. " Me permettez-vous de vous voir un moment demain? une explication serait nécessaire." Elle a fait signe que non. " Un seul moment: vous n'êtes pas en état de m'entendre aujourd'hui; mais demain, peut-être que plus tranquille. .—Non, ce n'est pas encore demain que je serai tranquille, a-t-elle interrompu avec un si profond soupir, qu'il semblait sortir du fond de ses entrailles." Après une courte pause, elle a ajouté: " Souvenez-vous de votre promesse; s'il vous est possible d'y être fidèle, soyez-le: vous aurez de mes nouvelles demain: maintenant, je vous le répète, laissez-moi, j'ai besoin de repos; je me sens fort mal." Sa voix s'affaiblissait, j'ai craint qu'elle ne perdit connaissance; je me suis hâté de descendre pour en-

voyer une femme auprès d'elle; j'ai attendu une heure dans la salle basse de l'hôtel pour savoir de ses nouvelles; et quand j'ai été assuré qu'elle était mieux, et qu'on venait de la mettre dans son lit, je suis rentré chez moi, l'esprit troublé et le cœur malade de ce que je venais de voir.

Je pense que vous ne sauriez trop vous hâter de venir joindre votre sœur, peut-être obtiendrez-vous d'elle plus de calme, de raison et de confiance; en attendant je viens de lui écrire une lettre assez détaillée qui lui explique tout ce qu'Ernest a souffert pour l'amour d'elle depuis son retour; j'espère qu'elle me lira avec plus de sang-froid qu'elle ne m'écoutait, et que ce récit sincère versera quelques consolations dans cette âme désolée.

Je vous adresse ma lettre à Vienne, où vous êtes dans doute arrivé.

LETTRE XCVII.

Adolphe à Albert.

Dresde, 21 Septembre.

Il n'est plus tems que vous veniez ici, Monsieur; votre sœur a quitté Dresde aujourd'hui même à la pointe du jour, et tous les gens de l'hôtel ignorent quel chemin elle a pris.

Le domestique que j'avais envoyé lui porter ma lettre ce matin, est revenu me donner cette nouvelle; je ne pouvais la croire: j'avais laissé votre sœur dans un tel état de faiblesse, qu'il me semblait impossible qu'elle eût la force de se mettre en route. Je me suis transporté sur-le-champ à son hôtel pour prendre des informations; toutes celles qu'on a pu me donner se réduisent à ceci: Une femme a veillé toute la nuit auprès d'elle; à quatre heures elle a ouvert ses rideaux, et a ordonné qu'on allât lui chercher

des chevaux tandis qu'elle passerait sa robe et se préparerait à partir; on a voulu lui représenter qu'elle était malade et hors d'état de soutenir le mouvement de la voiture, mais elle n'a rien voulu entendre; il a fallu obéir: avant de monter dans sa chaise, elle a pris une tasse de thé avec un peu de lait et une rôtie dont elle a laissé la moitié; tous les gens de l'hôtel ont été généreusement payés, et à six heures elle était hors de Dresde. Je ne vous cache point que je suis extrêmement inquiet de l'état de cette malheureuse et interessante femme: son corps est abattu, sans doute, mais son âme est dans un tel désordre, que je n'envisage point sans effroi les résolutions désespérées qu'elle pourra prendre. Je n'écris point à Ernest, ma parole m'y condamne: il m'en fera un crime un jour, j'en suis sûr; mais je crois que c'en serait un plus réel de trahir la volonté d'Amélie et ma promesse. D'ailleurs, que ferait-il de plus que vous, et que

je ne sois prêt à entreprendre pour retrouver et sauver cette infortunée? Je vais passer tout le jour à parcourir les environs de Dresde pour savoir de quel côté elle est allée, et demain je vous ferai part de ce que j'aurai appris.

Continuation du Journal d'Amélie.

23 Septembre.

MAINTENANT, je n'ai plus rien à apprendre; tout est éclairci, et ma misère va finir.

Adolphe a voulu me tromper aussi; Madame de Woldemar avait cédé, disait-il: elle, céder! et l'univers n'était pas changé! Mais que pouvais-je attendre de l'ami d'Ernest, si ce n'est le mensonge? J'ai été à Woldemar; je voulais me cacher chez Guillaume, voir Ernest et expirer à ses yeux sur la tombe de mon père; mais Ernest était absent, et Guillaume n'y était plus: ils l'ont chassé, ce bon, ce res-

pectable Guillaume, dont les cheveux avaient blanchi à leur service; ils l'ont chassé parce qu'il m'aimait, et Ernest ne l'a pas défendu!

En voyant le château désert, cet homme inconnu qui venait m'ouvrir la porte extérieure, cette famille nouvelle qui habitait la demeure de Guillaume, et ma figure étrangère à tous ceux qui m'entouraient, j'ai cru sentir un commencement de mort, et en mettant le pied sur le seuil de la porte, j'ai été frappée de l'idée que je ne le repasserais que dans un cercueil.

Le nouveau régisseur s'est informé avec politesse de ce que je desirais. "Je voulais voir le Comte Ernest.— Il est parti pour Vienne depuis quinze jours, avec sa mère." A cette nouvelle, il m'a semblé qu'il ne me restait rien à demander; mais je n'avais plus de force; je me suis assise sur un banc de pierre; en jetant les yeux autour de moi, je me suis vue entourée de tous les témoins muets des jeux de

mon enfance : ce grand orme qui me couvrait de ses rameaux, cette volière où je nourrissais des colombes, tout me rappelait un souvenir, et moi, j'étais oubliée ! ah ! qu'il est douloureux de revenir au lieu qui nous vit naître sans y être accueillie d'un sourire et d'un regard d'affection.

Toute la famille du régisseur s'était réunie, et me regardait avec curiosité, en attendant que j'expliquasse ce que je voulais. A la fin la femme a rompu le silence : " Madame connaît donc le Comte Ernest, m'a-t-elle demandé ? —Oui, lui ai-je répondu en levant les yeux : on m'a assuré qu'il avait été malade ?—Très-malade ; il a pensé mourir.—En vérité ? ai-je dit avec autant d'effroi que si j'avais eu quelque chose à craindre encore. Et quelle maladie avait-il ?—Il était comme fou ; il ne connaissait personne : on disait que cela venait du chagrin d'être brouillé avec sa mère.—Et pourquoi l'était-il ?—Nous n'en savons rien, a in-

terrompu le régisseur..—Oh ! moi je le sais bien, mon père, a repris une jeune fille en souriant.—Eh bien ! mon enfant, venez me le dire, ai-je ajouté en la prenant par la main.—Eh bien ! Madame, c'est que Madame la Baronne voulait marier son fils à sa fantaisie, et que lui voulait se marier à la sienne... Vous êtes une sotte, a reparti le père; car vous savez bien qu'ils sont partis de la meilleure intelligence du monde, et qu'avant son départ, Madame la Baronne nons a annoncé que c'était pour conclure le mariage de son fils avec la princesse de B...."

A ces mots, j'ai regardé le ciel en silence, sans plainte ni larmes, et le défiant de pouvoir augmenter mon infortune, lorsque la jeune fille a ajouté : " Et moi, je suis sûre qu'il ne reviendra que marié avec Mademoiselle Blanche. Si vous saviez comme ils s'aimaient ! Depuis qu'il était malade, elle ne quittait pas le château ; et il n'était malade que parce que sa mère

ne voulait pas la lui donner pour femme : elle l'a veillé plusieurs nuits ; et chaque fois qu'on m'envoyait porter quelque chose chez monsieur le comte, je la trouvais dans sa chambre, et elle le regardait d'un air si aimable et si doux ! oh ! ils seraient bien heureux ensemble.—Cela se peut, a dit le père d'un ton sec ; mais si Madame la Baronne en a ordonné autrement, il faudra bien obéir, et monsieur le comte tout le premier."

Je n'en ai pas entendu davantage ; une sueur froide m'a glacée, je suis restée quelques heures sans connaissance.... Cependant, je ne croyais pas précisément ce qu'on me disait ; je ne croyais pas qu'Ernest fût amoureux de Blanche ; mais peut-être avait-il séduit le cœur de cette faible créature comme il avait séduit le mien : peut-être, à cette heure même, Albert gémissait-il, comme sa sœur, victime d'une lâche trahison. Je ne reprochais point au ciel le malheur qui

m'accablait; je ne l'avais que trop mérité; mais le vertueux Albert, de quoi le punissait-il? En revenant à moi, je me suis retrouvée, dans la cour, l'objet de la froide pitié de tous ces étrangers, qui croyaient me secourir en me rendant à la vie. Je me suis hâtée de m'éloigner d'eux, emportant avec moi l'espérance qu'un jour viendrait où l'on ne me réveillerait plus.

Dis, Ernest, de tous les malheurs qu'on m'annonce, auquel faut-il croire? et quel est le moins affreux? Je n'ai point oublié que Blanche mandait à Albert qu'elle se flattait de te plaire, et d'exciter de vifs regrets dans ton cœur.... Mais non, je ne puis le croire; quelque grande que soit ma faute, elle n'a point mérité un tel châtiment .... C'est bien assez d'avoir perdu ton amour; oui, je l'ai perdu, et je ne dois point m'en plaindre, puisque je t'avais donné le droit de me mépriser; oui, je l'ai perdu, car tu es à Vienne avec ta mère sans que j'en sache rien,

sans que, depuis trois mois, tu aies songé à m'écrire une seule ligne ; tu voyages avec ta mère, tu dors en paix, tu souris peut-être tandis que tu me sais plongée dans des douleurs sans mesure et sans terme. Quoi ! pas un mot de pitié après tant d'amour ! Que ne me disais-tu seulement : *Je suis Ernest?* Ne savais-tu pas qu'il me suffisait de ce nom pour me faire renoncer à toi? Pourquoi m'obliger à venir chercher moi-même mon arrêt? pourquoi m'exposer à périr misérablement, loin de tous les miens? pourquoi te rendre coupable d'un plus grand crime que celui dont Dieu me punit aujourd'hui? Tu te rassures par l'idée que ma folle passion ne me quittant qu'avec la vie, je n'exhalerai point mon dernier soupir sans prononcer ton pardon; mais penses-tu que l'innocent orphelin auquel tu m'as arrachée, te pardonne aussi ? Que répondras-tu, quand il viendra te demander ce que tu as fait de sa mère ? Et cette autre créature que tu auras assassinée avec moi,

tu n'en auras donc été le père que pour en être le bourreau ? Oh ! que je suis épouvantée de ton avenir ! C'est sur toi que je pleure ; car enfin, j'en suis sûre, tu as aimé Amélie, et tu ne verras pas d'un œil sec ses infortunes et son tombeau ; oui, quand la pierre sous laquelle je dormirai frappera tes regards, tu ne penseras point, sans larmes, que c'est là l'asyle où tu as précipité avant le tems celle qui avait sauvé ta vie, et qui t'avait donné la sienne. Puisse alors, du moins, le souvenir de ce que j'ai souffert éveiller dans ton cœur un repentir si vif, si profond, qu'il expie ton parjure aux yeux du suprême Juge ! A ce moment, songe qu'Amélie intercédera pour toi auprès de lui. Ernest ! Ernest ! celle qui t'a tant aimé ne voudra jamais ton éternel malheur.

Je n'ai point oublié que tu as voulu fuir avec moi, que tu m'as proposé de nous ensevelir ensemble dans un coin ignoré de l'univers ; je t'étais donc

chère alors ? Ah ! comme ce souvenir me rattacherait à l'espérance, si je ne sentais pas qu'une créature déshonorée est indigne du bonheur et de toi, et que tu n'aurais pu l'élever au rang de ton épouse sans rougir aux yeux du monde et aux tiens ! Hélas ! malgré les apparences qui t'accusent, et tous les faits réunis contre toi, il me semble que si j'étais innocente je ne te croirais pas infidèle ; mais j'ai mérité que tu le sois, et ma faute me répond de mon infortune.... N'importe, un doute s'est élevé dans mon cœur, et mon sort demeurera encore suspendu. Je veux aller à Vienne, je veux te voir, te parler, et recevoir mon arrêt de ta bouche. Ah ! fût-il celui de ma mort, je ne me plaindrai point ! je serai près de toi, j'entendrai ta voix, mes mains toucheront les tiennes ; il ne sera pas amer alors de mourir.

Continuation du Journal.

1 er. Octobre, neuf heures du matin.

ARRIVEE à une chaumière près de la ville, je viens d'y descendre ; j'ai renvoyé mon postillon et mes chevaux ; j'y laisserai ma voiture et mes habits ; j'en emprunterai un ; je me vêtirai des haillons de la misère : il n'y a plus qu'eux qui doivent couvrir celle qui porte la honte dans son sein.

Vienne, le même jour, à minuit.

N'AYANT plus que bien peu d'argent, je suis entrée dans une misérable auberge d'un faubourg de Vienne adossée à une église tombée en ruine ; je suis épuisée de fatigue et ne puis trouver de sommeil. Hélas ! il n'y a de sommeil que pour l'innocence, les coupables ne dorment plus ; mon esprit troublé enfante mille projets, tous pour parvenir à le voir.... Oui, Ernest, je te verrai, j'irai jusques aux

lieux que tu habites ; déguisée comme je le suis, tes yeux mêmes me méconnaîtront.

Le 2 Octobre au matin.

Je suis sortie pour aller chez lui, mais ce grand jour m'a effrayée ; il me semblait que toutes les personnes auxquelles je m'adressais pour savoir mon chemin allaient me reconnaître ; je craignais de rencontrer Ernest lui-même au milieu de la rue ; sa mère aurait pu passer : mon frère aussi est à Vienne.... Ah ! mon malheureux frère ! s'il avait reconnu sa sœur sous ce honteux déguisement, de quel coup mortel il eût été frappé ! Je suis revenue me cacher jusqu'à la nuit : les criminels doivent fuir la lumière, et ne marcher que dans les ténèbres.

Le 3 Octobre au matin.

Je l'ai vu ; c'était bien lui : s'il eût été seul je me serais jetée dans ses bras ; mais il conduisait deux femmes, sa

mère et une jeune personne..... sans doute celle qu'il va épouser, du moins ce n'était pas Blanche; et, hors le malheur de la lui voir aimer, il me semble à present que tous les autres ne me feront pas amourir désespérée. Assise sur une borne, à la porte de l'hôtel, la tête couverte d'un vieux capuchon de taffetas noir, je le regardais aider ces femmes à monter en voiture.... Cependant il les a quittées pour s'approcher de moi, et, me prenant sans doute pour une mendiante, il m'a présenté quelque monnaie : tout mon corps tremblait si fort qu'il s'en est aperçu. " Ma bonne, a-t-il dit, avec cet accent de bonté que je connais si bien, vous paraissez malade; prenez ceci pour vous faire soigner." Et, au lieu de sa monnaie, il m'a offert quatre ducats. Un nuage était sur ma vue; une sueur froide coulait sur tous mes membres; je ne pouvais ni penser ni remuer. " Ernest, s'est écrié la baronne, que faites-vous? nous vous at-

tendons." Il a posé son argent sur mes genoux. J'ai senti....oui, j'ai senti la pression de sa main, j'ai fait un mouvement pour la saisir, j'ai ouvert les lèvres pour lui dire : " Me reconnais-tu ?" mais une immobile stupeur m'enchaînait. Il s'est éloigné de moi ; il s'est retourné pour me regarder encore : je ne distinguais pas ses traits, mais j'ai cru l'entendre soupirer. La baronne l'a appelé une seconde fois avec impatience ; alors il est monté dans la voiture, et les chevaux l'ont rapidement emporté .... J'ai suivi la voiture de l'œil aussi long-tems que je l'ai pu....Quand j'ai cessé de la voir, je suis tombée à genoux sur le pavé, j'ai collé mon visage contre la pierre où j'étais assise, en l'entourant de mes deux bras. De combien de larmes je l'ai baignée ! Je ne pouvais m'arracher de ce lieu où je l'avais vu.... Quelques passans se sont rassemblés autour de moi ; j'ai senti qu'il fallait me retirer. Je me suis levée pour

retourner dans mon réduit ; mais dans le désordre de mes idées, je n'ai pas retrouvé mon chemin. J'ai erré dans cette vaste cité de rue en rue, n'osant demander ma route à personne, et craignant d'être suspecte en prenant une voiture avec le misérable habit que je portais. Un vent impétueux agitait la lumière des réverbères ; la pluie tombait par torrens, mais je ne sentais ni le vent, ni la pluie. Peu à peu les rues sont devenues désertes ; je me suis trouvée seule : je ne rencontrais plus que quelques hommes de mauvaise mine qui venaient m'examiner avec une attention insultante. La frayeur m'a saisie ; et désespérant de découvrir mon habitation avant le jour, je me suis jetée dans la première église que j'ai vue. A l'exception d'une petite chapelle où finissaient quelques cierges, et où plusieurs personnes du peuple semblaient adresser des prières, le reste était dans une profonde obscurité. Je me suis retirée vers le chœur,

qui m'a paru être le lieu le plus sombre et le plus reculé ; là, je me suis couchée par terre, sur un tombeau sans doute, mais je n'ai pas peur des tombeaux ; tout ce qui est insensible et mort me fait envie ; je voudrais être cette pierre insensible, ce monument glacé, cette ruine qui s'écroule ; je voudrais n'avoir jamais existé.... Oh ! qu'il est affreux, en quittant la vie, de voir l'ignominie dont on s'est couvert, réjaillir sur ceux qu'on aima, et d'avoir perdu le droit de demander des larmes à un ami, à un frère, à un enfant !.... S'ils en versent sur mon sort, ce sera des larmes de honte.... Ah ! que ne puis-je, comme ces froides pierres, ne vivre dans aucun souvenir, et être morte dans tous les cœurs, comme je voudrais l'être pour l'éternité !.... Au milieu de ces réflexions, j'ai senti que le poids de la vie m'étouffait ; je me suis levée : " Non, non, ai-je dit, c'en est trop ! je ne veux plus voir la terre des vivans, ni aucun homme : je veux mourir....

Adieu, Ernest ! adieu ! je cours m'ensevelir dans l'éternel oubli de ce monde et de toi." J'ai voulu sortir de l'église pour exécuter mon funeste dessein ; les portes étaient fermées ; les cierges de la chapelle étaient éteints ; j'étais seule dans ce vaste édifice : il m'a semblé que la main de Dieu me retenait ; alors je suis revenue sur mes pas, mais avec un esprit plus tranquille. Tout, autour de moi, était silencieux et sombre comme dans la vallée de la mort. Je marchais lentement sans pouvoir former aucune idée distincte, lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit de cloche. Un moment après, derrière la grille qui sépare l'église du chœur intérieur, des voix de femmes ont frappé mes oreilles ; ces saints cantiques, cette musique religieuse, m'ont jetée dans une espèce d'extase : je croyais avoir quitté la terre et être appelée au concert des anges. Il m'a semblé voir le ciel ouvert, et Ernest à mes côtés ; il me souriait avec amour : " Ma bien-

aimée, me disait-il, notre hymen fut décidé sur la terre, mais elle n'était pas digne de voir notre félicité, et c'est ici qu'elle doit s'accomplir." Il m'a pressée sur son sein ; nos âmes se sont confondues ; elles sont tombées ensemble dans des torrens de délices qui se succédaient sans fin ; des voix divines ont répété : *toujours ! toujours !* et les voûtes célestes, retentissant de tous côtes ont répondu : *toujours ! toujours !*

La musique a cessé et la vision enchanteresse a disparu ; mais le bien qu'elle m'avait fait est resté après elle ; j'ai pu pleurer et prier ; j'ai remercié Dieu de m'avoir envoyé sur la terre le châtiment de ma faute ; heureux qui a assez souffert dans ce monde pour être sûr, au moment de la mort, que son expiation est finie ; je l'ai imploré pour mon fils, innocente victime qui ne recevra plus les caresses d'une mère ! pour Albert, dont les vertus n'avaient pas mérité une sœur comme moi ; pour toi, Ernest, l'auteur de tous mes maux,

mais que j'aimerai jusqu'à ma dernière heure, comme à celle où je me donnai à toi. Ah ! puisse ce Dieu de miséricorde, ton juge et le mien, te croire assez puni par les peines que j'ai endurées ! puisse-t-il prolonger mes tourmens s'ils doivent servir à racheter les tiens ! et puisse-t-il, ô toi, qui fus l'idole de mon cœur ! te pardonner comme je te pardonne !

Continuation du Journal.

Le même jour, à trois heures.

Je suis bien sûre à présent que mon sort sera fixé sans retour avant que le jour reparaisse : toutes mes mesures sont prises ; je parlerai ce soir à Ernest.

Ce matin, quand je suis rentrée, mouillée et en désordre, dans mon misérable réduit, j'ai vu que mon absence pendant la nuit, mon déguisement et ma jeunesse avaient excité d'indignes soupçons dans l'esprit de mon hôtesse. " Ma fille, m'a-t-elle dit, je ne sais

d'où vous venez, mais je vous avertis que je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens." Hélas! ai-je pensé, je ne dois donc pas y rester. " Ainsi, a-t-elle continué si vous ne menez pas une vie plus régulière, et que vous passiez encore une nuit dehors, vous voudrez bien chercher un autre appartement." Je suis montée sans lui répondre dans ce qu'elle appelait un appartement, consistant en une seule chambre avec un lit sans rideaux, deux chaises de paille déchirées, et une petite table vermoulue, devant laquelle je me suis assise pour écrire ces mots:

" L'infortunée qui a reçu hier de vous l'aumône à la porte de votre maison, dans laquelle on ne l'aurait pas laissée entrer, est celle qui vous avait donné sa vie, et dont vous aviez juré d'être l'époux: si vous voulez la voir encore suivez la femme qui vous remettra ce billet."

J'y ai mis l'adresse, je l'ai cacheté, puis appelant mon hôtesse, je lui ai dit:

" Peut-être quitterai-je votre maison demain; en attendant, si vous voulez gagner ce ducat (et j'ai jeté sur la table un de ceux que m'avait donnés Ernest), allez sur le Graben,* demandez l'hôtel de la Baronne de Woldemar, priez un domestique de vous introduire chez le Comte Ernest; dès que vous serez avec lui, donnez-lui cette lettre; mais je vous recommande expressément, et comme la condition formelle de votre salaire, de ne la confier à qui que ce soit: ne la donnez qu'à lui, et faites ce qu'il vous dira."

Une somme si forte, et qui paraissait au dessus de mes moyens pour une commission si facile, le nom et le titre de la personne chez qui je l'envoyais ont excité sa surprise, et elle m'a protesté, avec un ton respectueux, que mes ordres allaient être exécutés.... Elle est partie, tout mon sang refoule vers mon cœur: ô mon Dieu! encore une heure de vie pour que je le voie.

* La plus belle et la mieux habitée des rues de Vienne.

A six heures.

Elle me rapporte ma lettre : Ernest était sorti; les domestiques ne savent pas quand il rentrera; tous sont occupés; on prépare une fête que la baronne donne cette nuit à la famille du Prince de B*** : il y aura concert, feu d'artifice, illumination et bal masqué ; tout le monde sera reçu.... Eh bien ! il m'y verra; je vais acheter ce qui m'est nécessaire pour un déguisement, que sans l'aumône d'Ernest je n'aurais pas pu payer.

LETTRE XCVIII.

Ernest à Adolphe.

Vienne, 3 Octobre, au matin.

Je suis poursuivi par les plus sombres pressentimens ; un orage se prépare; tout est mystère autour de moi,

tout est soupçon dans mon cœur : je ne reçois aucune lettre d'Amélie ; Albert, que vous me dites être parti pour Vienne, ne paraît point ; Blanche hésite quand je l'interroge ; elle se coupe dans ses réponses, et, pour éviter, mes questions, elle se tient enfermée chez elle et refuse de me voir Toute la famille est aussi surprise qu'offensée de l'absence d'Albert ; on n'en conçoit pas le motif dans un moment où sa présence est indispensable pour l'annulation du testament, et quand on croyait qu'il serait si empressé de terminer une affaire qui lui assure la possession de Blanche. Je ne connais qu'une cause au monde capable de le retenir ; sans doute il est arrivé quelque chose à Amélie : cette crainte horrible, qui fermente dans mon cœur depuis quelques jours, ne me laisse pas un instant de repos. Cette nuit, j'ai été poursuivi par des songes effroyables ; il me semblait voir Amélie pâle, défigurée, et me jetant de sinistres regards. En

m'éveillant, je voyais toujours ces mêmes images, et des cris inarticulés retentissaient autour de moi. Enfin, vous avouerai-je à quel point mes esprits sont troublés? hier au soir, une pauvre créature demandait la charité à la porte de l'hôtel; je me suis approché pour lui donner quelque chose; elle n'a pas prononcé un mot: eh bien! le croiriez-vous? elle m'a fait penser à Amélie; j'ai cru entendre sa respiration, et cette nuit, l'image de cette femme s'est mêlée, dans mes rêves, à toutes les autres visions dont j'ai été tourmenté: cet état, vous le sentez bien, Adolphe, est intolérable.... Il est arrivé quelque chose à Amélie, et c'est à moi qu'on le cache, à moi, mille fois plus intéressé à ce qui la touche que le reste du monde, qui n'ai d'existence que par elle, et qui meurs si je la perds!.... Mais, qu'ils se taisent, j'obtiendrai la vérité malgré eux. Je voulais partir ce matin même pour Luneboürg, où on dit qu'est Albert, et si je ne l'y

trouvais pas, voler sans délai chez Amélie: ma mère me représentait en vain l'éclat d'un pareil départ le jour même de la fête qu'elle donne au Prince de B***, préparée avec tant de splendeur, annoncée depuis si long-tems. Ces misérables motifs n'auraient pu me retenir; mais j'ai pensé que Blanche, ne pouvant se dispenser d'y venir, je lui arracherais probablement le secret qu'il m'importe tant de savoir, et qu'ainsi je ne perdrais pas deux jours à aller vainement à Lunebourg; car, j'en ai le pressentiment, ce n'est pas là que je dois trouver Albert.

Blanche ne sera pas inexorable; j'embrasserai ses genoux, elle aura pitié de mon désespoir, cette nuit même je serai instruit de tout; je sens que je ne peux pas porter plus loin cette dévorante incertitude, pire mille fois que le malheur; mon sang court dans mes veines comme un feu ardent; ma poitrine est oppressée de violentes et subites palpitations, et des fantômes fu-

nèbres semblent marcher devant moi, comme les avant-coureurs du dernier malheur qui me reste à connaître.

Adieu, mon ami : cet adieu serait-il celui de la mort?

LETTRE XCIX.

Blanche à Albert.

Vienne, 4 Octobre, huit heures du matin.

J'ENVOIE un courrier dans tous les lieux où vous m'avez dit que vous comptiez vous arrêter, pour vous apprendre que votre sœur est ici : elle vit ; c'est tout ce que je puis vous dire de plus consolant, et c'est bien plus que je n'espérais il y a quelques heures.

Je suis hors d'état de vous en écrire davantage, les agitations de cette nuit m'ont brisée ; d'ailleurs, mon courrier n'attend que ma lettre pour partir, et je ne veux pas le retarder plus long-tems.

Je vous enverrai demain à Lintz, par où vous devez passer pour vous rendre ici, les détails dont il faut que vous soyez instruit avant d'arriver.

LETTRE C.

Blanche à Albert.

4 Octobre, six heures du soir.

On me défend de rester auprès de votre sœur ; du moins j'emploierai les heures qu'il ne m'est pas permis de lui donner, à vous parler d'elle, et à vous raconter tous les détails de ce terrible événement.

Pour pouvoir être fidèle à vos recommandations, j'évitais Ernest depuis quelques jours, parce que la vue de sa douleur et ses ardentes sollicitations avaient pensé plus d'une fois m'arracher votre secret. Hier, j'hésitais à aller à la fête que donnait ma tante ; je savais qu'Ernest avait tenté toutes

sortes de moyens pour pénétrer jusqu'à moi; il m'écrivait à toutes les heures: j'étais sûre qu'en me voyant, il allait renouveler ses prières, et je ne l'étais pas d'y resister; j'aurais voulu trouver un prétexte pour ne pas paraître dans cette assemblée; mais mes parens et Madame de Woldemar ne me l'auraient pas permis: il a donc fallu y aller.

Pendant le concert et le souper, l'étiquette ne me permettant point de quitter ma mère, Ernest n'a pu me parler; mais à peine le bal a-t-il été ouvert, que le masque autorisant plus de liberté, il est venu à moi, m'a suppliée de lui donner le bras un instant, un seul instant, m'assurant que sa destinée en dependait: je l'ai suivi en tremblant; il m'a fait traverser diverses salles remplies de monde, et s'est arrêté dans celle qui lui a paru la plus solitaire et la moins éclairée. Plusieurs masques allaient et venaient; un seul s'est assis du côté de la porte, à quelque distance de nous, et est demeuré tellement

immobile, que j'ai cru qu'il dormait. Cependant Ernest, peu occupé de ce qui se passait autour de lui, a ôté son masque, s'est assis près de moi, et m'a dit très-bas: " Je suis décidé à partir dans quelques heures pour aller chercher Albert: en m'avouant la vérité, vous m'épargnerez une recherche qui me fera perdre un tems précieux, et d'où dépend peut-être la vie des personnes que vous aimez: voyez ce que vous voulez faire." Cette déclaration m'a étourdie, et j'étais prête à lui tout avouer; mais me rappelant et votre volonté et les maux qui pouvaient suivre une indiscrétion, j'ai retrouvé du courage, et m'échappant de ses mains: " Non, lui ai-je dit; c'est en vain que vous cherchez à m'attendrir: vous ne me ferez pas trahir Albert.—Blanche, a-t-il repris avec un trouble qui l'empêchait de modérer sa voix; Blanche, vous ne savez pas tout le mal que vous pouvez me faire en résistant à mes prières.... vous ne

savez pas ce qu'est mon amour: ce n'est pas un amour ordinaire. Ah! je vous en conjure, Blanche, soyez sensible à la pitié; je vois en vous l'arbitre de ma destinée: cédez, cédez, ou je meurs." Il m'entourait de ses deux bras pour m'empêcher de le quitter; il était à mes pieds, versait un torrent de larmes: j'ai perdu la force de refuser: ma main est restée dans la sienne. "Venez, lui ai-je dit en retournant à la place que nous venions de quitter: vous l'emportez.

Alors, le masque que je croyais endormi s'est levée brusquement; il a tiré un crayon et un morceau de papier. Je l'ai vu écrire avec agitation quelques lignes. "Prenez garde, dis-je à Ernest, on nous écoute." Ernest se retourne; le masque approche, lui remet son papier en lui serrant la main avec violence, et s'échappe.

Dieu! s'écrie-t-il, si c'était elle! En achevant ces mots, il me quitte, court de salle en salle, fend la presse,

interroge tous ceux qu'il rencontre, dépeint le masque qu'il poursuit, en saisit un, s'aperçoit qu'il s'est mépris, revient sur ses pas. J'avais tâché de le suivre; je l'atteins au même lieu où nous étions d'abord ensemble: il était prêt d'une lumière, lisait le billet, et sans me voir, sans m'entendre, il fuit et s'élance hors de la maison.

Les détails qui suivent, il me les a racontés il y a une heure: comptez sur leur exactitude. Voici ce terrible billet.

" Oui, c'est moi; j'ai tout vu, tout entendu, et tout va finir. Quand tu me tues, au moins ne plonge pas le poignard dans le sein de mon frère en consommant la séduction de celle qui doit être son épouse, et si tu veux me voir encore, accours sur les bords du Danube: c'est là mon dernier rendez-vous."

Il parcourt d'abord les rues adjacentes: elles sont désertes; il écoute et n'entend que le bruit confus des in-

strumens de joie ; il vole, le malheureux ; il arrive sur le bord du Danube ; il appelle Amélie ; nulle voix ne répond : c'est le silence de la mort. Il crie comme un insensé ; sa tête est perdue ; il implore du secours ; plusieurs personnes l'entendent de loin, s'approchent et l'entourent. Il les conjure de se disperser sur les bords du fleuve pour découvrir une femme en domino noir. " J'en ai vu une qui courait il n'y a qu'un moment sur la rive à droite, a dit un homme qui arrivait : elle ne doit pas être loin." Ernest n'en entend pas davantage : il se précipite du côté qu'on lui indique ; il regarde, il appelle encore Amélie ; croit apercevoir un corps lutter contre l'onde ; il se jete, plonge avec lui sous les eaux, ce n'était point elle ; tout à coup il entend des cris retentir sur le rivage, il se hâte d'y revenir ; on lui dit, qu'une femme vient d'être trouvée sans vie sur le sable : il vole vers elle, arrache le domino noir qui couvre

sa tête, reconnaît Amélie, la croit morte et tombe sans mouvement auprès d'elle.

Les gens qui les entourent, les transportent dans la misérable cabane d'un pêcheur ; l'habit magnifiqué qu'Ernest portait sous son domino leur apprend que c'est un homme d'un haut rang, et on s'empresse d'aller chercher du secours; un chirurgien arrive, il s'occupe principalement d'Ernest, dont l'extérieure marquait une opulence que n'annonçait pas le misérable vêtement d'Amélie. On a peu de peine à le ranimer; il reprend ses sens, il ouvre les yeux et voit Amélie étendue pâle et glacée auprès de lui. " Monsieur ! Monsieur ! dit-il au chirurgen d'un air farouche, pourquoi me rendre à la vie avant de l'avoir rendue à cette femme ?—Amélie ! s'écrie-t-il, et on a dit que ses cris faisaient frémir tous les spectateurs; Amélie, parle-moi, parle-moi donc ! un seul mot encore, un seul adieu !..Mais non, non, point

d'adieu ; je ne te quitte plus : tu vivras, ou nous mourrons ensemble.— Monsieur, a-t-il ajouté en regardant le chirurgien d'un air menaçant, répondez : cette femme est-elle morte ?— Monsieur, je ne puis le dire encore ; vous voyez que je m'occupe de la secourir ; je ne sais point la cause de l'état où elle est, on ne peut presumer qu'elle se soit noyée, car ses habits ne sont pas mouillés.

En effet, Albert, votre sœur n'avait point accompli son funeste dessein : arrivée sur le bord du fleuve, au moment de se précipiter, elle avait été arrêtée, non par la crainte de la mort, mais par celle de la colère divine ; il semblait, nous a-t-elle dit, que Dieu m'attendit là pour me montrer toute l'étendue du crime que j'allais commettre ; j'ai frémi, je n'ai point eu la force d'être si coupable ; mais n'ayant point celle de vivre avec ma douleur, mes yeux se sont obscurcis, mon sang

s'est glacé et je ne sais plus ce que je suis devenue.

Quand Ernest et votre sœur ont été transportés dans la cabane du pêcheur, toutes les personnes que cet événement avait attirées se sont réunies autour d'eux : chacun formait des conjectures différentes sur ce qui se passait, et sur l'état d'Amélie : on la croyait perdue sans ressource ; Ernest écoutait tout en silence, ne repondait rien, et la main sur le cœur de sa bien-aimée, attendait dans un angoisse inexprimable, qu'elle donnât un signe de vie.. L'infortuné, il a attendu cinq heures ! quand il a vu la respiration d'Amélie devenir plus libre et la chaleur se répandre dans tous ses membres, il l'a fait transporter dans une chambre particulière, avec le chirurgien et une femme pour la servir ; on l'a posée sur un lit ; il s'est tenu à l'écart à quelques pas : il voulait attendre qu'elle fût calme pour se présenter ; mais au premier mot qu'elle a pro-

noncé, il s'est précipité à genoux près de son lit; en s'écriant d'une voix étouffée. " Elle vit ! elle vit ! Amélie m'est rendue !" A sa vue, à ce discours, votre sœur a soulevé sa tête et joignant ses deux mains, elle a dit: "Où suis-je! est-ce moi qui existe? est-ce lui qui est là?—Oui, Amélie, oui, tu es rendue à Ernest, à ton époux —A Ernest ! à mon époux ! oui, c'est ainsi que cela devait être; mais le ciel ne l'a pas voulu.—Il le veut, Amélie: tu vois bien qu'il nous a réunis ; si de fausses apparences, si d'indignes calomnies ont pu me rendre suspect à tes yeux, je me justifierai et tu me croiras... —Mes sens m'auraient-ils trompée ? tu n'aimerais pas Blanche ?....—O mon épouse ! a-t-il repris en la regardant avec des yeux pleins de larmes, tu as pu penser.... Ah ! quand tu sauras tout. —Ton accent, tes paroles, tes regards, a dit la douce créature, me persuadent: tu sais si ma confiance en toi a été entière ; mais ces terribles mots que j'ai

entendus doivent obtenir mon pardon. O mon Dieu! je te bénis: il était si affreux de mourir avec l'idée d'avoir perdu son amour!" Et elle est tombée dans les bras de son amant. Des larmes de joie et de tendresse ruisselaient sur les joues d'Ernest en me racontant ce moment de félicité: que doit-il être Albert, puisqu'ils assurent tous deux qu'il leur a fait oublier leurs malheurs?

Pendant que tout ceci se passait, j'étais demeurée en proie à la plus vive inquiétude. Ma tante, surprise de ne point voir son fils, le demandait en vain; elle m'a trouvée pâle et sans masque, courant dans les salles et m'informant à chacun de ce qu'était devenu un masque que je dépeignais, ne soupçonnant que trop que ce ne pouvait être qu'Amélie. "Blanche, qu'avez-vous?" s'est écriée ma tante; qu'est-ce qui vous agite ainsi? que cherchez-vous? serait-il arrivé quelque chose à mon fils?—Oui, quelque chose de

terrible sans doute: il est sorti.—Où est-il? où va-t-il?—Il court après ce masque, cette femme.—Quelle femme? que dites-vous? de qui parlez-vous? —Ah, Madame! il dit que c'est elle. —Qui, elle? au nom du ciel, expliquez-vous: vous me faites trembler.— Il n'est plus ici; envoyez tous vos gens après lui; tâchez de prévenir un malheur.... Amélie nous écoutait: elle aura mal interprété un discours innocent.....—Amélie! Amélie! a répété ma tante avec effroi, Amélie serait ici? —Je n'ai pas vu son visage; mais à l'émotion, à la fuite d'Ernest, je suis sûre que c'est elle qui était là tout à l'heure." Madame de Woldemar m'a quittée précipitamment; elle a fait appeler ses gens, leur a ordonné de chercher son fils dans toute la ville, et, hors d'état de commander à son trouble, elle s'est retirée dans son appartement.

Les heures s'écoulaient, nous n'apprenions aucune nouvelle: les gens de

ma tante rentraient de moment en moment dire qu'ils n'avaient rien rencontré. A la pointe du jour, toute la compagnie a quitté le bal. J'ai fait part en peu de mots à ma mère de l'inquiétude de Madame de Woldemar, et je lui ai demandé la permission de rester chez elle jusqu'à ce qu'on eût acquis quelques lumières sur l'aventure de la nuit. Ma mère n'a pas voulu me quitter: nous avons été joindre toutes deux ma tante, dont l'inquiétude m'aurait véritablement touchée, si elle n'eût pas mêlé aux angoisses maternelles qu'elle éprouvait pour Ernest, les plus injurieuses invectives contre Amélie.

Enfin, à huit heures du matin, un homme inconnu lui a apporté un billet de son fils, mais dont l'écriture était si tremblante et si altérée, qu'au premier coup d'œil aucune de nous ne l'a reconnue. Voici ce qu'il contenait.

Ernest à sa mère.

A six heures du matin.

" Amélie a pensé périr cette nuit: c'est par un miracle que je l'ai sauvée; je suis auprès d'elle, et j'y suis pour toujours. Nous sommes dans un misérable cabaret sur le bord du Danube: si cet asile vous paraît peu digne de votre fils, et que vous vouliez qu'il vous amène votre nièce et son épouse, envoyez une voiture les chercher tous deux; mais si vous fermez votre maison à Amélie, votre fils n'y rentrera plus, car il jure de ne jamais paraître où on refusera de la recevoir."

En lisant ce billet, ma tante a changé de couleur plusieurs fois, et a marché dans sa chambre sans nous parler; à la fin elle a sonné avec violence: un domestique est entré. " L'homme qui a apporté ce billet est-il encore ici,

a-t-elle demandé ?—Oui, Madame, il attend la réponse.—Qu'il attende encore : qu'on mette mes chevaux, il conduira ma voiture où elle doit aller ; je donnerai un billet." Le domestique est sorti. Ma tante a été à son bureau, elle a essayé d'écrire ; mais ses nerfs étaient si ébranlés, qu'il lui a été impossible de tracer une ligne : elle m'a appelée. " Blanche, m'a-t-elle dit en me donnant la lettre de son fils, lisez ceci à votre mère, et puis vous viendrez vous asseoir ici ; je vous dicterai ma réponse, car je ne puis tenir ma plume." J'ai pris ce papier, que je n'ai pu lire sans verser bien des larmes sur les souffrances d'Ernest et de votre sœur. Après l'avoir entendu, ma mère s'est recueillie, et regardant Madame de Woldemar, elle lui a dit : " C'est très extraordinaire !.... qu'en pensez-vous, ma sœur ? Je suis très-surprise, en vérité très-surprise ! Je croyais Ernest plus disposé à vous obéir : ce n'est pas là le respect, la soumission que

vous deviez attendre d'un fils pour lequel vous avez tant fait.—Non, a interrompu la Baronne ; ce n'est pas là le prix que méritait ma tendresse, ni le fruit des soins que j'avais employés pour lui donner des sentimens dignes du sang dont il sort ; mais il y a long-tems qu'il m'a fallu renoncer à des espérances dont il était le seul objet, et que l'ingrat a si bien trompées !—En vérité, si j'étais à votre place, je ne les recevrais point chez moi.—Oh ciel ! que dites-vous ? me suis-je écriée vivement—Vous n'êtes pas de cet avis-là, Mademoiselle ? a repris ma tante en me regardant avec hauteur.—Non, Madame, et j'oserais répondre que vous n'en êtes pas non plus.—Vous allez le savoir ; placez-vous ici et écrivez." J'ai pris la plume ; mais avant de commencer, je lui ai dit : " Je vous préviens, Madame, que je n'écrirai pas un refus.—Prétendez-vous faire des conditions avec votre tante ? a repris ma mère.—Je crois,

Madame, que, sans manque au respect que j'ai pour elle, je puis la prévenir que si l'arrêt qu'elle va dicter est injuste et cruel, ma main ne le tracera pas.—Vous voyez, a dit Madame de Woldemar en regardant tristement sa sœur, le digne effet de la rébellion de mon fils, et ce que son exemple produit sur l'esprit de Blanche.--Croyez, Madame, ai-je ajouté, que je n'avais pas besoin de l'exemple d'Ernest pour haïr l'injustice et m'élever contre elle.—Blanche, a repris ma tante avec plus de douceur que je n'en attendais, est-ce le moment où vous me voyez prolongée dans l'affliction que vous devriez choisir pour me parler ainsi?" Ce reproche m'a touchée. J'ai tort, ai-je répondu en baisant sa main; dictez, Madame.

La Baronne de Woldemar, à son fils.

A huit heures.

" Je ne vous fermerai point ma porte, quoique vous l'ayez mérité peut-être,

mais je veux ignorer du moins que vous ne revenez pas seul : arrangez-vous pour que cette femme ne paraisse pas à mes yeux, c'est tout ce que je puis faire pour vous."

Voilà tout, m'a-t-elle dit ; fermez la lettre. Elle s'est tournée du côté de ma mère, et alors je me suis empressée d'ajouter :

" Venez, hâtez-vous, mes amis ; si vous ne trouvez pas une mère ici, vous trouverez du moins une sœur, une amie qui vous chérit tous deux et brûle de vous revoir."

J'ai bien vite cacheté le billet pour qu'on ne vît pas mon apostille. " Le ferai-je partir, Madame ? ai-je demandé à ma tante.—Assurément, a-t-elle répondu." J'ai voulu le porter moi-même, dans l'espoir de questionner le commissionnaire d'Ernest ; mais Madame de Woldemar, qui s'est doutée de mon dessein, a dit à ma mère : " Laissez-vous sortir Blanche, Madame ?—Non, il n'est pas nécessaire.

Ne pouvez-vous pas sonner, Mademoiselle?" Je suis revenue sur mes pas en soupirant; j'ai tiré la sonnette; le domestique est venu et le billet est parti. " Je crois, ai-je dit à ma mère, qu'il serait à propos d'expédier un courrier au Comte Albert, pour lui apprendre que sa sœur est ici.—Ecrivez un billet, et donnez-le à Fritz; il partira sur-le-champ." Je l'ai écrit; et comme alors j'ai eu la permission de sortir, j'ai donné des ordres à Fritz pour qu'il fût dans toutes les villes où vous m'avez dit de vous écrire.

En rentrant, j ai trouvé le déjeuner servi; ma mère s'est approchée de la table et a versé du chocolat dont elle seule a goûté : ma tante et moi, occupées du même objet, quoiqu'avec des dispositions bien différentes, étions trop émues pour pouvoir ni manger, ni parler ; en vain ma mère tâchait-elle d'engager la conversation en nous interrogeant, nous répondions par monosyllabes, et la conversation tombait. Il y

avait bien une demi-heure que, fatiguée de ses inutiles efforts, elle avait pris le parti de garder aussi le silence, lorsqu'il a été interrompu par le bruit d'une voiture qui roulait dans la cour : mon cœur a battu violemment ; j'ai regardé ma tante ; elle a pâli, ses lèvres tremblaient. " La voilà ! la voilà donc qui rentre dans ma maison, a-t-elle dit en levant au ciel ses yeux pleins de courroux." Pour moi, en pensant qu'Amélie était à quelques pas de moi, je n'ai pu me contenir plus long-tems ; et m'élançant hors de la chambre malgré ma mère qui voulait me retenir, j'ai été bientôt au bas de l'escalier, où j'ai trouvé Amélie soutenue par Ernest. En me voyant, elle m'a tendu les bras, en s'écriant : " Ma cousine ! O ma sœur ! ai-je répondu en la pressant contre mon sein.—Ta sœur, Blanche ? ah ! que ce nom m'est doux ! Albert sera donc heureux." En parlant ainsi, elle a quitté le bras d'Ernest pour s'appuyer sur le mien, et un rayon

de joie a ranimé ce visage pâle et abattu. "Où la conduirons-nous? ai-je demandé à Ernest: ma tante n'a point fait préparer d'appartement.—Dans le mien, a-t-il interrompu vivement: n'est-elle pas mon épouse?—Elle le sera sans doute, mais jusque là....—Jusque là ma mère ne me refusera pas, je pense, un autre logement dans sa maison?—Assurément." Et nous avons monté chez Ernest.

Amélie gardait le silence, et était si faible et si oppressée, qu'elle n'aurait pas eu la force de monter l'escalier, si Ernest ne l'eût portée dans ses bras. En entrant dans l'appartement, elle a fait quelques pas seule; et élevant ses mains vers le ciel, elle a dit: "Je suis donc chez lui!—Oui, mon Amélie! vous êtes chez votre époux, a-t-il répondu en la faisant asseoir sur un canapé et se plaçant auprès d'elle, chez vous, dans votre maison." Elle a souri tristement; et puis tournant ses regards vers moi avec une douceur angélique:

" Ah, Blanche! puisque mes soupçons furent injustes, puisque mon frère t'est cher, s'il était ici, s'il était entre nous deux, j'aurais encore un doux moment ..—Chère Amélie! il viendra ce moment où nous serons tous heureux.—Heureux..ou tranquilles, a-t-elle ajouté avec un ton qui m'a fait frémir." J'ouvrais la bouche pour répondre, lorsque nous avons entendu venir quelqu'un; Amélie a tressailli. Ce n'est pas ma tante, ce n'est pas votre mère, Ernest! s'est-elle écriée avec effroi." Il se levait pour s'en assurer, lorsqu'un domestique est entré et m'a dit que ma mère me demandait. " Ma mère ne sait-elle pas que je suis auprès de ma cousine?—Je l'ignore, Mademoiselle; Madame la Baronne m'a seulement ordonné de vous prier de monter auprès d'elle.—Va, ma Blanche! m'a dit doucement Amélie; tu vois bien qu'ils ne veulent pas te laisser avec moi.—S'il était vrai! a interrompu impetueusement Ernest." Et il s'est tu,

comme ne voulant pas exprimer toute sa pensée. " Eh bien ! s'il était vrai, que feriez-vous, lui a demandé Amélie en le regardant avec inquiétude?—Ce que je ferais ! a répondu Ernest en contenant autant qu'il le pouvait sa bouillante impatience, à l'instant même je vous emmenerais d'ici avec Blanche; nous irions trouver Albert; et loin de la tyrannie, du despotisme de parens durs, orgueilleux et inflexibles, nous connaîtrions encore des jours heureux. —Cher Ernest ! a-t-elle dit en élevant les bras vers lui.." Mais l'attendrissement l'a empêchée de continuer; elle a penché sa tête sur mon épaule, et ce n'est qu'après un moment assez long qu'elle a ajouté: Cher Ernest ! attendez encore quelque tems: il peut arriver de telles choses qui vous permettent de prendre un parti moins violent." Elle s'est efforcée de sourire en prononçant ces mots; mais, si je les ai compris, elle y attachait une bien funeste pensée. " Que faut-il répondre à

Madame votre mère, a repris le domestique qui attendait toujours à la porte? Dites-lui, a repris vivement Ernest, que dans ce moment Mademoiselle de Geysa ne peut pas quitter sa cousine. Allez," a-t-il ajouté avec un geste d'impatience. Nous sommes restés seuls, et alors Ernest m'a raconté brièvement les détails que je vous ai donnés depuis l'instant où il avait quitté le bal, jusqu'à celui où il était rentré dans la maison; mais Madame de Woldemar ne m'a pas laissée long-tems à cet intéressant entretien. Le domestique est revenu m'annoncer que ma mère m'ordonnait de me rendre sur-le-champ auprès d'elle. Ernest m'a retenue par la main, mais Amélie m'a dégagée, en me disant tristement: "Va, ma Blanche! va, ne les irritons pas davantage." Je me suis levée, je l'ai embrassée plusieurs fois. "Un mot avant de te quitter, Blanche! Sais-tu où est mon frère?—Oui, je le sais; nous en parlerons quand je reviendrai.—Crois-

tu donc qu'on te laisse revenir?—Qui oserait l'en empêcher, a demandé Ernest?—Qui? a répondu Amélie en le fixant avec tendresse, sa mère; une mère a bien des droits, Ernest! je les connais, je les respecte, je ne permettrai jamais qu'on les brave pour moi. —Jamais.... jamais, a-t-il dit d'un air effrayé; et que deviendrions-nous donc si ma mère?..—Ne parlons point de cela maintenant, a-t-elle interrompu, je suis trop faible; mais j'espère, si Dieu m'en donne le courage, vous persuader que ce n'est point en offensant sa mére qu'on peut atteindre le bonheur." Elle a voulu se lever pour me conduire jusqu'à la porte; mais ses jambes tremblantes ne lui ont pas permis d'avancer; elle est retombée sur le canapé presqu'en défaillance. "Je vais lui envoyer des gouttes, ai-je dit à Ernest.—Oui, et les femmes de ma mère pour la servir."

J'ai volé à l'appartement de Madame de Woldemar; ma mère y était encore;

toutes deux m'ont reçue avec une extrême sévérité : j'ai paru n'y pas faire attention. " Ma tante, ai-je dit, Amélie est fort mal, elle a besoin de secours ; ordonnez à vos femmes de se rendre auprès d'elle, et veuillez me donner vos gouttes que je les lui porte.— Est-elle donc prête à mourir, m'a demandé ma mère ?—Prête à mourir, me suis-je écriée ! le ciel nous préserve d'un pareil malheur !—Un malheur ! a répété Madame de Woldemar en soupirant amèrement ; elle appellerait cela un malheur. Blanche, a-t-elle continué d'un ton imposant, votre présence n'est pas nécessaire à cette femme, et ce n'est pas à moi à prendre soin d'elle. Mais mon fils est le maître de commander à mes gens : ce qu'il voudra d'eux, il le prescrira.—Madame, je l'ai laissé seul avec Amélie ; elle était presque sans connaissance ; il ne peut pas la quitter." Madame de Woldemar a sonné : " Passez chez mon fils ; demandez-lui ses ordres ; s'il a besoin

de mes femmes, vous les avertirez." Ma mère a eu l'air très-surpris. " Vous êtes d'une extrême bonté pour Amélie, lui a-t-elle dit après un moment de silence.—Non, ce n'est point par pitié pour elle que j'agis ainsi, mais par respect pour moi-même que je fais respecter mon fils. Il n'est pas perdu sans retour encore; jusque là je lui conserverai dans ma maison la considération qui lui est due.—Mais du moins faites-lui dire de se rendre ici; pourquoi lui permettre de rester auprès d'Amélie?—Pour l'empêcher de me désobéir: dans ce moment, il serait capable de le faire: épargnons-lui une offense que je ne lui pardonnerais peut-être point. Quant à vous, Blanche vous ne paraîtrez plus dans cet appartement --Madame, ai-je interrompu vivement, ma mère ne me l'a point dit." Celle-ci s'est hâtée de répliquer: " Ne vous suffit-il point, Mademoiselle, que votre tante vous l'ordonne?—Ah! me suis-je écriée, si Albert était ici...

—Eh bien ! Mademoiselle, s'il était ici, il vous soutiendrait : est-ce-là ce que vous entendez ?—Non, ma mère ; mais il soutiendrait Amélie ; elle aurait du moins un ami pour la plaindre et la consoler.—Eh ! la misérable ! n'en a-t-elle pas un, a interrompu Madame de Woldemar? ne m'a-t-elle pas enlevé mon fils ?... Oui, plût à Dieu qu'Albert fût ici ! je saurais à qui remettre cette femme : il l'emmenerait de chez moi.—Je doute qu'Ernest le permît, ai-je répliqué.—Vous doutez donc qu'il m'obéisse ?— Ne le pensiez-vous pas aussi tout à l'heure, Madame ?— Vous vous oubliez, Mademoiselle.— Ah ! Madame, c'est que j'ai vu leur douleur, et que je parle à celle qui la cause." Ma tante, irritée, m'a dit de sortir de devant ses yeux ; et ma mère, par son ordre sans doute, m'a enfermée dans la chambre où je suis à présent. On m'y a apporté mon dîner, auquel je n'ai pas pu toucher ; mais j'ai prié le domestique de me procurer du

papier, une plume et de l'encre ; il s'est chargé d'un billet pour Amélie, où je la console autant que je le puis, où je lui donne l'assurance de la voir demain. quoique je ne sache trop si j'en aurai, je ne dis pas la permission, mais la possibilité. Voilà plus de trois heures que j'écris, Albert ; je suis brisée par la fatigue et l'inquiétude. Je vais chercher un sommeil dont j'ai bien besoin. Que n'êtes-vous ici ! je vous appelle de tous mes vœux.

LETTRE CI.

Blanche à Albert.

5 Octobre, onze heures du soir.

Voici le premier moment de tout le jour que j'ai trouvé pour vous écrire : Oh quel jour, Albert, que celui-ci ! Amélie a été bien mal, et je dois à ce

dangea la faveur de rester cette nuit près d'elle. Tandis qu'elle dort, je vais continuer à vous instruire de tout ce qui s'est passé.

Ce matin, vers dix heures, la femme de chambre de confiance de ma tante est venue ouvrir ma prison et me dire qu'on m'attendait pour déjeuner. En descendant l'escalier, je lui ai demandé si elle savait des nouvelles d'Amélie; elle a secoué tristement la tête.... " Ah ! Mademoiselle Blanche, quel dommage !— Quoi donc ! ai-je repris avec effroi, que lui est-il arrivé ?—Ah! Mademoiselle ! si jeune, si belle, être tombée dans la disgrace de tous ses parens !....— C'est la faute de ses parens.— Oh ! pardonnez-moi, Mademoiselle, les parens n'ont jamais tort; c'est ce qu'assure Madame la Baronne. — Vous n'avez pas vu ma cousine, ai-je interrompu vivement?—Ah! je voudrais ne l'avoir pas vue, Mademoiselle, je le voudrais; car depuis ce moment elle est toujours devant mes yeux.

Ce matin, quand Madame la Baronne s'indignait contr'elle, je me la représentais comme elle était hier au soir, quand je lui ai dit qu'elle ne vous verrait plus; si touchante! si résignée dans sa douleur! à genoux devant Dieu qu'elle priait avec tant de piété et de ferveur!... Mademoiselle, on n'a point le cœur méchant quand on prie comme cela." J'ai profité de cette bonne disposition pour l'engager à me laisser descendre un moment chez Amélie: " Ma tante ni mes parens n'en sauront rien, lui ai-je dit.—Non, Mademoiselle, non, cela m'est défendu. Vous savez qu'entre monsieur le comte et cette dame les choses ne vont point comme elles devraient aller: on dit que ce serait un mauvais exemple pour vous." Mes instances ayant été inutiles, je lui ai demandé du moins si elle voulait se charger de faire partir la lettre que je vous avais écrite pendant la nuit. " Très-volontiers, Mademoiselle; de ce côté les choses sont

bien : vous devez épouser M. de Luneburg, il ne peut point y avoir du mal à ce que vous lui écriviez." Alors elle m'a quittée et je suis entrée chez ma tante.

Elle était au coin de son feu avec ma mère ; elles parlaient d'un ton assez animé ; elles se sont tues en me voyant : je les ai saluées ; elles m'ont fait un signe de tête assez froid, et on a servi le déjeuner.

Il était à peine fini, et je n'avais pas ouvert la bouche encore, lorsqu'une des femmes de Madame de Woldemar est entrée très-émue. " Monsieur le comte m'envoie vous dire, madame, que madame votre nièce est très-mal...—Cette femme n'est point ma nièce, a interrompu la baronne ; cette femme ne m'est rien.—O cœur barbare et cruel ! me suis-je écriée hors de moi." Ma tante m'a regardée sans colère. " Je n'ai de nièce ici que vous, Blanche, m'a-t-elle dit ; mais si la personne qui s'est à jamais rendue indigne d'un pa-

reil titre est véritablement en danger, je ne m'oppose pas à ce que l'humanité vous inspire." Je n'en ai pas demandé davantage, et j'ai couru chez Amélie. Elle était sur un lit, pâle, sans mouvement et les cheveux épars. Le médecin qu'on avait appelé était à l'extrémité de la chambre, et Ernest paraissait au désespoir. "O mon Dieu! mon cousin, qu'a-t-elle donc?—D'horribles convulsions, d'effrayantes faiblesses!—Et le médecin, que dit-il? Quand il veut approcher d'elle, son mal semble redoubler; elle s'agite et le repousse." Je me suis avancée près du lit: "Amélie, ma sœur, m'entends-tu?" Elle m'a serré la main. "Au nom d'Ernest, au nom d'Albert, permets que le médecin examine ton état pour soulager tes souffrances." Elle a secoué la tête. "Non, non, a-t-elle dit d'une voix etouffée." Ernest est tombé à genoux devant son lit. "Amélie! s'est-il écrié douloureusement, Amélie, tu veux donc mourir?

Ah, malheureux Ernest! a-t-elle répondu avec un soupir déchirant, crois-tu que je serais venue malgré ta mère dans cette maison, si ce n'avait pas été pour y mourir?" A ces mots elle est retombée dans une crise si longue et si terrible, que j'ai crue la voir expirer dans mes bras: mais au milieu de ses douleurs, quoique sa tête semblât perdue, chaque fois que le docteur tentait de s'approcher de son lit, elle jetait des cris, et ses bras se roidissaient pour le repousser." Qu'il ne me touche pas, criait-elle dans son égarement: Albert, mon vertueux frere, préserve-moi de lui..Mon Dieu, épargne-moi....que je meure avec mon malheur!..." Plusieurs mots unintelligibles se sont succédés; nous ne pouvions expliquer cette espèce d'horreur que lui donnait l'idée d'un secours, qu'en pensant qu'elle ne voulait pas être sauvée. A la fin, l'épuisement total de ses forces l'a rendue plus calme, et lui a donné même quelques heures de sommeil. Le méde-

cin a profité de ce moment pour s'approcher d'elle, et, après lui avoir longtems tâté le pouls, il nous a assuré qu'avec une grande tranquillité de corps et d'esprit on pouvait espérer; mais que de trop vives impressions de peine la tueraient. Ernest lui a dit: " Docteur, passez chez ma mère, communiquez-lui tout ce que vous pensez de l'état de sa nièce; répétez-lui que *de trop vives impressions de peine la tueraient;* ajoutez que mon existence est attachée à celle d'Amélie: après cela, elle saura ce qu'elle a à faire pour nous conserver ou nous perdre tous deux." Il y avait dans l'air d'Ernest quelque chose de si sombre, qu'aussitôt que nous avons été seuls, j'ai cherché à lui donner quelques consolations; mais il m'a interrompue vivement: " Blanche, vous ne savez pas ce qu'il faut me dire, vous ne connaissez pas ma situation; je suis affligé, mais tranquille; et, tout en tremblant sur la vie d'Amélie, je suis moins malheu-

reux que quand j'étais séparé d'elle; car à présent je suis sûr de ne plus la quitter....non jamais, a-t-il ajouté d'un ton solennel." Alors il s'est levé; et, tombant à genoux au pied du lit d'Amélie, il a essuyé ses pleurs, en répétant d'une voix faible: "Non, jamais, je le jure! puisque mon sort est irrévocablement lié au tien, quelqu'affreux qu'il soit, il l'est moins qu'il ne l'a été, et maintenant du moins je puis le supporter."

Le médecin est rentré. "Madame la baronne vous demande, monsieur le comte.—Moi? Docteur: que me veut-elle? qu'a-t-elle à me dire?—Je n'ai point osé l'interroger là-dessus.—Lui avez-vous parlé de l'état d'Amelie? que vous a-t-elle répondu?—Pas un mot.—Pas un mot! quand sa nièce se meurt; et c'est-là ce qu'elle appelle de la grandeur d'âme!—Irez-vous la voir, Ernest? lui ai-je demandé.—Non; je ne quitterai point cette chambre tant qu'Amélie sera en danger:

non, je n'irai point auprès d'une mère cruelle qui voit sans pitié l'innocence expirante : cependant, Blanche, allez auprès d'elle, dites-lui que son fils est prêt à tomber à ses pieds ; mais qu'elle ne l'y verra qu'en consentant à recevoir Amélie dans ses bras.—J'y vais.—Dites-lui que je me regarde comme l'époux d'Amélie, qu'aucune puissance humaine ne me fera renoncer à ce titre sacré.—Je lui dirai.—Et revenez ensuite auprès de cette infortunée, vous presser avec moi contre son cœur, et l'entourer de tant de tendresse, que l'idée qu'il est des êtres inhumains qui la repoussent ne puisse pas l'approcher. —Je reviendrai, Ernest, soyez-en sûr."

Il était près de cinq heures quand je me suis présentée chez Madame de Woldemar ; ma mère était toujours là, et j'ai trouvé mon père auprès d'elle: on venait d'annoncer le dîner. Je n'ai pas pu parler à ma tante; mais je l'ai priée, en sortant de table, de m'accorder un moment en particulier. "On

vous a donc chargée du rôle d'ambassadeur? m'a dit mon père en ricanant. Et les propositions ne peuvent pas se faire devant nous? a ajouté ma mère du même ton. Blanche, m'a dit ma tante très-gravement, prenez garde à ce que vous allez faire: j'ai permis, j'ai approuvé même que vous allïez soigner cette femme: à votre âge, la pitié doit l'emporter sur le ressentiment, et vous ne deviez pas la laisser périr sans secours; mais maintenant, si vous osiez parler en sa faveur en tenter de la justifier, je crois que vos parens feraient sagement de vous éloigner d'ici, pour vous garantir des mauvais conseils et du pernicieux exemple que vous pourriez y recevoir. C'est bien notre intention, a répondu ma mère en regardant son mari; n'est-il pas vrai, M. de Geysa? Assurément, ma chère; et si notre présence n'est pas nécessaire à notre sœur, je veux que dès ce soir nous enfermions Blanche à la maison, jusqu'à ce que toute cette affaire-ci soit

finie." J'ai vu tous les esprits si aigris, que je n'ai pas cru devoir les irriter davantage, en rapportant les paroles d'Ernest; j'ai seulement dit: "Si j'ai dû la permission de voir Amélie à l'idée que sa vie est en danger, pourquoi me la refuserait-on maintenant? Le danger existe; et si le docteur a bien vu, Amélie est même sans ressource. N'a-t-il pas dit qu'une impression de peine la tuerait? Il ne me semble pas qu'on soit disposé à la lui éviter.—Ceci me regarde apparemment, Mademoiselle? m'a demandé ma tante avec hauteur.—Quand cela serait, Madame, vous aurais-je offensée? ai-je fait autre chose que de répéter ce que vous ne cessez de dire? Car enfin, lorsque la passion de votre fils et le triste état d'Amélie n'ont pu affaiblir votre haine, que toutes vos paroles, tous vos gestes l'expriment, que vous voulez en accabler cette infortunée, n'ai-je pas lieu de penser que vous ne lui éviterez pas les impressions qui

peuvent la tuer?—Mais où a-t-elle donc pris tout ce qu'elle dit aujourd'hui? a reparti mon père en regardant ma mère d'un air étonné.—Auprès du lit d'Amélie, a répliqué ma tante. —Il faut donc bien se donner de garde de l'y laisser retourner." Je suis tombée à ses genoux. " Ecoutez, mon père, Amélie est fort mal, peut-être ne vivra-t-elle pas demain; elle est loin de son frère, abandonnée de toute sa famille: me défendrez-vous de recueillir son dernier soupir, et de passer cette seule nuit auprès d'elle? si elle est mieux demain, je me soumettrai sans murmure à tous vos ordres." Il m'a relevée en m'embrassant. " En vérité, ma fille, vous faites de moi tout ce que vous voulez. En vérité, ma sœur, je ne puis pas refuser Blanche." Ma tante s'est promenée dans la chambre sans répondre; j'ai bien vu que sans son consentement je n'obtiendrais point la faveur que mon père venait de m'accorder: je me suis approchée

d'elle d'un air suppliant : " Ma tante, lui ai-je dit, Amélie est si mal, que dans ce moment Ernost n'est pas en état de vous entendre ; tant qu'elle sera en danger, il est résolu à ne la quitter ni jous ni nuit : serait-il donc convenable que votre nièce restât seule avec votre fils qui l'aime et des domestiques qui dépendent de lui ? jugez-vous, ma tante, que ce soit décent, même pour vous ?" Elle s'est arrêtée tout à coup comme frappée de ce que je lui disais : " Vous avez raison, Blanche ; oui, en effet, il ne faut pas les laisser seuls.... Quelle imprudence ! Je vous remercie de votre avis, Blanche ; retournez-y, et ne les quittez pas.— Quoi ! ma sœur, vous voulez que ma fille reste là ? vous ne craignez plus pour elle la société d'Amélie ? lui a demandé ma mère.—Non, non, Blanche a raison, il n'est pas décent qu'ils soient seuls ; et puis-que mon fils est décidé à rester là.... Ecoutez, Blanche, a-t-elle ajouté, vous voyez que quand

j'ai un tort j'en conviens sans peine ; mais aussi quand la justice et l'honneur sont pour moi, je ne cède jamais.. vous pouvez dire cela à Amélie.— Vous me permettez donc de retourner près d'elle ?—Oui, allez-y ; et annoncez à Ernest que, puisqu'il refuse de venir vers sa mère, sa mère ira vers lui : quand Amélie sera en état de m'entendre, c'est à elle que je parlerai.— Quoi ! vous consentez à la voir !—Oui, j'y suis résolue : il m'en coûtera beaucoup ; mais n'importe, l'intérêt de mon fils me demande encore ce sacrifice... Ah ! Madame, ce ne peut être que pour lui pardonner que vous voulez la voir... Pour lui pardonner ? a-t-elle interrompu....” Elle s'est arrêtée tout à coup, a paru réfléchir, et puis a ajouté en me regardant fixement : “ Oui, Blanche, c'est pour lui pardonner que je veux la voir ; il dépendra d'Amélie de se réconcilier avec moi.. Et quel sera le prix de cette faveur ? ai-je demandé en tremblant.

..Quand je croirai devoir l'en instruire, vous l'apprendrez : jusque-là, Blanche, dispensez-vous de m'interroger." Je n'ai pas répliqué, et, après l'avoir saluée, ainsi que mon père et ma mère, j'ai couru promptement chez Amélie.

Elle avait de la fièvre, et était beaucoup plus animée que le matin : Ernest avait obtenu d'elle de prendre les potions du docteur. "Quoi ! ils t'ont permis de revenir, Blanche ? a-t-elle dit en me voyant ; leur colère est donc suspendue ?—Je ne sais, lui ai-je répondu, quelle est l'intention secrète de Madame de Woldemar ; mais c'est de son aveu que je viens ici, et elle compte même y venir elle-même quand tu seras assez bien pour la recevoir.— Qu'entends-je ! s'est écrié Ernest ; quoi ! ma mère veut voir Amélie ? O changement inattendu ! ô ravissante espérance ! Mon Amélie ! si ma mère veut te voir, ce n'est que pour te nommer sa fille. Ah ! qu'elle hâte ce

fortuné moment.—Non, non, qu'elle ne le hâte point, a interrompu Amélie, —Pourquoi, ma bien-aimée, t'effraierais-tu du bonheur ?.. Ce bonheur, a-t-elle dit tristement, ce bonheur ne vaudra peut-être pas tes espérances : crois-moi, Ernest, ne les échange contre lui que le plus tard que tu pourras. —Ainsi, Amélie, tu refuses absolument de croire que nous serons heureux ?.. Heureux ! s'est-elle écriée en pleurant ; nous étions destinés à l'être, et c'est moi qui ne l'ai pas voulu : il fut un tems où ta mère n'aurait pas dédaigné Amélie, tu m'aurais nommée ton épouse sans rougir ; mon frère ne serait pas errant et désespéré, depuis long-tems Blanche lui appartiendrait ; ce pauvre orphelin que j'ai abandonné ne pleurerait pas sur sa coupable mère ; enfin, a-t-elle ajouté en cachant sa tête dans le sein d'Ernest, ce qui fait aujourd'hui ma honte et ma misère ferait mon orgueil et ma félicité.." Les larmes ont étouffé sa voix. Après

une assez longue pause, elle m'a parlé de vous : je lui ai dit que j'avais envoyé un courrier vous avertir qu'elle était à Vienne, afin que vous hâtassiez votre retour. " Ah ! m'a-t-elle dit, que je puisse le revoir encore une fois, que j'obtienne son pardon, que le généreux Albert reçoive le repentir et l'adieu d'un cœur que l'orage des passions n'a pu distraire de l'amitié ! O ma Blanche ! tu feras le bonheur de mon frère, tu répareras tout le mal que je lui ai fait : tu as beaucoup à réparer." Je l'ai embrassée en silence.

Quand elle a vu que je voulais la veiller ainsi qu'Ernest, elle s'y est vivement opposée : pour la satisfaire, nous avons feint de nous retirer ; et laissant une des femmes de la Baronne auprès d'elle, nous sommes passés dans la pièce voisine. Aussitôt que j'ai été seule avec Ernest, je lui ai demandé si Amélie lui avait dit quels motifs l'avaient déterminée à quitter la Suisse ; ses réponses n'ont été ni claires ni pré-

cises ; cependant elles ont suffi pour me prouver que j'ai mérité vos reproches, et qu'en cherchant à vous inquiéter en vous laissant croire que je pouvais plaire à Ernest, j'ai contribué à l'infortune de votre sœur. Ne croyez pas, Albert, que, pour m'excuser, je me rejette sur la pureté de mes intentions ; assurément j'étais bien loin de prévoir les suites terribles de mon étourderie ; mais j'aurais dû sentir que, même pour augmenter votre amour, je n'avais pas le droit de vous peindre l'amitié qu'Ernest me témoignait comme un sentiment plus tendre. O mon Albert ! quand je suis frappée des conséquences funestes que peut avoir ce que j'appelais une innocente coquetterie, s'il était possible que dans le cours de ma vie entière vous en ayez un seul mouvement à me reprocher, il faudrait me repousser loin de vous comme une créature indigne de l'estime de tous les cœurs honnêtes

Deux heures de la nuit.

Je viens d'entrer doucement chez Amélie ; elle sommeille : on m'a préparé un lit près d'elle : je vais dormir iusqu'à ce qu'elle s'éveille. J'ai obtenu d'Ernest qu'il prît quelques heures de repos ; mais il ne veut poin quitter l'antichambre d'Amélie ; c'est même avec peine qu'il a consenti à sortir de la pièce où nous allons reposer toutes deux : il s'étonnait que j'insistasse, et moi je trouvais assez simple qu'il s'obstinât, tant il y a dans les grandes douleurs quelque chose de grave et de pur, qui permet de braver la décence sans blesser la modestie.

LETTRE CII.

Blanche à Albert.

6 Octobre à midi.

Amelie est mieux ce matin, et je commence à espérer que Madame de

Woldemar s'appaisera : ah ! qu'il m'est doux, cher Albert, d'avoir quelque chose de consolant à vous marquer.

Ce matin, assise sur le lit d'Amélie, je causais avec Ernest de votre prochaine arrivée, et de tous les heureux effets que pourrait produire votre présence ; Amélie nous écoutait en silence et paraissait agitée d'un sentiment pénible : on est venu m'avertir que ma tante me priait de passer chez elle ; ce message nous a troublés. " Que peut-elle me vouloir ? ai-je demandé à Ernest.—C'est pour vous parler d'Amélie. — Assurément. — Mais que vous dira-t-elle, Blanche ?—Ah, mon Dieu ! je n'en sais rien." Nous étions tous deux si agités, que nous marchions dans la chambre comme des insensés ; Amélie était tranquille et souriait tristement. " Va, Blanche, m'a-t-elle dit, ne te fais point attendre : à présent qu'il t'est permis de revenir, je te vois sortir avec moins de peine." Ernest m'a accompagnée sur l'escalier en

me recommandant beaucoup de choses dont je n'ai pas entendu la moitié. J'ai trouvé ma tante avec mon père: après les avoir salués, j'ai demandé des nouvelles de ma mère; elle dormait encore: j'attendais qu'on me parlât d'Amélie, mais personne ne disait rien; à la fin, mon père, après avoir fait quelques tours dans la chambre, est venu à moi, m'a regardée avec tendresse: "Je te trouve changée, ma Blanche, a-t-il dit; tu as le cœur si sensible! tu t'inquiètes trop facilement; tu auras veillé toute la nuit: voyez comme elle est pâle ma sœur! En vérité, cette vie ne lui vaut rien.—Tranquillisez-vous, mon frère, tout cela ne durera pas long-tems. Alors elle m'a fait approcher et m'a questionnée sur les motifs qui ont engagé Amélie à quitter la Suisse; je lui ai dit ce que je savais, et il m'a été aisé de lui prouver que les torts d'Ernest et mes imprudences étaient la cause de l'extraordinaire démarche où Amélie

avait été entraînée ; elle ne m'a point répondu et est tombée dans une profonde rêverie, dont mon père ni moi n'avons osé la distraire ; enfin elle s'est levée et m'a dit : " Vous pouvez retourner auprès d'Amélie, faites-la soigner avec zèle, et aussitôt qu'elle sera mieux, ne manquez pas de me le faire savoir sur-le-champ." Alors, sans attendre de réponse, elle est entrée dans son cabinet.

" Ah, mon père ! me suis-je écriée, que peut signifier un pareil intérêt ? se pourrait-il que ma tante s'adoucît et que le malheur d'Amélie eût enfin touché ce cœur si vindicatif ?" Mon père m'a reproché de parler trop librement sur le compte de Madame de Woldemar ; cependant, il a fini par être de mon avis, et par convenir qu'elle usait d'une rigueur excessive envers Amélie et Ernest ; il m'a même promis de parler pour eux ; mais je compte peu sur son secours, et je crains bien qu'au premier mot de Madame de

Woldemar, tout son courage ne l'abandonne.

LETTRE CIII.

Blanche à Albert.

Le 7 Octobre, à midi.

Mes espérances se fortifient: Amélie est mieux qu'hier; je viens de passer chez ma tante pour le lui dire: cette nouvelle a paru lui faire plaisir. Retournez chez Amélie: vous pouvez lui annoncer que je la verrai bientôt.... Ne la quittez point: je vous enverrai à dîner dans sa chambre: j'ai à parler à vos parens en particulier; vous ne viendrez point que vous ne soyez appelée." Ma mère a approuvé cet ordre d'un signe de tête; et moi, le cœur tremblant d'espoir, j'ai été raconter à mes amis l'heureuse disposition où paraissait

être Madame de Woldemar: Ernest a regardé Amélie, èt est resté en suspend comme n'osant faire éclater sa joie avant qu'elle eût marqué qu'elle la partageait; mais Amélie a baissé les yeux en soupirant, et une sombre douleur s'est répandue sur la physionomie d'Ernest. Votre sœur s'est aperçue de ce changement: nous étions seuls dans la chambre; elle a tendu la main à Ernest, et le faisant asseoir près du canapé où elle était couchée, elle lui a dit: " Pardonne-moi si je n'ose espérer; pardonne-moi de ne plus croire au bonheur, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser ne me rendent pas importune à ton cœur.—O mon Amélie! que tes craintes me touchent! au contraire, il me semble que tu m'aimerais moins si tu pouvais te rassurer si vite; et cependant, quand je saisis avec tant d'ardeur la moindre lueur d'espérance, où en est la cause, sinon dans le plus ardent amour? Mais, écoute, mon Amélie,

aujourd'hui que tu es plus calme, laisse-moi te parler de notre avenir." Elle a tressailli, ses joues pâles se sont animées d'une vive rougeur; elle a avancé la main pour repousser Ernest; mais voyant qu'elle l'affligeait, sa main est retombée, et souriant avec une douce langueur. " Parlez de notre avenir, a-t-elle dit à Ernest, je vous écoute.—Ma bien-aimée, je me flatte encore que ma mère, puisqu'elle veut te voir, s'est adoucie, et je suis presque certain que si elle te voit, elle ne résistera pas à ce charme qui captive tout ce qui t'approche ; mais si je me trompais, et qu'elle persistât à refuser son consentement à notre union, promets-moi, Amélie, de te résoudre à t'en passer; et moi, je jure, ainsi que je l'ai déjà fait une fois, d'abandonner sans regret ma patrie, ma famille et ma mére. — Sans regret, Ernest! tu t'abuses: ton cœur n'en est pas capable.—Je le jure, a-t-il continué d'un ton plus ferme encore.

Peut-être Albert consentira-t-il à nous suivre, et je suis sûr qu'en quelque lieu que nous allions, ton oncle nous accompagnera; ton enfant ne sera plus orphelin, il sera mon fils; je n'existerai plus que pour toi et pour lui: dis, Amélie, n'y consens-tu pas? — Et pendant que nous serons heureux ensemble, a répondu Amélie, ta mère vieillira sans soutien et mourra seule." Ernest s'est troublé. " Et quand tu apprendras qu'elle n'est plus, tu n'auras aucun regret?" Ernest a marché dans la chambre avec agitation. " Et la nuit, quand son pâle fantôme viendra gémir auprès de la couche nuptiale, tu demeureras paisible, et satisfait entre mes bras? — Arrête! arrête, Amélie! s'est-il écrié en se précipitant à genoux près du canapé, tu me déchires le cœur." Elle s'est soulevée, et posant ses mains sur la tête de son amant, elle a ajouté avec une dignité mêlée de tendresse. " C'est parce que je le connais bien ce cœur, c'est

parce que je l'estime ce qu'il vaut, que je suis sûre qu'il ne se consolerait jamais d'avoir trahi un devoir sacré.— Et celui qui m'attache à toi, Amélie, crois-tu qu'il ne le soit pas? — Celui qui te lie à ta mère est le premier de tous. — Je t'ai juré de m'unir à toi.— Je te dégage de tes sermens.— Le ciel les a reçus.— Je t'en dégage, te dis-je, et si c'est un parjure, c'est moi qui m'en rends coupable, c'est moi que le ciel punira." A ces mots, Ernest a serré Amélie dans ses bras en s'écriant: " As-tu donc oublié?"... Et puis il s'est arrêté tout à coup comme gêné par ma présence; alors, je me suis levée, et j'ai passé dans la chambre à côté pour écrire à mon Albert ce que je viens d'entendre.

Le même jour, à cinq heures.

Quand je suis rentrée, Amélie avait l'air plus calme; on nous a servi le dîner dans sa chambre. J'ai été enchantée du ton respectueux de tous les

domestiques avec elle, et du zèle avec lequel ils volent au devant de ses moindres désirs. " C'est un ange, me disait il y a une heure la femme qui l'a veillée cette nuit.--- Elle a l'air si triste et si doux, ajoutait une autre; que seulement de la regarder, les larmes en viennent aux yeux.-- Pour moi, assurait à son tour la vieille femme de charge, il ne m'a fallu que jeter un coup d'œil sur Madame Mansfield pour ne pas douter que dès l'instant où Madame la Baronne l'aura vue, elle cédera à tout ce que veut M. le Comte....

Mais je crois entendre sur l'escalier la voix de ma tante.... il me semble qu'elle vient ici.... Oui, c'est elle-même; elle entre dans l'antichambre; mon père et ma mère sont avec elle: quels sont leurs desseins? Je cours près d'Amélie.

A minuit.

Comme demain matin je ne serai

plus ici sans doute, je vais employer une partie de la nuit à vous rendre la scène qui vient de se passer: je laisserai le paquet à Ernest, afin qu'il vous le remette à votre arrivée.

A peine ai-je entrevu Madame de Woldemar avec mes parens, que je me suis élancée dans l'appartement d'Amélie. " Voilà ma tante, voilà votre mère, Ernest." Amélie a pâli tout à coup si prodigieusement que nous en avons été effrayés. " Au nom du ciel, calmez-vous, mon amie, lui a dit Ernest, rassemblez tout votre courage: n'avez-vous pas ici Blanche et moi pour vous soutenir?" Madame de Woldemar est entrée; Ernest a couru au-devant d'elle. " Voilà quatre jours que je ne vous ai vu, mon fils.--- Ah, Madame! de l'indulgence, a-t-il répondu en portant la main de sa mère à ses lèvres.--- Oui, Madame, de l'indulgence," s'est écriée Amélie avec un accent douloureux, et en faisant quelques pas vers la Baronne; mais

elle était si faible et si tremblante que, hors d'état de se soutenir, elle est tombée sans force aux pieds de son juge. " Levez-vous, Madame, lui a dit la Baronne d'une voix un peu émue: ce n'est pas à vous à prendre cette attitude, car c'est moi qui viens vous implorer." Ernest l'a soulevée dans ses bras et l'a replacée sur le canapé ; Madame de Woldemar a refusé de s'asseoir auprès d'elle, et s'est placée sur un fauteuil à quelque distance. " Bonjour, Amélie, lui a dit mon père d'un ton assez amical." Ma mère l'a saluée froidement sans lui parler, et a été se placer près de la Baronne. Ernest et moi avons fait asseoir Amélie entre nous deux sur le canapé ; et mon père, à qui j'ai fait un signe, a poussé son fauteuil de notre côté.

Il s'est fait un long silence ; chacun paraissait troublé; on sentait que le sort, que la vie de deux personnes étaient attachés au sujet qu'on allait traiter, et

nul ne se trouvait assez de courage pour oser l'entamer. Je voyais Madame de Woldemar détourner ses regards de dessus Amélie, dont le visage charmant portait une telle empreinte de douleur, qu'on ne pouvait le fixer sans être prêt à céder à un attendrissement que redoutait ma tante: elle évitait aussi de regarder son fils, dont l'attitude suppliante, l'air d'anxiété, la figure altérée étaient faits pour porter le désordre dans l'âme d'une mère: elle a levé les yeux sur mon père et sur moi, et les a ramenés sur ma mère, qui, par son maintien froid et sérieux, l'a seule encouragée à commencer. Elle a débuté ainsi, avec un ton grave, lent, un peu solennel, sans gestes, et les regards attachés alternativement sur ma mère ou sur le parquet :

" Il a été un tems de ma vie où je mettais tout mon orgueil dans ma famille et tout mon bonheur dans mon fils; je me glorifiais, je l'avoue, d'être alliée à une famille dont le sang était

pur et sans tache; et la tendresse de mon Ernest, sa soumission, son respect, les grandes qualités qu'il promettait, remplissaient mon cœur maternel de la plus douce joie. Tous ces biens, je les ai perdus, tous m'ont été enlevés; vous savez par quelle main, Madame, a-t-elle continué, en fixant Amélie d'un air imposant et sévère; vous savez quelle femme est devenue la honte de notre maison, nous a fait rougir de notre nom, a avili mon fils en lui préférant un misérable, et veut maintenant le déshonorer sans retour en le forçant à s'unir à elle!..—Madame, je ne souffrirai pas un tel langage, a interrompu Ernest avec véhémence.—Il faut tout souffrir de votre mère, Ernest, a répliqué Amélie avec beaucoup de dignité; c'est ajouter à mes torts que de manquer, à cause de moi, au respect que vous lui devez; et, si mes prières peuvent avoir quelque pouvoir sur vous, vous écouterez en silence les reproches qu'elle m'a-

dresse avec trop de justice, peut-être. —Je vous suis obligée, Madame, a repris la Baronne amèrement, de parler à mon fils en ma faveur, et de l'engager à vouloir bien écouter sa mère; mais c'est un devoir que vous n'auriez pas eu besoin de lui prescrire, si depuis long-tems vous ne lui eussiez fait oublier tous les siens.—Ah! Madame, s'il s'était nommé! si j'avais su qui je recevais près de moi! mais, hélas! tous mes malheurs sont venus de l'avoir rejeté et de l'avoir aimé sans le connaître.....Et à présent que vous le connaissez, Madame, a continué la Baronne, à présent qu'il dépend de vous de consommer sa ruine et mon désespoir, que vous me voyez réduite à vous implorer, vous qui m'avez fait plus de mal que mon plus mortel ennemi n'aurait pu m'en faire, quel sort nous réservez-vous à tous deux? êtes-vous résolue à arracher Ernest à sa mère, à sa patrie, pour l'envelopper dans la honte dont vous vous êtes couverte? voulez-vous qu'il de-

vienne l'opprobre de sa famille et mon assassin?.. Arrêtez, arrêtez, ma mère, s'est écrié impétueusement Ernest; arrêtez, Amélie; avant de répondre, écoutez-moi: ô mon Amélie! qu'une fausse générosité ne vous égare pas! Amélie, ne me sacrifiez pas! Ferez-vous moins pour celui qui vous a donné son amour et son existence, que pour la femme hautaine qui veut sacrifier le lien sacré qui nous unit à de barbares préjugés?.... Voilà donc comme je suis traitée par mon fils, a dit la Baronne indignée! Vous devez être contente, Madame, des effets de l'amour que vous inspirez; et la veuve de M. Mansfield doit se complaire à voir humilier la Baronne de Woldemar.—En vérité, a ajouté ma mère d'un ton dédaigneux, je ne crois point qu'Ernest eût osé s'oublier jusque-là, s'il n'y était encouragé par de mauvais conseils... Hélas! a dit Amélie en joignant les deux mains vers le ciel, je sais trop que je suis la cause

des torts d'Ernest et de la division d'une famille que je respecterai jusqu'à mon dernier soupir ; mais, Madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouviez lire dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouveriez-vous qu'elles expient assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux.— Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui a dit Ernest avec émotion ; mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés je jure au ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi, vous savez que vous-même m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie : ou me trompiez-vous en le promettant ? ou voulez-vous maintenant violer votre parole ? Mais vous

même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis de renoncer à elle? Ah! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égaré ma raison et qui m'eût coûté la vie, si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'abjure et que vous ne deviez pas me rappeler, puisque vous l'avez annulé par le vôtre. O ma mère! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux que j'existe encore; ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux." Et en parlant ainsi il embrassait ceux de Madame de Woldemar avec ardeur: "Regardez mon Amélie; vous l'aimiez tant autrefois! une faute dont son extrême jeunesse fut l'excuse l'a-t-elle bannie sans retour de votre cœur? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz: *Oui, c'est encore là l'enfant de mon cœur, la fille de mon adoption....*" Les sanglots ont étouffé sa

voix. " O Madame ! a dit Amélie en se prosternant aux pieds de la baronne à coté de son amant, autrefois vous m'ouvriez vos bras, vous me pressiez contre votre sein, vous me nommiez votre fille, votre fille chérie ; l'époux que vous me destiniez, le voilà gémissant à vos pieds, vous demandant ma main comme on demande la vie : il est l'idole de mon cœur ; nous ne pouvons exister qu'ensemble. Heureux par vous, nous vous contemplerions comme la divinité suprême qui d'un mot retire de l'abîme du désespoir pour donner la félicité du ciel. O Madame ! serez-vous insensible au pouvoir de dispenser tant de biens ? O ma tante ! ma mère ! pardonnez si l'amour qui remplit mon cœur m'enhardit à vous donner ce nom, ne me rejetez pas, n'accablez pas de votre haine celle que vous avez tant aimée, qui vous chérit, vous révère, que votre fils a choisie et que vous avez si long-tems regardée comme son épouse." A ce tableau si

déchirant, aux accens de cette prière si pénétrante, je n'ai pu retenir mes sanglots ; mon père avait des larmes dans les yeux, ma mère semblait émue. Amélie s'est tournée vers elle : " Et vous, ma tante, lui a-t-elle dit, ne parlerez-vous pas en faveur de l'enfant de votre sœur ? ne soutiendrez-vous pas votre sang ? Notre sang ! a interrompu Madame de Woldemar en levant les yeux au ciel ; oui, pour notre malheur, vous en êtes. Mais, Amélie, a-t-elle ajouté avec quelque trouble, relevez-vous et écoutez-moi." Elle l'a fait asseoir près d'elle, a pris une de ses mains entre les siennes et lui a dit : " Je vous ai beaucoup aimée, et, en vous revoyant, quelle que soit ma colère et votre impardonnable faute, je sens bien que vous m'êtes encore chère, et je gémis que vous m'ayez mise dans l'impossibilité de vous donner pour épouse à mon fils. Dans l'impossibilité ! a interrompu Ernest hors de lui. C'est à Amélie que je parle, mon fils,

c'est à elle seule à me répondre; et quant à vous, si vous osez m'interrompre une seule fois encore, je quitte à l'instant la chambre, et je ne vous verrai jamais ni l'un ni l'autre Je ne dis plus rien, Madame, a repris Ernest en se levant." Et il est demeuré de bout appuyé contre le fauteuil d'Amélie.

" Vous aimez mon fils, Amélie, et je crois que c'est d'un amour assez noble, assez désintéressé, pour que son bonheur vous touche plus que le vôtre même: eh bien! croyez-vous, dites-moi, que cette union le rende heureux? quelques instans peut-être, tant que le feu de l'amour durera; mais ce feu, que le tems éteint toujours et que le mariage consume si vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest, sinon des regrets, et à vous du repentir? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la fierté qu'il a dans l'âme et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute considération dans son pays de

n'oser prétendre à aucune dignité, et d'être regardé avec mépris par ses égaux? Et vous, Amélie, vous consolerez-vous jamais d'avoir amassé de pareils malheurs sur sa tête?—Oh! non, jamais! jamais! a dit l'infortunée en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes.—Ce n'est pas tout: ces tourmens qui le déchireront, il vous les reprochera: il dira que non à présent que la passion l'égare, mais ne le croyez pas, n'en croyez que la nature, qui nous porte toujours à nous plaindre de ce qui nous nuit. Et puis, Amélie, lors même que vous rempliriez si bien le cœur de votre époux, qu'il n'y resterait de place pour aucune espèce de regrets, croyez-vous que ce cœur si sensible à l'amour goûterait long-tems un bonheur qu'il aurait obtenu sans le consentement de sa mère? et ce consentement, ne l'espérez pas, je ne le donnerai jamais au déshonneur de mon fils.—Ah! j'en étais bien sûre, a répondu Amélie; et quand je vous

ai adressé mes prières, Madame, je n'avais pas l'espoir qu'elles pussent vous toucher.—Avez-vous tout dit, Madame, a ajouté Ernest, en contenant à peine sa bouillante impatience? et puis-je parler à mon tour?—Pas encore, a répliqué la baronne; attendez que je vous le permette. Et vous, Amélie, vous qui êtes la seule ici qui conserviez quelqu'ascendant sur l'esprit de cet insensé, voilà le moment d'en user dignement, et de vous rétablir, par un grand sacrifice, dans l'opinion du monde et les bontés de votre famille; montrez-lui ses devoirs en suivant les vôtres; rappelez-le à la vertu par votre courage; ayez la grandeur d'âme de renoncer à lui, et aussitôt mes bras vous sont ouverts, je vous rends mon amitié et vous prends sous ma protection. Si la vie religieuse vous plaît, nommez le couvent que vous préférez, et sur-le-champ je vous en fais nommer abbesse.

Votre fils...." Elle s'est arrêtée en faisant un geste de mépris. "Votre

fils, quoique portant le nom de Mansfield, je vous le promets, Amélie, ne sera pas un étranger pour moi, je reporterai sur lui la reconnaissance du bien que vous m'aurez fait, et ce sentiment, en remplissant tout mon cœur, en effacera pour jamais le souvenir de votre conduite passée." Elle s'est tue. "Avez-vous fini, ma mère, a demandé encore Ernest avec une colère concentrée?—Oui; je n'ai rien à ajouter; mais, comme ce n'est point à vous que j'ai parlé, ce n'est point à vous à me répondre: qu'Amélie s'explique. Et moi, Madame, je ne le lui permets pas; car je sens bien que je ne lui pardonnerais point d'hésiter dans sa réponse. Et si je vous ordonne de l'attendre? J'oserai braver les ordres d'une mère qui viole les engagemens qu'elle a pris. O Amélie, a-t-il dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrais-je te pardonner jamais de désavouer nos nœuds, et d'être infidèle à tes sermens? Que ma mère le soit aux siens, elle en ré-

pondra devant Dieu ; mais nous mourrons plutôt que d'être parjures : je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi. Vous êtes à lui, vous lui appartenez ! s'est écriée la baronne en pâlissant d'effroi. Oui, je le déclare devant vous, devant toute ma famille assemblée, Amélie est mon épouse, et quiconque tenterait de nous désunir commettrait un sacrilège. Je ne veux croire que vous, Amélie ; êtes-vous réellement son épouse ? Ose dire que non, a interrompu Ernest... Ah ! je ne puis mentir, lui a répondu douloureusement Amélie. — Quoi ! tu n'es pas à moi ? — Je suis à toi, Ernest, mais je ne suis pas ton épouse ; et le ciel sait que si j'avais cru faire ton bonheur en dévoilant ma honte, je ne l'aurais pas cachée si longtems." A cet aveu, ma mère s'est couvert le visage, mon père s'est levé, la Baronne a paru satisfaite, et j'ai laissé échapper un cri de douleur. A ce cri, Amélie s'est retournée vers moi, et m'a dit avec cet accent qui perce le

cœur: "O compagne du vertueux Albert! rougis-tu de moi, et ne suis-je plus ta sœur?" Je n'ai répondu qu'en me jetant dans ses bras, mais non sans gémir de ce que la perte de son innocence serait le motif du consentement de ma tante, et encore me suis-je trompée: car, après un morne et long silence de tous ceux qui avaient entendu ce terrible aveu, Madame de Woldemar a repris avec une espèce de triomphe: "Bon dieu, c'est donc pour épouser une femme déshonorée de toutes les manières, qu'un fils ingrat se révolte contre moi! et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison!" A ces mots outrageans, la main d'Amélie, que je tenais dans les miennes, s'est glacée, et le rouge de l'indignation s'est répandu sur ses joues brûlantes. Elle s'est levée; et Ernest la soutenant dans ses bras, lui a dit: "Viens, Amélie! éloignons-nous d'ici; fuyons une mère barbare, qui ne dégrade qu'elle en insultant ainsi l'objet sacré de mon

amour et de ma vénération ; vie·s....
—Non, pas encore, a répliqué Madame de Woldemar en retenant Amélie ; il faut tout savoir, et j'ai encore des doutes à éclaircir. Le docteur m'a parlé de l'effroi qu'il vous inspirait, Madame ; j'en attribuais la cause au désir que vous aviez de mourir ; mais maintenant j'en soupçonne une autre. N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin ?" Amélie est restée debout, immobile et les yeux fixés sur la terre " Vous tremblez, Madame, et n'osez me répondre.—Après l'aveu que j'ai fait, a dit Amélie avec assez de calme, quand je n'ai plus rien à perdre, si je me tais à présent, ce n'est pas mon intérêt qui m'y engage.—Et lequel, Madame, lui a demandé la Baronne avec dédain ? —Peut-être le vôtre, Madame.—Le mien !—Oui, Madame, le vôtre ; car c'est en me sacrifiant pour vous que je voudrais payer vos outrages.—Amélie ! a interrompu Ernest d'une voix

altérée, Amélie ! et moi aussi je veux que vous répondiez à ma mère ; je veux savoir si le ciel bienfaisant m'a attaché à vous par plus de liens que je ne croyais encore en avoir.—Vous l'entendez, Madame, a repris Amélie ; hélas ! je le connais mieux que vous ; et si je lui cachais la terrible vérité que vous m'avez arrachée, c'était pour vous laisser un moyen de le séparer de moi ; maintenant vous n'en avez plus. —Je n'en ai plus ! et mes ordres, son honneur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien ?—Ah ! Madame ! quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera qu'il doit m'abandonner ? Il sait maintenant que j'ai sur lui des droits plus sacrés que les vôtres. Pourquoi, en me forçant à dévoiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous désobéir ?"

Pendant ce dialogue, Ernest ne paraissait rien écouter : éperdu de la

nouvelle qu'il venait d'apprendre, la joie semblait lui avoir ravi l'usage de ses sens? A la fin, il a dit d'une voix entrecoupée: " Amélie!....il est donc vrai? O trop heureux Ernest! ô mon épouse adorée! viens sur mon sein.... Dieu bienfaisant! je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de l'aimer! O mon Amélie! pourquoi cette rougeur sur ton céleste visage? enorgueillis-toi au contraire de nos liens, de mon bonheur: ah! je le jure, jamais, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux!" L'expression d'Ernest avait quelque chose de si entraînant, que mon père s'est approché de Madame de Woldemar, et lui a dit: " Eh bien! ma sœur, ne pardonnerez-vous pas à Amélie?—La religion, a répondu la Baronne, nous commande, je le sais, d'être miséricordieux envers les coupables, mais non de les récompenser: et jamais, non jamais mon fils n'obtiendra mon consentement pour son mariage

avec cette femme, qui a trahi tous ses devoirs ; mais comme je vois bien qu'il est déterminé à s'en passer, et que je ne veux pas pourtant faire un éclat qui lui ôte toute la considération et les espérances d'avancement que l'ignominie de son mariage ne lui enlevera que trop, dès ce soir, je l'abandonne, je quitte ma maison, je l'en laisse maître absolu ; je ne ferai aucune démarche contre l'accomplissement de ses vœux criminels ; mais qu'il n'ignore pas qu'en les prononçant, il déchirera le cœur de sa mère, et que dans le couvent où elle va se retirer, elle déplorera jusqu'à son dernier soupir le malheur d'avoir donné le jour à un tel fils."

Elle est sortie alors, nous laissant consternés d'un refus qu'il paraissait d'autant plus impossible de vaincre, qu'il n'en résultait plus d'obstacles. Ma mère s'est levée pour la suivre ; Amélie a étendu les bras vers elle en s'écriant : " Partez-vous aussi, en me haïssant, ma tante ?—Madame, lui a

répondu ma mère d'un ton froid, vous vous êtes étrangement égarée, et dans la situation où vous vous trouvez, la bienséance ne permet pas que je tente rien en votre faveur." Sans insister, Amélie a laissé tomber ses bras en levant doucement ses yeux au ciel, et ma mère s'est retirée : à peine a-t-elle été dehors, que mon père s'est avancé, et prenant la main d'Ernest et d'Amélie, il leur a dit : " Je n'entends rien à tous ces discours ; mais je vois que le plus pressé est de vous marier. Si vous m'en croyez, mes enfans, ne perdez pas une minute, et aussitôt qu'Amélie aura le titre de Comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fières se feront un honneur d'être présentées chez elle." Amélie s'est jetée dans les bras de mon père en pleurant. " O mon oncle ! il me reste donc un ami dans ma famille !" Ernest lui a serré la main avec une vive reconnaissance en ajoutant : " Mon oncle, dans la cérémonie, ne consentirez-vous pas à

servir de père à mon épouse, a votre nièce?" Il a paru embarrassé de la proposition. "Je le voudrais beaucoup, a-t-il répondu, mais je craindrais de me brouiller avec ma sœur, et de m'ôter ainsi tout moyen de vous réconcilier.—Mon bon père, lui ai-je dit en le caressant, il faut absolument que vous et moi soyons présens au mariage d'Amélie: ce n'est pas assez de l'approuver en secret, il faut le soutenir hautement, et montrer au public qu'elle a reconquis l'amour de ses parens, puisque le chef de la famille la protège: mon père, voyez donc que c'est le meilleur moyen d'appaiser le courroux de ma tante, car votre opinion sera la règle de tous: quand on dira partout, M. de Geysa pense ainsi, personne ne se croira le droit de penser autrement; soutenu de votre opinion, Ernest ne déchoiera dans celle de personne: à la ville, il pourra prétendre à la même estime; à la cour, aux mêmes honneurs; et quand ma tante

sera bien convaincue que le mariage de son fils n'aura point contrarié ses prétentions ambitieuses, elle pardonnera sans peine : c'est à vous, mon bon père, c'est à votre courage que nous devrons cet heureux succès.—Aimable flatteuse ! comme vous savez arranger les choses à votre fantaisie, et me faire vouloir tout ce que vous voulez !.. Eh bien ! mon père, vous y consentez, n'est-ce pas ? nous ne quitterons point cette maison qu'Amélie ne soit mariée, afin que quand Albert reviendra, il y soit reçu par la Comtesse de Woldemar..... O généreuse amie, ce n'est donc pas assez pour toi de mon bonheur, tu penses aussi à celui de mon frère, s'est écriée Amélie en m'embrassant avec ardeur, et tu veux qu'il ait à rougir le moins possible de sa sœur... Et savez-vous, ma fille, quand il sera ici ? m'a demandé mon père... Mais dans quelques jours, je présume..... Voyez, Amélie, c'est pour courir après vous pourtant que

votre frère a abandonné ma Blanche. .... Mon oncle, lui a dit Amélie, prenez pitié de moi, et ne faites pas repasser dans mon cœur tous les maux que je cause: hélas! je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle --- Non, mon enfant, je ne veux point vous affliger: si vous avez l'âme bien placée, vous devez souffrir assez du désordre qui règne dans votre famille, et que vous ne pouvez attribuer qu'à vous: un frère qui court sur les grands chemins, le mariage d'une amie reculé, un fils brouillé avec sa mère, voilà bien assez de raisons pour vous désoler sans que j'ajoute à votre peine." Et cependant, tout en parlant ainsi, il enfonçait de nouveaux traits dans le cœur d'Amélie; la force passagère que lui avait inspiré la présence de Madame de Woldemar était épuisée: je la voyais s'affaiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage décoloré, la souffrance physique se confondre avec la douleur morale. Ce changement

n'a point échappé à Ernest; il lui a présenté quelques gouttes pour la ranimer, avec une inquiétude qu'il cherchait à dissimuler. " Amélie, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas bien: vous avez besoin de repos. — Vous avez raison, j'en ai besoin; mais, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, le repos, il viendra." A ce moment un domestique est venu avertir mon père que ma mère le demandait. " J'y vais, a-t-il dit. -- Non, mon père, non, vous n'irez pas que vous n'ayez donné votre parole à Amélie d'assister à son mariage. — Mais puisque son frère revient, ne pourrait-il pas me remplacer?--- Je t'en conjure, Blanche, n'insiste pas davantage, a repris Amélie: la chaleur de ton amitié m'a fait tout le bien que je pouvais recevoir; mais le consentiment de ton père, et même celui de ma tante viendraient trop tard à présent. --- Amélie! qu'as-tu dit? a interrompu Ernest d'un air effrayé." Moi, Albert, à ces tristes

paroles, j'ai pleuré amèrement, et mon père ému a pris la main d'Amélie en lui disant: " Il ne faut point vous affliger, mon enfant, ni désespérer de l'avenir: aussitôt que votre frère sera ici, épousez Ernest sans délai, je vous le répète...." Comme il parlait, un autre domestique est venu l'avertir que Madame de Woldemar désirait lui parler un moment avant de partir: mon père s'est précipité hors de la chambre, et Amélie, joignant les mains, a dit à Ernest: " Laisseras-tu ta mère quitter sa maison? me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée? O Ernest! je t'en conjure, cours l'appaiser: si pour y parvenir, il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre: hélas! que gagnerais-tu à lui désobéir? Ernest, ton amour ne peut plus me sauver: mon cœur est blessé à mort, et je suis perdue pour toi: que du moins mes derniers regards te voient réconcilié avec ta mère: et si ma présence lui est odieuse, si elle ne peut

me souffrir près d'elle, assure-la, Ernest, que j'aurai la force de m'en aller. —Qu'oses-tu proposer, Amélie? moi, je t'abandonnerais! que me fait la tendresse de ma mère, que me fait la vie, si je ne dois pas les partager avec toi? Laisse-la partir, cette femme inexorable qui a pu voir ta douleur sans en être attendrie, cette femme barbare qui a déchiré un cœur qui ne sut qu'aimer et pardonner... Mais, Amélie, si tu ne peux vivre, je puis mourir: depuis que je porte dans mon âme la conviction que je te suivrai, tu peux me parler de ton dernier moment sans m'effrayer; ce ne sera pas celui de notre séparation.—Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour où j'ai commencé à penser et à sentir, je n'ai jamais demandé au ciel d'autre bonheur que celui d'être aimée comme tu m'aimes: hélas! comme il me punit aujourd'hui de m'avoir exaucée! faut-il que ton amour, cet amour ardent, exclusif, qui seul me semblait le

bien sûprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper!.. Mais j'entends un bruit extraordinaire : c'est ta mère qui part.... Oh ! cours cours donc au-devant d'elle, embrasse ses genoux, retiens-la !" Ernest, éperdu, restait à sa place, ne répondait pas. " Tu ne veux donc pas y aller ? s'est-elle écriée : eh bien ! laisse-moi remplir ton devoir." Alors elle s'est dégagée des bras de son amant qui voulait la retenir ; sa faiblesse a disparu, un sentiment exalté lui prêtait une vigueur surnaturelle ; elle s'est élancée seule hors de la chambre, elle a volé sur l'escalier ; nous prouvions à peine la suivre. " Ma tante, criait-elle, ma tante ! au nom du ciél écoutez-moi ! que je ne vous chasse point de votre maison ! laissez-moi en sortir : je le veux, je le puis !" Elle a atteint Madame de Woldemar comme celle-ci allait passer la dernière porte, s'est jetée au-devant d'elle, et se couchant sur le seuil : " Ma tante, a-t-elle dit

d'un air égaré vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds; non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous; je mourrai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir." Quelques mots qu'on n'a pu entendre ont suivi; ses forces l'ont abandonnée, et elle s'est évanouie. Ernest, croyant la voir expirer, a jeté un cri affreux et s'est précipité sur elle: moi, j'ai regardé Madame de Woldemar, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes et j'ai cru que la pitié allait enfin l'emporter. Pendant qu'on donnait des secours à Amélie, que chacun s'empressait autour d'elle sa tante la contemplait avec émotion et paraissait irrésolue: à la fin, elle m'a dit à demi-voix: " L'honneur me commande ce dernier effort, mais il me coûte plus que je ne puis l'exprimer.. Je m'éloigne, car je ne résisterais pas à une seconde scène comme celle ci.... cette Amélie a des accens qui me déchirent.. Blanche, soignez-la, consolez-

la, dites-lui bien que je ne veux pas sa mort....dites lui....Non, ne lui dites rien, et laissez-moi partir." Alors, se détournant du touchant objet qu'elle avait devant elle, elle a monté dans la voiture qui l'attendait, et est partie aussitôt. On a reporté Amélie dans son appartement. Je n'entrerai dans aucun détail sur les momens qui ont succédé à celui-là ; ils seraient inutiles, et je n'en ai pas le tems : qu'il vous suffise de savoir que votre sœur, en revenant à elle et en apprenant que Madame de Woldemar avait résisté à ses prières, n'a formé aucune plainte, n'a versé aucune larme et est demeurée dans une morne tranquillité dont rien n'a pu la tirer jusqu'à présent.

Ma mère !——faut-il avoir de pareils reproches à adresser à une mère ! ma mère, plus insensible que Madame de Woldemar, s'il est possible, a vu Amélie sans pitié ; elle m'ordonne de quitter cette infortunée : le départ de ma tante est, dit-elle, un ordre de sortir

d'ici ; elle craindrait de l'offenser en ne l'imitant pas, et dès demain nous retournons à Geysa. Mon père n'est point ici ; on a éloigné mon bon père, de peur qu'il ne se laissât fléchir par mes prières—J'ai passé la nuit à écrire ; je vois venir le jour : dans un instant il faudra partir, et partir sans revoir Amélie !—Hélas ! la reverrai-je jamais ! O mon Albert ! quelle était mon erreur en croyant que vous consacrer ma liberté c'était la perdre ! Si je vous appartenais, si je ne dépendais que de vous, je pourrais rester ici, suivre tous les mouvemens de mon cœur, et en secourant l'infortune, en m'élevant contre l'oppression et en repoussant l'injustice, je serais sûre de votre approbation.

LETTRE CIV.

Madame de Woldemar à Adolphe.

Melk, 10 Octobre.

ADOLPHE, que votre colère cesse, et que mes injures soient oubliées; car je suis dans la peine, et j'ai besoin de vos services.

Partez sur-le-champ pour Vienne, et allez trouver mon fils; il vous instruira de tout ce qui s'est passé entre nous: vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter, de ma profonde pitié; mais, ceci, il faut bien se garder de le leur dire. Adolphe, c'est un secret inviolable que je vous confie, et, malgré vos torts avec moi, je n'ai jamais craint votre indiscrétion: s'ils savaient la résolution qu'a opérée en moi la vue d'Amélie expirante, s'ils savaient qu'il ne me faut peut-être qu'un mot

pour céder, ils forceraient à l'instant même mon consentement; et si je n'attendais pas à la dernière extrémité pour l'accorder, je serais inexcusable aux yeux de monde comme aux miens. Quoique vivement touchée de l'état d'Amélie et du désespoir de mon fils, mon opinion sur leur mariage n'a point changé; je le regarde comme un très-grand malheur, mais moindre pourtant que celui de les perdre tous deux. Je sais bien qu'il y aurait plus de courage et de véritable grandeur à préférer la mort de son enfant à son déshonneur; mais, je l'avoue, je ne suis pas assez ferme pour ce parti, et c'est inutilement que j'ai voulu l'adopter. Allez donc près d'eux, Adolphe, et informez-moi secrètement de ce que j'ai à craindre ou à espérer: je sais bien que le docteur m'a dit qu'une peine trop vive pouvait tuer Amélie; mais je crois qu'il était gagné pour m'effrayer et m'attendrir. C'est vous seul que je veux croire, Adolphe; je con-

nais votre respect pour la vérité; je suis sûre que dans cette occasion-ci il ne se démentira pas.

J'ai dû, pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les prières et les larmes; mais à la première apparence d'un véritable danger, sans changer d'opinion, sans me croire exempte de reproches, je céderai: ainsi, Adolphe, au moment où vous jugerez que ce danger existe, venez me chercher au couvent des Ursulines, à Melck, où je me suis retirée, et je reviens avec vous rétracter mon refus.

LETTRE CV.

Albert à Blanche.

Vienne, 18 Octobre.

Il y a une demi-heure que je suis arrivé ; je n'ai pas encore pu voir ma sœur ; on me dit qu'elle repose? Vos lettres, l'air si triste de tous les gens de la maison, et surtout l'abattement d'Ernest, m'ont porté les plus sensibles coups. Je n'ai pas osé interroger le médecin ; je tremble de voir ma sœur, et je ne me sens point de courage pour recevoir la confirmation de l'arrêt que je redoute. Il y a eu dans tout ceci une fatalité effrayante. Les lettres d'Adolphe, qu'on m'a remises en arrivant, m'apprenaient qu'Amélie avait passé à Dresde ; il me croyait ici sans doute, puisqu'il me les y a adressées : s'il avait su où j'étais, j'aurais pu revenir plutôt ; si mon départ de Dresde

eût été moins précipité, j'aurais pu rencontrer ma sœur; je l'aurais accompagnée, soutenue; et peut-être que la voix d'un frère outragé aurait eu quelque force auprès de Madame de Woldemar.... Mais qu'aurais-je pu dire de plus que les larmes d'Amélie et l'amour d'Ernest?.... Pauvre victime! comme tu t'es égarée! Mais, qui pourrait penser à tes torts en voyant tes douleurs? O ma Blanche! j'ai le cœur navré; il n'y a plus de joie pour moi au monde, et les malheurs d'Amélie sont les seules peines dont vous ne puissiez pas me consoler.

Je ne suis pas revenu seul; j'ai trouvé M. Grandson à Constance; il était comme moi sur les traces de ma sœur, et avait amené avec lui ce pauvre enfant qui deviendra votre fils, ma Blanche, si son infortunée mère lui est enlevée. J'ai trouvé votre courrier à Ingolstadt, et nous avons couru jour et nuit pour nous rendre ici. Que dira mon Amélie à son reveil, en ap-

prenant que son fils, que son frère et son oncle sont près d'elle? Ah! si le plaisir d'être entourée de tout ce qu'elle aime pouvait la rendre à la vie, si tant d'amour pouvait lui faire oublier tant de haine! Mais puis-je avoir des espérances? Je la connais si bien! On ne sait point combien Amélie a de fierté; si elle paraît peu, c'est que dans ce cœur si tendre jamais elle ne tourne en ressentiment contre les autres, mais en blessures profondes que personne ne connaît, hors l'infortunée qui les souffre. Amélie n'endurera pas un regard de mépris; elle croit que tout ce qui l'entoure a le droit de la faire rougir; et du moment qu'elle a dévoilé sa honte, elle était sûre de mourir.--Ernest vient m'avertir qu'elle est éveillée; il va la préparer à me recevoir. Elle est si faible, qu'on ne lui annoncera encore que mon arrivée; pas un mot de son fils: on me prie même de lui fort peu parler. Mon amie, je serais moins inquiet, si je voyais

Ernest plus agité ; mais sa tristesse est morne, son abattement sans intervalle. Le médecin m'a dit qu'il avait la peau brûlante, que la fièvre ne le quittait pas.... Il le croit si malade, qu'il l'a conjuré de faire quelques remèdes ; mais il a refusé, en lui disant avec douceur qu'il n'en avait pas besoin.... Il sait pourtant que les jours d'Amélie sont en danger : est-il donc résolu à ne pas lui survivre ?....

Amélie désire me voir.... Adieu, je vais auprès d'elle.

Le même jour, dix heures du soir.

Je n'ai plus d'espoir : la mort est empreinte dans tous ses traits, et pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore à ses derniers momens. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées ! que de larmes j'ai dérobées à

son inquiète amitié ! J'affecte un air serein ; ce tendre cœur ne pourrait supporter ma peine, et mourrait de ma douleur autant que de son mal. De combien de bénédictions elle m'a comblé ! que de franchise, d'humilité dans son repentir ! Oh ! comme celle qui pleure ainsi sur ses fautes savait aimer la vertu ! Quoique atteinte par la mort, combien cette âme aimante a su retrouver de chaleur pour consoler son frère ! avec quelle touchante onction elle a calmé le chagrin de son oncle Grandson, qui sanglotait tout haut en entrant dans sa chambre ! En le voyant, elle a demandé son fils ; on n'a pas pu lui cacher qu'il était ici ; elle a voulu le voir. Le médecin a craint un trop fort attendrissement, et a parlé même de me faire retirer ; mais elle s'y est opposée. " Non, a-t-elle dit en me retenant, ne m'ôtez pas encore ce qui m'est cher ; il me reste si peu de tems pour aimer ! " La vue de son fils l'a troublée beaucoup ; elle le

pressait contre son sein avec une sorte d'agitation convulsive; on eût dit qu'elle se reprochait intérieurement de l'abandonner. A la fin, elle l'a remis entre mes bras. " Garde-le près de toi, Albert, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais." Je l'ai juré. " Pauvre enfant! a-t-elle ajouté avec un doux sourire, ne pleure plus maintenant: quand la mort de ta mère t'acquiert un tel protecteur, elle n'est pas un malheur pour toi." A ce mot de mort, l'enfant a jeté des cris si perçans, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre; il se débattait entre mes bras pour rester; et s'adressant à Ernest, il lui a dit: " Mon bon ami Semler, empêche Albert de m'emmener." Ce nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs, nous a tous attérés. Hélas! c'est lui qui a perdu Amélie, chacun l'a senti en même tems; et pour la première fois depuis mon retour, j'ai vu Ernest changer de visage: Amélie s'en est

aperçue, et j'ai entendu qu'elle lui disait tout bas: " Pourquoi t'affliger ? à present tout cela est égal, et tu sais bien que tu m'as promis d'être calme." Blanche, ces paroles jointes à la tranquillité d'Ernest et au silence qu'Amélie garde avec lui, tandis qu'elle s'occupe sans cesse de moi, ne me prouvent que trop que ces infortunés sont d'accord, et que, résolus à mourir ensemble, ils n'ont ni regrets, ni consolations à se donner.

LETTRE CVI.

Adolphe à Madame de Woldemar.

Vienne, 21 Octobre.

Si je n'avais trouvé Amélie qu'en danger, Madame, je serais parti sur-le-champ pour vous en informer; mais comme je la crois sans espoir, il n'est pas nécessaire que je me hâte autant:

ma lettre vous préparera à la nouvelle que je vous apporterai sans doute bientôt.

Ernest ne se fait aucune illusion sur l'état d'Amélie, et attend cependant avec une sorte de tranquillité le moment qui va la lui enlever. Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.

Quoique j'apprenne qu'Amélie n'est pas sortie pure de l'épreuve qui la conduit au tombeau, quoique sa faute lui enlève bien des droits à mon estime, il y a, je dois le dire, tant de repentir dans son cœur, que je m'étonne que vous n'en ayez pas été touchée. Pour moi, qu'on a toûjours accusé d'une inflexibilité exagérée, j'avoue que je n'ai point vu sans attendrissement ce lit de douleur où une malheureuse femme expire pour avoir trop aimé.

Se souvenir des torts de celle qui s'accuse, se repent et meurt, est une barbarie qu'on n'aura jamais à me reprocher.

Le même jour, neuf heures du soir.

Le désespoir d'Albert déchire l'âme; il y a quelques instans qu'il me montrait sa sœur assoupie sur un canapé où on l'avait transportée avec peine, et Ernest à genoux près d'elle, la tête penchée sur la main de son amante, dans une muette immobilité. " Les voyez-vous tous deux, me disait-il, s'approcher du repos qui les attend? encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ils ne se releveront plus, et leurs cœurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort.—Eh quoi! craignez-vous aussi pour la vie d'Ernest?—Comment, m'a-t-il répondu, n'êtes-vous pas frappé de son changement? ignorez-vous qu'une fièvre lente le consume, et ne voyez-

vous pas sa résignation? en aurait-il s'il croyait quitter Amélie?"

Albert aurait-il raison, Madame? et faut-il attribuer ce courage qui m'étonnait à la certitude de ne pas survivre au malheur? Il est sûr qu'il s'est fait dans le caractère d'Ernest une révolution étrange: mon arrivée n'a paru lui faire ni peine ni plaisir: il m'a reconnu, c'est tout ce que j'ai obtenu de son amitié. Il a perdu son impétuosité, le feu de ses regards est entièrement éteint; il semble n'avoir plus de vie que pour suivre tous les mouvemens d'Amélie; il ne la quitte ni jour ni nuit; il ne dort plus, il ne mange point, il ne parle à personne, et à peine entend-il ce qu'on lui dit. J'ai voulu causer avec lui quelques momens en particulier; attaché au chevet d'Amélie, il a refusé de s'en éloigner d'un pas, et m'a même prié de ne pas le fatiguer par de vaines paroles. "Mais, lui ai-je dit tout bas, si votre mère s'appaisait, si j'étais chargé par elle

de vous assurer qu'elle peut céder enfin.... ?" Il m'a regardé d'un œil de doute, puis il a ajouté : " Je vous crois; ce n'est pas vous qui voudriez me tromper; mais à présent il est trop tard; regardez Amélie, et vous verrez qu'il n'est plus tems.—Puis-je essayer de lui parler ?—Elle ne vous entendra pas; depuis un moment elle ne me répond plus.—Peut-être dort-elle ?—Pas encore, m'a-t-il répondu avec un sang-froid effrayant." Je n'ai que trop compris le sens qu'il attachait à ces paroles; et sans insister davantage, j'ai entr'ouvert doucement le rideau d'Amélie; ses yeux étaient fermés; quelques gouttes de sueur coulaient sur son front pâle; sa respiration était courte et embarrassée. Ernest a jeté un coup d'œil sur elle, s'est avancé pour recueillir son haleine, et puis, se rasseyant à sa même place, il m'a dit, sans changer de visage, mais avec un peu d'altération dans la voix : " J'étais bien sûr qu'elle vivait encore." J'ai

pris la main d'Amélie, elle a paru insensible à ce mouvement, et quand j'ai retiré ma main, la sienne est retombée sans force sur le drap. Je me suis approché davantage, et baissant ma tête près de la sienne, je lui ai dit très-doucement: "Madame.. Amélie.. je suis Adolphe.... j'apporte le consentement, le pardon de Madame de Woldemar....." Elle est demeurée immobile. "Vous entend-elle? m'a demandé Albert, qui était à l'autre bout de la chambre, dans l'attitude de la plus profonde douleur. — Eh! pourquoi la réveillez-vous? s'est écrié M. Grandson avec un ton si brusque et si élevé qu'Amélie en a tressailli; vous voyez bien, que la pauvre enfant a besoin de sommeil." Mais il avait interrompu celui d'Amélie. Elle a ouvert les yeux et a regardé autour d'elle: j'ai cru démêler un peu d'inquiétude dans ce regard. Le rideau lui cachait Ernest; elle a fait un effort pour l'écarter; et en apercevant son amant,

une douce joie s'est répandue sur tous ses traits. " Tu me fais aimer la vie, lui a-t-elle dit, il est affreux de te quitter. Pardonne aux faiblesses d'une mourante ! mais quand je crains que la mort ne nous sépare, je ne puis me défendre de ses terreurs !..... et quand je regarde en arrière, Ernest, comment oser croire que ma vie sera récompensée d'un bonheur éternel ?... Que suis-je, une pauvre créature bien criminelle : je n'ai pas su résister à l'amour, et j'ai répandu sur toute une famille l'opprobre et la douleur.—Ma fille, a interrompu M. Grandson, ce n'est pas à vous à vous inquiéter de l'avenir, mais à cet homme qui vous a trompée (et il a montré Ernest ;) c'est lui seul qui a été coupable, c'est lui que Dieu punira. — Lui ! s'est écriée Amélie avec un effroi qui lui a prêté des forces ; lui ! a-t-elle répété en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine : non, non, s'il est coupa-

ble, je le suis aussi. Dieu juste! si nous t'offensâmes par notre amour, je t'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble!" A cet accent si tendre j'ai vu des larmes dans les yeux d'Ernest. " Sois tranquille, Amélie, lui a-t-il dit: dans ce ciel qui nous attend tout est bonté, tout est miséricorde; c'est là qu'un père veut pardonner, et nous ne serons pas séparés." Je l'ai interrompu. " Sur cette terre on pardonne aussi, Ernest; je vous ai déjà dit que votre mère ne s'opposait plus à vos vœux.. Amélie, elle consent enfin à vous nommer sa fille; ne voulez-vous pas vivre pour la nommer votre mère? —Je le voudrais, car je suis sûre qu'elle se reprochera ma mort, et que cette idée empoisonnera ses jours; mais je ne le puis plus.... Cependant, dites-lui bien que ce n'est pas sa rigueur qui me tue, le coup part de plus loin; et si je n'eusse pas été coupable, j'aurais supporté mes adversités; mais vivre sans innocence, avoir perdu le contentement de moi-

même et l'estime d'Albert, c'était trop pour moi.... O Ernest ! pardonne si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié ; mais la vertu ne m'était pas moins chère que ton amour ; et, privée de l'une ou de l'autre, il fallait mourir." Elle s'est arrêtée pour reprendre haleine. " Ne parle plus, Amélie, lui a dit son frère, tu vas épuiser tes forces — Ah ! laisse-moi employer celles qui me restent à envoyer à ma tante des paroles de paix et de consolation... Ne dites-vous pas, M. de Reinsberg, qu'elle consent à me nommer sa fille ? Quel sacrifice, et qu'il a dû lui coûter! Après un consentement qui prouve tant d'amour pour son fils, je serais bien ingrate si je ne mourais pas en la bénissant.... Dites-lui bien que je n'accuse que moi de mes malheurs ; dites-lui bien que le souvenir de la tendresse qu'elle me prodiguait dans mon enfance est le seul souvenir que je conserve...." Elle s'est arrêtée une seconde fois. " Si votre tante pouvait

venir recevoir cet aveu et ce pardon de votre bouche, vous ne refuseriez donc pas de la voir ?— Refuser de la voir ! Ah ! si le spectacle de ma mort ne devait pas lui être trop pénible, qu'il me serait doux, avant de mourir, de me sentir pressée une fois contre le sein de la mère d'Ernest !"

Ce mot doit vous décider, Madame; je dépêche un courrier pour vous porter ma lettre ; je la suivrai de près; demain matin, à la pointe du jour, je vais vous chercher et vous ramener ici : vous ne sauverez point Amélie ; mais peut-être en la bénissant vous réconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi arracherez-vous Ernest aux funestes projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.

LETTRE CVII.

Albert à Blanche.

Vienne, 22 Octobre, sept heures du matin.

Il y a quelque espoir : la nuit a été moins mauvaise, et Adolphe, en partant ce matin pour aller chercher Madame de Woldemar, la ramenera peut-être à tems pour que ce consentement, refusé avec une obstination dénaturée, n'ait pas enfin été donné en vain : c'est sans doute à l'espérance de l'obtenir qu'Amélie doit le mieux qu'elle éprouve : elle a eu quatre heures d'un sommeil doux et paisible ; en s'éveillant, elle paraissait ranimée ; sa respiration était plus libre, et son teint moins décoloré : le médecin assure que si la fièvre ne redouble pas ce soir, et que la nuit prochaine soit aussi bonne, il sera possible de la sauver. En entendant ces paroles, Ernest a

éprouvé une commotion violente ; des larmes sont sorties par torrens de ses yeux égarés ; il est tombé sur le plancher, et frappant sa tête dans un inconcevable désordre, il articulait des mots sans suite, parmi lesquels je n'ai pu distinguer que ceux-ci : " Elle vivrait ! elle vivrait ! " Je l'ai conjuré de se calmer. " Amélie a besoin de vous voir près d'elle, et si vous vous montrez dans cet état, lui ai-je dit, vous allez troubler le repos qui peut seul nous la conserver." A ce mot, l'émotion d'Ernest est rentrée toute entière dans son cœur, son extérieur est redevenu calme, et il a été reprendre sa place accoutumée auprès du chevet d'Amélie ; mais malgré lui, ses joues brûlantes et ses regards étincelans décelaient le sentiment qui le dévorait. J'ai été obligé de faire sortir de la chambre M. Grandson, qui, moins maître de lui parce qu'il aime moins, ne pouvait contenir sa bruyante joie ; nous sommes restés seuls, Ernest, la garde et moi. Amé-

lie a voulu nous parler; mais le médecin nous ayant prescrit de l'en empêcher, nous l'avons conjurée de garder le silence. " Pourquoi donc ? a-t-elle dit, me croit-on mieux qu'hier ?—Oui, ma sœur chére; le docteur te trouve très-peu de fièvre ; il nous a rassurés : tu vivras ; nous espérons tous —Et toi aussi, Ernest ? lui a-t-elle demandé avec un doux et triste sourire.—Me le défends-tu, Amélie ? je ne veux croire que toi.—Ne lui parlez donc pas, ai-je repris : quand on nous ordonne d'éviter tout ce qui peut l'émouvoir, est-ce-là le sujet dont il faut l'entretenir ?" Amélie a souri encore, et pressant ma main contre son cœur, elle a dit à Ernest : " Obéissons à mon frère, et ne parlons plus."

A onze heures.

Elle a voulu parler tête à tête au médecin : nous attendions dans l'antichambre. Quand il est sorti, Ernest éperdu m'a dit d'une voix entrecoupée,

et en posant son bras sur le mien: " Parlez-lui.... demandez-lui.. —Eh bien ! docteur, comment est-elle? nous attendons ici notre arrêt.—Le moment est très-inquiétant: on n'a pas assez ménagé l'état de cette dame; elle a éprouvé tant de secousses, que tout annonce une crise qu'elle n'aura pas, je le crains, la force de soutenir." Ernest est tombé sur le parquet comme frappé de la foudre. Dans ce premier moment, je n'aurais pu le secourir: je ne voyais plus en lui que l'assassin de ma sœur.... O justice suprême! pour un instant d'oubli, pour une seule faute, la mort de la coupable !.... Que dis-je, hélas ! la mort de tous deux: Ernest n'y survivra pas——O ma Blanche ! que de remords dans mon âme ! Non je ne me suis pas acquitté des obligations que mon père m'avait imposées: j'ai consenti qu'Amélie s'éloignât de moi ; au premier mot qui m'a décelé le sentiment qui l'occupait, je n'ai pas volé à son secours: ne devais-

je pas la connaître? ne devais-je pas être convaincu que cette âme si tendre ne croirait avoir assez accordé à l'amour qu'en ne lui refusant rien? ne savais-je pas que si elle était trop passionnée pour ne pas écarter toutes les méfiances et manquer à ses principes, elle était trop pure pour se consoler de sa faute et ne pas mourir du sacrifice?—L'infortunée! tous les hasards se sont réunis pour la trahir—J'entends du bruit dans sa chambre—j'y cours.

A quartre heures.

Le médecin ne quitte pas Amélie, et retire peu à peu l'espoir qu'il avait donné. Elle s'évanouît à tous momens; et quand elle reprend connaissance, un nuage obscurcit sa vue, et elle ne nous reconnaît plus qu'au son de la voix. Tout à l'heure elle vient de m'appeler: "Je ne te distingue plus, mon Albert! m'a-t-elle dit avec une voix défaillante; mais mon cœur qui bat encore n'a pas cessé de t'aimer—Je vais te

quitter.... Adieu, mon frère—Je ne pleure que sur toi, car mon fils m'oubliera, et je le laisse entre tes mains." Je suis tombé à genoux devant ce lit de douleur sans avoir la force de répondre. " Tu m'as pardonné, mon frère, n'est-ce pas? A cette question, Ernest est sorti de sa morne stupeur, et se prosternant à côté de moi, il m'a dit: " Pardonne-moi aussi, Albert; et quoiqu'il en coûte a ton cœur, promets que je ne mourrai pas haï du frère d'Amélie..—Non, je ne te hais pas, lui ai-je dit en sanglotant." Amélie ne nous entendait plus; elle venait de perdre encore connaissance. Nous nous sommes levés pour la secourir.. Depuis une heure elle paraît mieux; elle est calme et s'endort par intervalle ..O ma Blanche! si cette dernière lueur d'espoir m'est enlevée, si la mort de ma sœur—je n'ai pas la force de continuer; si je la perds, s'il me faut vivre, ah, ma Blanche!....je ne le pourrai qu'à cause de vous.

LETTRE CVIII.

Adolphe à Blanche.

Vienne, 3 Novembre.

Je vous plains de vous être consumée dans l'attente d'une nouvelle qui ne pouvait être que funeste ; mais jugez, mademoiselle, s'il a été possible au Comte Albert de vous la donner, lorsque moi, éprouvé dès l'enfance par l'adversité, moi qui sais si bien que tous les hommes sont condamnés à souffrir jusqu'à ce qu'ils disparaissent de cette vallée de larmes, j'ai eu besoin de plusieurs jours pour me mettre en état de vous faire le rapport exact de ce que j'ai vu dans cette demeure de désolation.

Vous avez su, mademoiselle, que j'étais allé chercher Madame de Woldemar avec de meilleures espérances ; je la trouvai pleurant sur la lettre qu'elle avait reçue de moi, et prête à m'accompagner pour sauver ses enfans,

s'il en était tems encore. Je crus que, dans cette disposition, rien ne pouvait lui donner plus de joie que la nouvelle du mieux sensible d'Amélie; et en effet, je dois avouer qu'en l'apprenant son premier mouvement fut un mouvement de plaisir; mais cependant, sous un prétexte assez plausible, elle retarda son départ jusqu'au surlendemain; elle me parut même tentée d'attendre, pour partir, d'avoir d'autres nouvelles d'Amélie; et, en se décidant à retourner à Vienne, elle ne céda qu'à mes instantes prières. Pendant la route, je la questionnai, et je ne m'aperçus que trop que ses idées avaient changé. Elle me laissa entrevoir que si la mort d'Amélie n'entraînait pas celle d'Ernest, elle ne la regarderait pas longtems comme un malheur; et il lui échappa même de me dire que si sa nièce était hors de danger quand elle arriverait à Vienne, elle ne voyait pas ce qui l'obligerait à donner son consentement au mariage. Ce mot, made-

moiselle, excita toute mon indignation ; et me livrant à ce qu'elle m'inspirait, je dis à Madame de Woldemar que si elle était capable de m'avoir choisi pour être l'organe de son parjure, je dévoilerais cette iniquité aux yeux du monde entier, et que je la couvrirais du juste mépris dû à son odieuse conduite. Elle me laissa parler sans m'interrompre, et à la fin, levant les mains au ciel : O mon fils ! s'écria-t-elle, voilà donc où tu m'as réduite, à employer, pour te sauver de ta perte, de tels moyens qu'un homme obscur et sans nom ait le droit de me les reprocher sans que j'aie celui de m'en plaindre !" Je ne répondis rien ; et jusqu'à Vienne nous demeurâmes ensevelis, chacun de notre côté, dans une sombre rêverie. Lorsque la voiture entra sur le Graben, je vis la baronne pâlir : elle prit ma main. "Je ne sais ce que j'ai, me dit-elle, mais mon cœur se serre en arrivant dans ma maison." La voiture s'arrêta : on ouvrit la portière ; la baronne hésitait à descendre. "Qu'allons-nous appren-

dre, Adolphe? croyez-vous que mon fils nous ait entendus? croyez-vous qu'il vienne au-devant de sa mère?" Sans lui répondre, je frappai à la porte de l'hôtel; un domestique accourut: il avait l'air consterné. Madame de Woldemar s'en aperçut, et voyant que j'allais l'interroger: " Ne lui parlez pas, me dit-elle avec une brusque vivacité, je ne veux rien savoir." Elle entra, puis s'arrêta tout à coup, regarda autour d'elle d'un air inquiet. " Je ne vois point mon fils! Adolphe; allez chercher mon fils.—J'y vais, lui dis-je; mais vous êtes si émue, si tremblante! tandis que je vais monter, reposez-vous dans la salle basse." Je pris son bras pour l'y conduire; j'ouvre la porte: quel spectacle! Au milieu de l'appartement était un cercueil, quelques cierges brûlaient autour; M. Grandson sanglotait debout près de la croisée; l'enfant d'Amélie, étendu sur la bière, se frappait la tête en s'écriant: " Ma mère! lève-toi donc; ô ma mère! lève-toi et me réponds." L'in-

fortuné Albert, muet, immobile, les bras croisés et la tête baissée, avait les yeux fixés sur la tombe et ne pleurait plus. A cette vue, Madame de Woldemar se rejeta en arrière en poussant un cri affreux ; Albert leva la tête, et tressaillit à son aspect. " Amélie ! ô Amélie ! s'écria la baronne.—Elle est là, dit Albert d'un air farouche en montrant le cercueil ; mais elle n'y est pas seule ..—O mon fils ! mon Ernest ! Qu'a-t-on fait de mon fils ? où est mon fils ?" Albert montra le cercueil une seconde fois sans parler, et Madame de Woldemar tomba sans connaissance à ses pieds.

Je n'étais pas en état de la secourir ; ce que je venais d'entendre avait anéanti toutes mes facultés. Dans ce triste univers je n'avais attaché mon cœur qu'à un seul être, et il m'était enlevé à la fleur de l'âge, sans que j'eusse pu l'embrasser une fois encore et lui dire un dernier adieu. Les gens de Madame de Woldemar vinrent pour l'arracher de ce lieu désespoir et la transporter sur un lit.

Je ne la suivis point. Fixé à la place où je venais d'être frappé, je ne pouvais détacher mes regards de ce cercueil qui renfermait mon ami, mon seul ami, et aucune larme ne venait soulager la douleur qui m'étouffait. M. Grandson vint à moi, et me secouant la main: "Ils l'ont tuée, me dit-il, il n'y a plus de joie pour moi au monde; et ce pauvre enfant, ses sanglots le feront périr aussi." Il voulut le prendre dans ses bras; mais Eugène redoubla ses cris. "Laisse-moi, mon oncle, laisse-moi près d'elle; je veux la réveiller, pour qu'elle se lève et que je puisse la caresser.... O ma mère! pourquoi dors-tu si long-tems et ne réponds-tu pas à ton enfant?" Je m'approchai du cercueil, et me mettant à genoux, je dis à Albert: "Puisque mon ami est là, ne pourrai-je pas le voir une fois, une seule fois encore?" Sans me répondre, Albert dit à l'enfant: "Ote-toi, je vais te la montrer, et il poussa le dessus de la bière. J'aperçus Ernest, pâle, défiguré, recouvert du

drap mortuaire, et couché sans vie auprès de son épouse; cependant, une sorte de sérénité paraissait répandue sur leurs traits, comme s'ils eussent encore senti le bonheur d'être ensemble, et qu'ayant quitté l'existence au même instant, ni l'un ni l'autre n'eût connu le désespoir de se survivre. A la vue de sa sœur, le cœur d'Albert se brisa, et de profonds sanglots sortirent du fond de sa poitrine; il baisa le front glacé de l'infortunée en l'arrosant de larmes.. " Et maintenant, lui disait-il, que tu es parmi les anges, excuse moi auprès de mon père de t'avoir abandonnée.. Ame pure et généreuse! tu as pardonné, tu as béni ton frère; mais jamais, jamais il ne se pardonnera. Hélas! si je ne t'eusse point quittée tu vivrais encore, tu vivrais pour celui qui a voulu mourir avec toi. Mais du moins tes vœux ont été exaucés: vous voilà unis pour toujours, couple tendre et malheureux.. Ernest, tu ne quitteras plus ton épouse..— O mon ami! me suis-je écrié avec un

déchirement d'âme que je n'avais jamais éprouvé. La seule récompense de leurs longues douleurs, a repris Albert avec de nouvelles larmes, la voilà ; unis ensemble, unis pour toujours." A ces mots, je me suis baissé vers le cercueil, et posant mes lèvres sur la main glacée de mon ami : Adieu, adieu, lui ai-je dit ; tu es mort sans donner un souvenir à Adolphe, mais Adolphe conservera le tien jusqu'au dernier soupir : il n'aimait que toi dans le monde...." Des cris se sont fait entendre, la porte s'est ouverte : c'était Madame de Woldemar, pâle, échevelée, dans un désordre effrayant. " Je veux voir mon fils! répétait-elle ; mon fils est à moi, c'est mon bien, on ne me l'ôtera pas." M. Grandson s'est avancé vers elle pour la faire sortir ; elle l'a repoussé d'un air égaré, en reprenant d'une voix terrible : " Mon fils!...mon fils!....je veux voir mon fils ; qu'on me rende mon fils !" Alors, M. Grandson l'a prise rudement par la

main, et la faisant tomber à genoux près du cercueil! " Tu le veux, le voilà: si on te le rend ainsi, n'en accuse que toi; contemple tes deux victimes, et jouis du fruit de ton implacable orgueil. —C'est lui!.... c'est lui! je reconnais mon fils, s'est-elle écriée dans un trouble toujours croissant; il est mort, et je ne l'ai pas vu! il est mort, et il a maudit sa mère!—Du moins il l'aurait dû, a interrompu M. Grandson.— Non, a dit Albert avec dignité, vos victimes sont mortes en vous pardonnant, En expirant, Amélie s'affligeait de vous avoir offensée, et vous demandait de l'aimer du moins après sa mort. Ernest, loin de vous reprocher ses maux, me conjurait de consoler sa mère, et de lui dire qu'il mourait en l'aimant: maintenant tous deux intercèdent pour vous auprès du juge suprême: allez donc, espérez en leurs prières, repentez-vous, et, s'il se peut, vivez et mourez en paix." Elle est demeurée un instant immobile; puis, levant les mains au ciel, elle a dit:

" Dieu! je ne me plains point; ma peine est bien grande, mais je l'ai méritée!.... Mon fils.... Amélie..... saintes et douces victimes! vous n'avez point appelé la colère divine sur ma tête; mais le remords qui s'est placé là, a-t-elle continué en posant la main sur son cœur, ce remords qui me fait frémir à l'idée d'une éternité que je sens être inséparable de lui, ce remords vous vengera assez...." En finissant ces mots, ses yeux se sont fermés, et il a fallu l'emporter une seconde fois dans son appartement.

Je me suis retiré aussi; j'ai cherché à me rendre maître de mon affliction, afin de la supporter en homme: il ne m'a pas été possible; l'idée de ne plus revoir Ernest me jetait dans des accès de douleur que je ne pouvais vaincre, et j'errais comme un forcené qui, dans sa rage insensée, croit pouvoir lutter contre la main de fer du destin. Cependant, j'ai fini par me soumettre; mais j'ai juré sur les cendres de mon ami, que désormais mon cœur déchiré

serait inaccessible à tous les sentimens doux et tendres qui ne servent qu'à affaiblir l'homme, en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamné à porter. Pour finir la tâche si douloureuse que vous m'avez imposée, Mademoiselle, il me reste encore à vous dire ce que j'ai appris hier.

Vers le milieu de la nuit qui a précédé le jour de mon arrivée, Albert était absorbé dans des pensées de mort; le médecin et les deux gardes accablés de fatigue, sommeillaient; Ernest était sous les rideaux; la lueur d'une lampe n'éclairait que faiblement une partie de la chambre; tout à coup un bruit sourd s'est fait entendre; chacun est accouru; on a apporté des lumières: Amélie ne vivait plus; son amant s'était jeté sur elle, l'embrassait étroitement, et serrait avec tant de force ce corps inanimé, qu'on n'a pu l'en détacher. Il est resté à peu près trois heures dans cette agonie; il a enfin été saisi d'un mouvement convulsif, a poussé un cri... c'était le dernier.

LETTRE CIX.

Adolphe à Blanche.

Vienne, 5 Novembre.

Je pars demain avec Albert pour accompagner le triste convoi à Woldemar; il ne vous écrira que quand il aura rendu les derniers devoirs à sa sœur et à Ernest. Les infortunés ont désiré être ensevelis ensemble, près du tombeau du père d'Amélie; Albert veut veiller lui-même à ce que ce devoir s'accomplisse, et marquer déjà sa place auprès d'eux. C'est ainsi que dans cette vie qui passe comme l'ombre, tout se touche, tout se presse, tout se confond; le mariage et la mort, la prospérité et l'infortune, nos joies si courtes et nos si longues douleurs.... Ah! si l'homme à son berceau pouvait pressentir ce qu'est l'existence, quel est celui qui, pour échapper à ce présent fatal, ne se rejeterait pas dans le néant?

LETTRE CX.

Adolphe à Blanche.

Woldemar, 15 Novembre.

« Ah, Mademoiselle ! de quelle triste et étrange cérémonie je viens d'être le témoin. Six jeunes filles qui se marient autour d'un cercueil, et les funérailles de deux amans au milieu d'une pompe nuptiale : tel avait été l'ordre d'Ernest. Lorsqu'il eut obtenu ici le consentement de sa mère pour épouser Amélie, il voulut consacrer un bienfait aussi inattendu, et donna au curé du lieu une somme assez considérable pour doter et marier six jeunes filles le jour où il épouserait Amélie, et ainsi chaque année en mémoire de ce jour de félicité ; mais à Vienne, quand il eut perdu tout espoir, il pensa à sa fondation, et sûr de mourir avec Amélie, il voulut que la cérémonie du mariage se fît sur leur tombeau : on a cru devoir respecter jusqu'à cette volonté d'une âme malade et d'une imagination déjà en délire.

Ce matin, les six jeunes filles vêtues de blanc, un crêpe noir au bras, et une couronne d'immortelles et de cyprès sur la tête, sont venues chercher le cercueil pour l'accompagner à l'église; Albert suivait, tenant l'enfant d'Amélie par la main; je soutenais le pauvre et inconsolable M. Grandson; les domestiques, les fermiers, les pauvres fermaient le cortège. A l'entrée du cimetière, l'ancien régisseur, Guillaume, a arrêté la marche et a dit en sanglotant: Voici le lieu, je reconnais la place où il n'y a guère plus d'une année, j'ai vu celle que nous pleurons aujourd'hui implorer la miséricorde divine pour la femme cruelle qui l'a mise au tombeau.... Elle était là, à genoux, les yeux élevés vers le ciel. " O mon Dieu! pardonne-lui, disait-elle...." Un gémissement unanime a interrompu Guillaume. Le malheureux Albert, pâle et baigné de larmes, s'est prosterné à cette place qu'on venait de lui montrer, " Ame généreuse! s'est-il écrié, maintenant ré-

unie au sein de ton créateur tu dis encore : *pardonne !*" Alors l'ordre du cortège s'est rompu ; chacun a voulu aller toucher la place consacrée par la bonté d'une créature céleste, chacun y portait une bénédiction et un hommage. J'ai vu une pauvre femme y appeler ses sept enfans : " Pleurez et priez, leur a-t-elle, dit, car celle qui vous a donné du pain n'est plus." Là se sont dévoilés plusieurs traits de la bienfaisance d'Amélie : et tout ce bien qu'elle avait fait, tout cet amour qu'elle avait inspiré, c'était avant son mariage, durant les courtes visites qu'elle faisait à Woldemar : que n'eût-ce pas été si on lui eût permis d'y revenir passer sa vie !...." Nous aurions été trop heureux, a interrompu douloureusement un vieillard : j'ai vu notre jeune maître dans son enfance ; il était alors dur, orgueilleux ; mais il était revenu si humain et si bon ! il n'est resté que peu de jours parmi nous : il était malade et affligé, et cependant il a pensé aux pauvres, et les a tous sou-

lagés." Plusieurs voix ont repété confusément: " Tous deux étaient des anges.... ils étaient faits l'un pour l'autre...." — Aussi ne se quitteront-ils plus, a dit Albert en reprenant sa place près du char." Chacun a suivi son exemple, et le convoi est entré dans l'église.

On a déposé la bière près de l'autel sous un drap mortuaire. Les six couples se sont rangés autour; ils semblaient plus occupés de leurs regrets que de leurs espérances. Toutes les jeunes filles pleuraient; et j'ai entendu l'une d'elles dire à sa compagne en montrant le cercueil: " Et nous aussi nous serons un jour comme ils sont là."

Le pasteur est monté dans la chaire; il a pris pour texte ce passage de l'écriture: *Les jours de mon pélérinage sur la terre ont été bien courts et bien malheureux.** Son discours a été simple et pathétique. Il a parlé de l'enfance d'Amélie, des vertus qu'elle annonçait dès l'âge le plus tendre; il a remar-

* Genèse, ch. 47, v. 9.

qué la grâce que Dieu avait faite à Ernest en l'aidant à dompter son fougueux caractère: " Si cet heureux changement, a-t-il dit, augmente en nous le regret de sa perte, il lui donne plus de droits à la miséricorde divine. Les infortunés que nous pleurons ne furent point exempts d'erreurs; mais Dieu les a châtiés sur la terre, et maintenant il les appelle à lui et les couronne de la vie immortelle, car la bénédiction du pauvre est sur eux. Et vous, a-t-il continué en s'adressant aux jeunes gens, vous qui allez vous unir aux pieds de l'autel, vous à qui ils ont assuré un bonheur qu'ils ne devaient pas goûter, contemplez cette tombe: ceux qu'elle renferme étaient comme vous au printems de la vie, comme vous ils ont espéré, ils ont aimé; à présent ils n'espèrent plus, ils n'aiment plus. Ils avaient ordonné cette cérémonie et croyaient en être témoins: ils y assistent aussi, mais muets et glacés: ils voulaient vous donner l'exemple d'une sainte union.... hélas! celle qu'ils

avaient formée ne se rompra plus....." Les pleurs ont étouffé sa voix ; il s'est interrompu pour porter son mouchoir à ses yeux : des sanglots ont retenti dans toutes les parties de l'église. Tout à coup l'orgue s'est fait entendre ; on a commencé l'office des mots : " Suspendons nos gémissemens et prions pour eux, a dit le prêtre." Chacun est tombé à genoux.

Quand la musique funèbre a cessé, un profond silence lui a succédé. Le curé s'est recueilli long-tems ; à la fin il est descendu de la chaire, en disant d'une voix altérée : Maintenant exécutons une fondation de bienfaisance et célébrons les mariages."

Il s'est approché de l'autel pour donner la bénédiction aux époux : aussitôt que chacune des filles l'avait reçue, elle déposait sa couronne sur le cercueil, auprès duquel elle se mettait à genoux : ces fleurs éparses autour de ces voiles de deuil, ces chants d'hyménée et ces cloches funèbres, cette fête au milieu des larmes, et ces jeunes

gens qui se juraient un amour éternel en face de cette tombe qui attestait qu'il n'y a rien d'éternel sur la terre, tout cela brisait l'âme et la remplissait de terreur; l'aspect de ces plaisirs périssables faisait frémir à la lueur de ces lugubres flambeaux, et on eût dit que le jour de l'espérance ne s'était rapproché de celui de la mort que pour détruire la confiance présomptueuse, et montrer le néant des folles joies.

Après la cérémonie, le char funéraire a été ramené au château; on a descendu la bière dans la chapelle souterraine qui renferme la cendre de vos ancêtres: la tombe de votre grand-père m'a fait tressaillir d'horreur: c'est de là que l'orgueil dicta l'arrêt de mort d'Ernest et d'Amélie.....Ah, Mademoiselle! quand j'ai vu les déplorables restes de mon ami prêts à disparaître pour toujours, alors seulement j'ai pu pleurer. Le pauvre M. Grandson est tombé sans connaissance; il a fallu l'emporter. L'enfant d'Amélie tentait de descendre dans la fosse;

il voulait mourir, criait-il, il voulait suivre sa mère ; et Albert, l'inconsolable Albert, le front humilié contre la poussière, baisant le marbre de la tombe de son père, lui demandait en gémissant de lui pardonner la mort de sa sœur. " Tu me l'avais confié, disait-il avec des torrens de larmes ; ah! ce n'était pas pour te la rendre sitôt.. Tu m'avais dit : *Protège la, mon fils,* et ton fils l'a abandonnée." Il n'a pas pu continuer ; son désespoir est devenu si violent que j'ai craint pour sa vie : je l'ai pris entre mes bras : " Supportez votre douleur en homme, lui ai-je dit, et songez à Blanche.— Hélas ! m'a-t-il répondu, si je n'y avais pas tant songé, celle-ci ne serait pas là peut-être." On a suspendu une couronne nuptiale sur la tombe de ces infortunés, avec ces mots : " Leurs jours ont été comme cette fleur, l'orage les a flétris comme elle avant le tems, et la terre où ils étaient ne les reconnaît plus*." Sur la pierre qui les

* Psaumes.

couvre on a écrit ces mots choisis par Amélie, et qui conviennent si bien à Ernest : *Ici on est à l'abri des passions, et ceux qui sont fatigués se reposent.* En sortant de cet asile de mort, j'ai jeté un long regard sur la tombe de mon ami, et lui ai dit un éternel adieu ; j'ai vu la porte funèbre se refermer sur ces cendres glacés, et tout a été fini.

LETTRE CXI.

Albert à Blanche.

Woldemar, 17 Novembre, qurtre heures du matin.

Je ne puis dormir : ce n'est pas sur des yeux trempés de larmes que le sommeil répand ses tranquilles douceurs.. Je veille pour gémir ; je songe à ce qui était encore hier beau et florissant : je reviens sur mes premiers ans ; je pleure la jeune compagne de mon enfance, qui dort maintenant dans le sein de la terre, de cette terre qui couvre leurs cendres réunies—Hélas ! Blanche, ce n'est

plus eux qu'il faut plaindre: leurs douleurs sont passées, et sans doute ils en ont reçu la récompense: les malheureux sont ceux qui restent pour pleurer et se repentir—O ma Blanche! vous l'avez soutenue dans ses epreuves, vous l'avez beaucoup aimée dans ces momens terribles où elle luttait encore contre l'oppression et la mort, vous avez adouci ses douleurs: ah! que cette idée vous rend respectable et chère au cœur de votre Albert! non jamais! jamais il n'oubliera que vous avez consolé sa sœur! Je ne suis pas encore en état de vous voir Blanche; je suis trop accablé, trop abattu par le coup qui m'a frappé—Le jour, la nuit, j'ai continuellement devant les yeux l'image de ma sœur expirante, pressant ma main de sa main défaillante, cherchant encore à me voir; j'entends ses derniers adieux, qui furent une bénédiction..; j'entends sa dernière prière—*Que le souvenir d'Ernest soit uni au mien dans ton cœur.* Oui, je respecterai tes volontés, ô ma

sœur ! et le souvenir de l'homme qui te fut si cher sera aussi sacré pour moi que le tien. Blanche, puisque vous consentez à n'exister que pour moi, à me consacrer votre vie, j'aurai encore des jours heureux sur la terre ; mais pour oser y penser je suis encore trop près de ceux de la douleur.

LETTRE CXII.

Adolphe à Blanche.

Woldemar, 29 Novembre.

ALBERT se prepare à partir, mademoiselle ; il va chercher auprès de vous des consolations dont il a tant de besoin, et que seule vous pouvez lui donner ; pour moi, je vais conduire M. Grandson chez lui : chargé d'années et d'afflictions, ce vieillard n'a plus personne pour le secourir : hélas ! il y en avait une qui eût pris ce soin avec une piété filiale ; mais elle est descendue dans la tombe avant lui. Dès que je l'aurai remis dans sa maison, je me retirerai

dans l'asile le plus solitaire des montagnes de Suisse, et il ne me restera pas même avec qui pleurer.

Adieu, mademoiselle; ne vous informez point de ma destinée, je veux l'envelopper dans une profonde obscurité: tous les liens qui m'attachaient au monde sont rompus; j'ai perdu mon ami, et mon cœur brisé ne peut plus rien aimer. Je ne reverrai plus Madame de Woldemar; je ne pourrais que la maudire et je ne le dois point: elle est mère, elle a tué son fils, elle doit être assez punie.

CONCLUSION.

Le farouche Adolphe, fidèle à ses projets, se retira dans la partie des Alpes la plus solitaire; sa mère mourut sans l'avoir pu découvrir, et mourut malheureuse de savoir qu'elle avait un fils qui n'était pas là pour lui fermer les yeux. Albert, seul rejeton de la famille de Woldemar, hérita du titre et

de la terre de ce nom; il trouva dans Blanche de Geysa l'épouse la plus aimable et la plus tendre; il s'étonnait de ne plus remarquer en elle ni la coquetterie, ni la légèreté qu'on lui reprochait jadis, et ne put s'empêcher de reconnaître dans cette différence les salutaires effets du malheur: mais si le souvenir de la mort d'Amélie avait servi à tempérer l'excessive gaîté de Blanche, il jetait aussi sur le bonheur d'Albert cette tristesse nécessaire pour que son sort ne fût pas trop au dessus de celui des autres hommes.

Madame de Woldemar passa ses jours dans la plus haute dévotion, et ne quitta plus le couvent où elle s'était retirée; elle désira que les enfans d'Albert portassent le nom d'Ernest et d'Amélie; mais elle refusa constamment de les voir jusqu'au moment de sa mort: alors seulement elle les appela auprès d'elle, leur légua tout son bien, demanda à leur innocence des prières pour le salut de son âme, et expira poursuivie par l'image de son fils

et, doutant de la miséricorde divine. Albert et Blanche élevèrent l'enfant d'Amélie avec les leurs : les soins et les caresses qu'ils lui prodiguaient lui auraient fait oublier qu'il était orphelin, si Albert n'eût trouvé un douloureux plaisir à lui rappeler sans cesse sa mère et à en graver le souvenir sacré dans son âme pure et sensible. Toutes les instances de M. Grandson ne purent engager Albert à lui céder le précieux dépôt que sa sœur lui avait remis ; mais pour adoucir les regrets de ce respectable vieillard, et en reconnaissance de l'amour paternel qu'il avait eu pour Amélie, tous les deux ans il allait avec Blanche passer quelques mois en Suisse, et mettait dans les bras de ce vénérable ami d'Amélie, l'enfant qu'elle avait laissé, et la seule image qui restât d'elle sur la terre.

FIN.

De l'Imprimerie de B. CLARKE, Well-Street.

ŒUVRES

COMPLETES

DE

MADAME COTTIN :

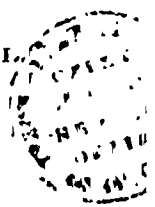
Précédées de

MÉMOIRES SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

EN QUATORZE VOLUMES.

TOME X.

MATHILDE, TOME I.



A PARIS,

ET A LONDRES CHEZ COLBURN LIBRAIRE

CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

De l'Imprimerie de B. Clarke, Well-Street, London.

INTRODUCTION.

Tableau historique des trois premières croisades.

Dès les premiers siècles de l'église, et surtout depuis que le siège de l'empire Romain avait été transporté à Bysance, l'usage s'était introduit dans l'Occident de faire des pélerinages à la Terre-Sainte. Le Calvaire et le saint tombeau de Jésus-Christ étaient l'objet de la pieuse vénération des peuples; la Judée, remplie de souvenirs religieux, était encore la terre promise pour tous les fidèles, et Jérusalem était regardée comme la première patrie des chrétiens. Rien ne pouvait arrêter leur zèle; ni la tyrannie des sultans Abassides, ni la domination violente des Fatimites, qui se disputaient tour à tour l'empire de la Syrie, ne purent diminuer le nombre des

pélerins qui allaient visiter les saints lieux. A la fin du onzième siècle, les Turcomans s'emparèrent de Jérusalem, et le sort des chrétiens n'en devint que plus affreux. Leurs pieuses caravanes furent souvent attaquées et dépouillées par les Egyptiens et les Arabes ; un grand nombre de ceux qui avaient quitté leur patrie et leur famille pour visiter l'église de la Résurrection, perdaient la vie avant d'avoir pu saluer la ville sainte ; et ceux qui arrivaient à Jérusalem, après avoir échappé à mille dangers, étaient encore exposés aux insultes des nouveaux maîtres de la Judée.

Les pélerins de l'église latine qui revenaient en Europe y racontaient ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient souffert dans leur voyage; ils redisaient les insultes faites aux chrétiens, le saint sépulcre profané, le patriarche de Jérusalem et les saints évêques traînés dans les fers. Ces récits, exagérés par la renommée, volaient de bouche en bouche, et portaient partout l'indignation et le désespoir. Parmi les pieux voyageurs qui s'étaient rendus à la Terre-Sainte, il s'en trouva un qui fut plus frappé que tous les

autres des malheurs des chrétiens, et qui, à son retour en Europe, fit passer dans tous les cœurs les sentiments dont il était animé. En quittant le patriarche de Jérusalem, il lui dit : *J'armerai pour vous défendre toutes les nations guerrières de l'Europe*, et il tint sa promesse. Pierre l'hermite, d'une naissance obscure, mais d'une imagination ardente, sans trésors, sans pouvoir, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à soulever l'Occident, et à le précipiter presque tout entier sur l'Asie.

A peine fut-il débarqué sur les côtes d'Italie, qu'il courut se jeter aux pieds du pontife Romain. Le pape Urbain II le reçut comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de la Terre-Sainte. L'ardent missionnaire, la tête chauve, les pieds nuds, revêtu d'une robe grossière, parcourut les provinces d'Italie et de France. Partout sur son passage les femmes, les enfants, les vieillards, faisaient entendre leurs gémissements; le peuple élevait sa voix vers le ciel, pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville chérie, et les

guerriers juraient de prendre les armes pour la délivrer du joug des infidèles.

Au milieu de cette effervescence générale, le chef de la chrétienté convoqua à Plaisance un concile pour y représenter les intérêts et les périls de l'église. Deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques et trente mille séculiers de toutes les conditions se rendirent à cette assemblée : les séances se tinrent dans une plaine voisine de Plaisance. Alexis Comnènes avait envoyé à ce concile des ambassadeurs, pour demander aux princes latins des secours contre les musulmans. Ils émurent tous les cœurs en parlant des malheurs de Jérusalem ; ils intéressèrent en même temps la politique des princes, en leur représentant les dangers qui menaçaient l'Occident.

On résolut à la fois de délivrer Constantinople et Jérusalem. Urbain, pour prendre une dernière décision sur cette grande entreprise, proposa d'assembler un second synode dans une ville de France. Ce nouveau concile, convoqué à Clermont en Auvergne, ne fut ni moins nombreux, ni moins respectable que celui de Plaisance ;

les saints et les docteurs les plus renommés de leur siècle vinrent l'honorer de leur présence et l'éclairer de leurs conseils; les seigneurs et les chevaliers y arrivèrent de tous les pays voisins, et offrirent de combattre pour la cause de Jésus-Christ. Ils oublièrent tous leurs motifs de rivalité, et tout à coup ceux-mêmes qui se faisaient la guerre n'eurent plus de sujet de haine que contre les musulmans. Le concile sanctionna ces heureuses dispositions, en prononçant une censure sévère contre la licence des guerres entre particuliers, et en confirmant la trève de Dieu, ou la suspension de toute hostilité pendant quatre jours de la semaine; les prêtres, les femmes, les laboureurs, les marchands, furent mis pendant trois ans sous la sauvegarde spéciale de l'église.

Le concile s'occupa ensuite du sort des chrétiens en Syrie. Pierre l'hermite, un crucifix à la main, l'œil triste, l'air consterné, parla le premier des outrages faits à la foi du Christ; il rappela les profanations dont il avait été témoin, les tourments et les supplices qu'il avait vu subir aux chré-

tiens. L'orateur fut souvent interrompu par des sanglots; à chacun de ses récits toute l'assemblée fondait en larmes. Urbain, qui parla après Pierre l'hermite, déplora à son tour la honte et les malheurs de cette ville, qui renfermait le tombeau de Jésus-Christ, et qui était souillée par le culte de Mahomet; ces murs sacrés qui avaient servi d'asile aux apôtres, étaient devenus la demeure impure des Sarrazins; le sang des martyrs qui avait coulé dans Jérusalem, et qui couvrait toute la Palestine, criait enfin vengeance contre les oppresseurs de cette terre sainte. A ces mots, l'indignation prit la place de la douleur; et lorsque le saint pontife exhorta les fidèles à prendre les armes, toute l'assemblée se leva et lui répondit par un cri [illegible] *le veut! Dieu le veut!* Les évêques du Puy et d'Orange demandèrent les premiers à être décorés de la croix. Raimond, comte de Toulouse, s'excusa par ses ambassadeurs de n'avoir pu assister à cette assemblée; il avait déjà combattu les musulmans en Espagne, il s'offrait d'aller les combattre en Asie, suivi d'un grand nombre de cheva-

liers. Dès que la résolution du concile fut connue et que les évêques furent de retour dans leurs diocèses, ils ne cessèrent de bénir des croix pour la foule de ceux qui demandaient à marcher vers la Terre-Sainte, et toute l'Europe retentit de ces paroles de l'évangile : *Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas avec moi, n'est pas digne de moi.* Non-seulement les évêques, les princes, les seigneurs, mais les bourgeois et les paysans, les artisans, les femmes, les enfants, les vieillards, regardaient Jérusalem comme le chemin du ciel ; ils accouraient en foule sous les drapeaux des croisés. Des motifs politiques se mêlaient aux sentiments pieux ; tandis qu'un grand nombre de chrétiens s'enrôlaient dans la croisade pour mériter une félicité éternelle dans un autre monde, beaucoup d'autres allaient y chercher un refuge contre les maux qui les poursuivaient dans cette vie ; le peuple était malheureux, et l'expédition de la Terre-Sainte lui présentait la perspective d'une meilleure destinée. Les serfs trouvèrent dans les camps des croisés un abri contre les rigueurs de la servitude, les débiteurs s'y réfugiaient

contre la poursuite de leurs créanciers, les coupables contre celle de la justice. Dans ces temps barbares, on ne reconnaissait souvent d'autre autorité que la force, d'autre loi que celle de l'épée ; le métier des armes était la seule profession honorée, et une foule de chevaliers parcouraient l'Europe en cherchant des aventures. Les apôtres des croisades profitèrent de cet esprit de chevalerie, et rassemblèrent sous leurs drapeaux un grand nombre de ces guerriers intrépides qui, en jurant de défendre l'innocence et la beauté, avaient juré aussi de défendre la religion. On savait que deux ou trois cents pèlerins normands, en revenant de la Terre-Sainte, avaient conquis et fondé le royaume de Naples et de Sicile : cet exemple était fait pour éveiller l'ambition. Tous les voyageurs qui arrivaient d'Orient parlaient avec admiration des merveilles qu'ils avaient vues, des riches provinces qu'ils avaient traversées. Si la religion promettait ses grâces à ceux qui devaient combattre pour elle, la fortune leur promettait aussi toutes ses faveurs ; et plus d'un prince ou d'un seigneur, en ven-

dant à vil prix sa principauté ou sa baronie en Europe, souriait à l'idée de l'échanger en Asie contre un vaste royaume ou un grand empire.

Le concile de Clermont, qui s'était tenu en l'an 1095, avait fixé le départ de la croisade au jour de l'Assomption, 15 Août de l'année suivante; ce terme parut trop long à l'impatience d'un grand nombre de croisés; aux mois de Mars et de Mai, soixante-mille Français des deux sexes se formèrent en armée, et s'avancèrent des bords du Rhin vers ceux du Danube, sous le commandement de l'hermite Pierre, qui marchait à pied, en sandales, et ceint d'une grosse corde. Ce nouveau général s'était montré plus habile à lever des soldats qu'à les conduire; il n'avait que trop réussi à enflammer leur zèle; il ne put contenir ni diriger les passions qu'il avait fait naître; la troupe des croisés, qui ressemblait plutôt à une nombreuse caravane, qu'à une armée, exerçant partout des violences sur son passage, fut attaquée, battue et dispersée par les Hongrois et les Bulgares; d'innombrables détachements qui suivaient l'armée

de Pierre, commirent les mêmes excès, et éprouvèrent le même sort. Un petit nombre de ces croisés indisciplinés parvinrent jusqu'à Constantinople; Alexis qui les avait appelés à son secours, voulut se débarrasser de ces hôtes incommodes, et se hâta de leur fournir les moyens de poursuivre leur route vers la Syrie. Transportés dans un pays qu'ils ne connaissaient point, les croisés éprouvèrent de nouveaux revers; Pierre fut battu par les musulmans dans les plaines de Nicée: il eut la douleur devoir périr les débris de son armée, sans avoir atteint les frontières de la Palestine.

Cependant les fautes et les malheurs de ces premiers croisés, ne furent pas tout à fait perdus pour ceux qui devaient les suivre. Une nouvelle armée se mit bientôt en marche, sous les ordres du sage et pieux Godefroi de Bouillon. Cette armée, qui comptait parmi ses soldats la plupart des gentilshommes de Frise, de l'Allemagne, de la Lorraine; qui avait pour chef un des plus habiles capitaines de son temps, s'avança à travers les pays que

Pierre l'hermite avait traversés, et elle arriva à la vue de Constantinople, sans avoir eu d'autre obstacle à surmonter, que les fatigues d'un long voyage.

Hugues le grand, frère de Philippe, roi de France, qui avait pris la croix, partit la même année, emmenant avec lui, Robert, duc de Normandie, Etienne, comte de Chartres le comte de Flandres, le jeune Eustache de Boulogne, et la plupart des autres grands vassaux de la couronne. Plusieurs des seigneurs qui accompagnaient Hugues le grand, furent obligés de vendre leurs fiefs, pour subvenir aux dépenses de leur voyage dans la Terre-Sainte. Les communes purent alors racheter leur liberté, et les historiens ajoutent que le roi de France vit avec joie le départ des rivaux les plus dangereux de son pouvoir.

Bohémond, prince de Tarente, Tancrède, le modèle des chevaliers de son temps, et Raimond, comte de Toulouse, qui avait fait demander la croix au concile de Clermont, se mirent bientôt en route pour Constantinople; Raimond emmenant avec lui la jeunesse ardente et courageuse des provinces

méridionales; la valeur de Bohémond était déjà redoutée en Asie: ses soldats avaient combattu plusieurs fois dans l'Epire et la Thessalie. Quatre armées arrivèrent successivement à Constantinople; Alexis fut étonné de leur nombre; et il reçut, en tremblant, l'hommage de ces nouveaux auxiliaires: les croisés entrèrent dans l'Asie Mineure; ils prirent Nicée, et battirent deux fois les Turcs, dans les mêmes plaines où s'étaient ensevelis, l'année précédente, les débris de l'armée de Pierre.

Vainqueurs des Turcs, ils eurent à se défendre de l'ardeur dévorante d'un climat nouveau; un grand nombre de croisés périrent par les maladies: les pays qu'ils traversaient, ravagés par leurs propres armes, les laissèrent en proie à la famine; pour comble de malheurs, la discorde s'introduisit parmi les chefs, et l'ambition leur fit oublier le but religieux de la guerre; maîtres d'Edesse, d'Antioche, ils se disputèrent leurs conquêtes, et ne s'occupèrent point d'adoucir les maux des chrétiens.

Poursuivis par tous les fléaux, découragés par leurs victoires mêmes, les croisés

jetèrent des regards en arrière, et soupirèrent après la patrie qu'ils avaient quittée. Hugues le grand revint en Europe; le comte de Chartres et de Blois abandonna lâchement l'étendard dont il était chargé; leur exemple entraîna un grand nombre de désertions. En vain les évêques firent parler le ciel pour ranimer le courage des soldats; cette éloquence, qui avait d'abord éveillé leur enthousiasme, ne pouvait plus calmer leur désespoir.

Cependant les croisés entrèrent dans la Syrie; poursuivant leur marche entre la côte de la mer et le mont Liban, ils traversèrent Tripoli, Tyr, Sidon, Ptolémaïs et Césarée; ils reconnurent Lydda, Ramla, Emmaüs, Béthléem; à l'aspect de ces lieux révérés, ils oublièrent tous leurs maux et retrouvèrent toutes leurs espérances.

Sur les hauteurs de Nicopolis, la ville sainte frappe tout à coup leurs regards; à cette vue, l'armée fait éclater la plus vive allégresse; tous les croisés s'écrient à la fois, comme au concile de Clermont: *Dieu le veut, Dieu le veut.* Les uns se jetaient à genoux à l'aspect des saints lieux qu'ils

allaient délivrer; les autres baisaient avec respect cette terre honorée par la présence de leur sauveur, et consacrée par son sang. Naguère peu disposés à suivre les lois du Christ, et maintenant prêts à mourir pour lui, ils jurent tous venger la ville sainte des outrages et du joug sacrilège des infidèles.

Depuis que les croisés étaient partis de Constantinople, Jérusalem avait changé de maîtres; les Turcomans en avaient été chassés par les Sarrazins. Ceux-ci avaient offert la paix aux chrétiens, mais ils ne purent se résoudre à leur abandonner la cité sainte. Les princes latins s'occupèrent des préparatifs du siège; Godefroi de Bouillon, Eustache son frère, et Tancrède prirent leur quartier du côté de l'Occident, vers la tour qu'on appelait encore la forteresse de David; les troupes de Raimond s'etendirent vers le Midi, sur le penchant de la montagne de Sion. Robert, duc de Normandie, les comtes de Flandres et de St. Pol firent camper leurs soldats du côté du Septentrion, et occupèrent toute la plaine qui s'étend depuis la porte de Damas jusqu'à la vallée de Josaphat. Le cinquième

jour du siége, sur les promesses merveilleuses d'un hermite qui habitait le mont des Oliviers, les assiégeants donnèrent un assaut général, mais n'ayant ni échelles ni machines de guerre, ils furent repoussés avec perte jusque dans leur camp; quelques jours après ils tentèrent une nouvelle attaque, qui n'eut pas plus de succès que la première; les chrétiens avaient repris tout leur enthousiasme à la vue de Jérusalem, mais cet enthousiasme ne tarda pas à s'affaiblir devant les maux auxquels ils furent en proie. Le siége ne dura que quarante jours, et ce fut, dit un historien, quarante jours de misère et de calamités. Le fléau toujours renaissant de la famine porta ses ravages dans l'armée des Latins; une sécheresse extraordinaire vint ajouter ses horreurs à celles de la famine et de la guerre; toutes les campagnes voisines de Jérusalem avaient été dévastées; la fontaine de Siloë était tarie; les eaux du torrent de Cédron étaient corrompues par les chaleurs de l'été: toute l'armée périssait de faim, de soif et de misère; les chefs de la croisade ne virent de remède à ces maux, que la prompte con-

quête de Jérusalem. Comme on ne pouvait s'emparer de cette place qu'à l'aide des machines de guerre, on se hâta d'en construire. Le bocage enchanté du Tasse fut abattu, et les arbres furent en peu de temps changés en balistes et en béliers, en catapultes, en énormes tours devant lesquelles devaient s'écrouler les remparts de la ville assiégée. Quand ces préparatifs furent achevés, on s'occupa de rétablir l'union parmi les chefs et les soldats; les prêtres qui avaient pris la croix, cherchèrent à ranimer le courage abattu des chrétiens; ils élevèrent avec force contre les vices qui énervaient leurs cœurs, et pour lesquels Dieu semblait leur interdire l'entrée de Jérusalem. Raimond et Tancrède donnèrent les premiers l'exemple de la réconciliation; ils s'embrassèrent devant toute l'armée; les chefs et les soldats les imitèrent, et pour donner plus de solennité à ces scènes touchantes, tous les croisés, précédés des évêques, sortirent en armes de leurs camps, et se rendirent à la montagne des Oliviers. Là, exhortés par l'hermite Pierre, qui leur montrait les roches du Calvaire et l'église

du Sépulcre prêtes à les recevoir, ils renouvelèrent tous leurs serments; ils revinrent pleins de confiance dans leurs quartiers, et après avoir passé la nuit en prières, toute l'armée à la pointe du jour, parut sous les armes et marcha à l'assaut.

Tandis que la religion chrétienne encourageait les croisés à attaquer Jérusalem, le culte du Prophète ordonnait aux musulmans de la défendre. Une célèbre mosquée bâtie à la place du temple de Salomon, attirait la vénération de l'Orient. Une tradition conservée parmi les Turcs et les Sarrazins, leur faisait croire que Mahomet était parti de Jérusalem pour monter au ciel. Les assiégés excités par le fanatisme se défendirent avec opiniâtreté; des traits de toute espèce, des dards enflammés, des masses énormes de pierres, des torrents d'huile bouillante et de feu grégeois pluvaient de toutes parts sur les assiégeants. On combattit de part et d'autre avec le même acharnement jusqu'à la nuit; tous les efforts des croisés furent inutils, ils retournèrent à leurs quartiers, remplis de tristesse et d'indignation. Les principaux chefs ne pouvaient se consoler de ce que

Dieu ne les jugeait pas dignes encore d'entrer dans la sainte cité.

Le lendemain, 15 Juillet, 1099, au lever du jour, les chrétiens retournèrent à l'assaut ; le combat ne fut pas moins opiniâtre et moins meurtrier que la veille; la victoire resta long-temps incertaine ; enfin Godefroi de Bouillon, suivi d'un grand nombre des siens, parvint à escalader les remparts, et Jérusalem fut conquise; l'histoire remarque que les croisés entrèrent dans la ville sainte un Vendredi à trois heures ; c'était l'heure et le jour de la mort de Jésus-Christ. Cette époque aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde, mais aigris par les maux qu'ils avaient soufferts, irrités par les longues insultes des Sarrazins, ivres encore de la fureur des combats, les croisés passèrent au fil de l'épée une grande partie des habitants de Jérusalem.

Le pieux Godefroi détourna ses regards de ce spectacle de carnage; il plaignit les erreurs de ses compagnons, et s'occupa de rendre grace à Dieu de sa victoire. Il se rendit sans armes et pieds nus dans l'église du Saint Sépulcre ; la nouvelle de cet acte

de dévotion se répandit bientôt dans l'armée; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'appaisent, les croisés dépouillent leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements et de leurs sanglots, et marchent tous ensemble les pieds nus et désarmés, vers l'église de la Résurrection. Ce passage subit de la fureur des combats aux touchantes émotions de la piété, doit sans doute étonner l'observateur. On trouve souvent de ces contrastes dans l'histoire des croisades, mais ils n'accusent que la faiblesse humaine.

Lorsque les croisés furent maîtres de Jérusalem, ils s'occupèrent de lui donner des lois et d'y relever le trône de David et de Salomon. Le pieux Godefroi de Bouillon fut élu roi par le suffrage unanime de ses compagnons d'armes. Le héros de cette première croisade avait une piété véritable; il ne voulut point être couronné roi dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines; il refusa un titre que ses vertus lui méritaient et que l'histoire lui a donné, pour prendre le titre plus modeste de défenseur et de baron du saint sépulcre.

A peine venait-il d'accepter le périlleux honneur de gouverner Jérusalem, qu'il se vit obligé de la défendre contre les troupes du soudan d'Egypte. Une armée innombrable d'Egyptiens, d'Ethiopiens et d'Arabes, rassemblés au nom de Mahomet, s'avançait vers la capitale de la Judée, et avait juré de la reprendre sur les chrétiens. Godefroi marche au-devant des ennemis, les rencontre dans le voisinage d'Ascalon; aidé du brave Tancrède, du duc de Normandie, du comte de Toulouse, il bat et disperse l'armée des infidèles. Cette bataille d'Ascalon fut la dernière de cette croisade; les princes chrétiens, libres de leurs vœux par la prise de Jérusalem et par la victoire qui en assurait la conquête, se mirent en marche pour revenir en Europe, portant des palmes dans leurs mains, et faisant partout retentir des chants de triomphe sur leur passage. Ils ne laissèrent à Godefroi que deux mille hommes de pied et trois cents chevaux; mais cette petite armée était encore formidable, car elle était commandée par le brave et fidèle Tancrède.

Tels sont les principaux évènements de

cette première croisade, qui a été célébrée par le Tasse. La philosophie peut opposer ses raisonnements au merveilleux de cette entreprise, mais les vers du poète italien lui ont prêté un caractère d'héroïsme et de grandeur qui vivra aussi long-temps que son poëme. Ces temps héroïques et merveilleux sont pour nous aujourd'hui ce que l'époque mémorable du siège de Troie fut pour les Grecs du temps d'Alexandre ; on pourrait ajouter que les héros du Tasse sont beaucoup plus policés que ceux d'Homère ; et le motif qui amena la prise de Jérusalem est d'une autre importance que celui qui arma les Grecs et prépara la chute de Troie.

Le véritable objet politique des croisades, celui peut-être auquel on avait le moins songé, venait d'être rempli ; l'empire chancelant des Grecs s'était relevé par les victoires des chrétiens. Les croisés avaient fondé dans l'Orient la principauté d'Antioche, le comté d'Edesse, le royaume de Jérusalem. Les musulmans pouvaient être long-temps réduits à la guerre défensive ; mais ni les Grecs dégénérés, ni les Latins qui n'avaient que de la valeur, ne surent

conserver les avantages que la guerre leur avait donnés.

Les peuples de Syrie se soumirent avec joie à l'autorité de Godefroi. La mort de ce prince, qui arriva trop tôt pour le bonheur de ses sujets, fut pleurée à la fois par les musulmans et par les chrétiens; il avait augmenté ses conquêtes autant par la sagesse de sa politique que par la terreur de ses armes. Il laissa à Baudoin son successeur, un royaume qui était aussi étendu que celui de Judas et d'Israël; il est vrai que la population de ce nouveau royaume était peu nombreuse, mais les émigrations d'Europe lui fournissaient sans cesse des défenseurs et des habitants.

Foulques, comte d'Anjou, monta sur le trône de Jérusalem après Baudoin; son règne fut sans trouble et sans gloire; la minorité de son fils, qui lui succéda, fit naître des divisions parmi les seigneurs et les chevaliers; les Sarrazins en profitèrent; ils reprirent Edesse sur les chrétiens, et Jérusalem fut menacée.

Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident; les chrétiens de Syrie appelè-

rent les princes de l'Europe à leur secours. Quarante-huit ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du saint sépulcre, mais l'esprit des peuples n'était point changé, et de toutes parts on se prépara à la seconde croisade.

Ce fut à la voix de St. Bernard que les peuples et les princes de la chrétienté s'enrôlèrent de nouveau sous l'étendard de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête de Jérusalem, St. Bernard s'était enseveli à l'âge de vingt-deux ans dans le monastère de Citeaux, et du fond de son cloître il était devenu l'oracle du monde chrétien. La sainteté de ses mœurs lui avait acquis un tel ascendant, que la France, l'Angleterre et l'Italie le consultèrent sur un schisme et obéirent à ses décisions. Il eut pour disciples Eugène et Suger, et le simple abbé de Clervaux fut plus puissant en Europe que ses deux disciples, dont l'un s'était élevé à la tiare et l'autre au ministère de France. Son éloquence, dont il nous est resté des monuments, le met beaucoup au-dessus de tous ses contemporains : " Ses compositions, dit un écrivain protestant,

ne sont dépourvues ni de goût, ni de génie ; on y trouve partout l'empreinte de la raison et de l'humanité."

St. Bernard était un autre missionnaire que l'hermite Pierre ; l'un s'était principalement adressé aux peuples, l'autre entraîna les rois ; les deux plus grands monarques de l'Europe, le roi de France et l'empereur d'Allemagne se mirent à la tête de la nouvelle croisade.

Louis VII, dit le jeune, qui avait fait le vœu d'aller combattre les infidèles d'Orient, convoqua une assemblée des principaux seigneurs et évêques dans la ville de Bourges. Godefroi, évêque de Langres, y prononça un discours pathétique sur les malheurs dont les colonies chrétiennes en Asie étaient menacées ; il exhorta ses auditeurs à s'armer pour la défense de Jérusalem ; et ce qui est digne de remarque, St. Bernard s'opposa alors avec force au projet d'une nouvelle croisade ; ce ne fut que l'année suivante qu'il céda aux instances du souverain pontife, et à l'esprit de son siècle.

Au printemps de l'année 1146, un grand nombre d'ecclésiastiques et de séculiers de

toutes les conditions furent convoqués à Vezelay. L'assemblée des fidèles se réunit dans une plaine voisine de la ville. St. Bernard se trouva dans ce synode, où sa réputation l'avait précédé; le pape l'avait engagé à prêcher la croisade; il harangua ses nombreux auditeurs sur le malheureux état de leurs frères d'Orient; il représenta les Turcs et les Sarrazins comme prêts à envahir de nouveau Jérusalem; il leur parla de la gloire des premiers croisés, que avaient conquis la Terre-Sainte; il leur montra Jésus-Christ marchant lui-même à la tête des armées chrétiennes, pour défendre la ville où il était mort pour le salut des hommes. Touché de ce discours, le roi de France se lève de son trône, va se jeter aux pieds de St. Bernard, et reçoit de lui le signe révéré des croisés. Cet exemple enflamma plus encore les esprits que le discours de l'éloquent missionnaire. La reine Eléonore, fille du duc de Guyenne, se présenta pour recevoir la croix comme le roi son époux; elle fut suivie de tous les grands du royaume qui se trouvaient à cette assemblée. La renommée publia leur saint

dévoûment, et leur enthousiasme se communiqua bientôt à tous les peuples de la chrétienté. St. Bernard, emporté par son zèle, alla prêcher la croisade dans les différentes provinces d'Allemagne et de France ; ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai presque dire si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les villes et les campagnes. Il écrivait au pape Eugène : *Les villages et les châteaux sont déserts ; on ne voit plus que des veuves dont les maris sont vivants.*

Le lecteur s'étonnera sans doute que St. Bernard, qui avait montré d'abord tant de modération, ait mis ensuite tant d'ardeur et un zèle si emporté dans la prédication des croisades. Il n'est pas inutile d'observer ici que les opinions qu'il prêcha étaient les idées dominantes de son temps, et que l'influence que son siècle exerça sur lui fut plus grande peut-être que celle qu'il exerça sur son siècle.

Une nouvelle assemblée fut convoquée à Chartres. On était si persuadé alors que la sainteté des mœurs et la ferveur de la religion devaient tenir lieu de tous les talents

politiques et militaires, que Saint-Bernard fut nommé, d'une voix unanime, général des nouveaux croisés. Il eut le bon esprit de refuser cet honneur, et il écrivit au pape, que ce serait un prodige de mauvais augure, que de voir un religieux se charger du commandement d'une armée. Le départ des croisés ayant été fixé au mois de Juin 1147, Louis le jeune se rendit à Metz, accompagné de tous les grands seigneurs de son royaume ; dans le même temps, l'empereur Conrad marchait, avec ses troupes, vers Constantinople, où les deux princes devaient se réunir.

Constantinople eut, à l'arrivée de Conrad, le spectacle assez singulier de deux empereurs qui avaient hérité des débris de l'empire d'Auguste, et qui se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin : leurs prétensions mutuelles firent naître d'abord quelques divisions ; mais l'empereur d'Occident avait une puissante armée pour soutenir ses droits, et l'empereur grec n'insista pas trop sur les siens.

Manuel Comnène, dit un célèbre écri-

vain, frémit du péril de voir passer à travers ses états des héros si fiers et de si grandes armées. Il dissimula ses alarmes, et n'osant braver les princes d'Occident, il ne songea qu'à les trahir. Quelques croisés ayant reconnu sa perfidie, proposèrent dans une assemblée, de s'emparer de Constantinople. Mais les chefs de la croisade rejetèrent généreusement cet avis, en disant, comme Aristide, que l'entreprise pouvait être utile, mais qu'elle était injuste.

Après un séjour de quelques semaines dans le voisinage de Constantinople, l'empereur d'Allemagne entra dans l'Asie Mineure. Il marcha sans cesse environné de trahisons. On fournissait aux Allemands des vivres empoisonnés. Des embuscades les attendaient partout sur leur passage; l'ennemi fut averti de leur marche; et, pour comble de perfidie, on leur avait donné à Constantinople des guides infidèles, qui égarèrent l'armée dans les détroits du mont Taurus, et la livrèrent, déjà vaincue par la fatigue et le désespoir, au glaive des Turcs et des Sarrazins.

Les Français, que les revers des Alle-

mands n'avaient point découragés, poursuivirent leur marche vers la Syrie, passèrent le Méandre, malgré les efforts des Turcs, éprouvèrent un échec près de Laodicée, et arrivèrent à Antioche, un an après leur départ de Metz. Lous VII éprouva à la cour d'Antioche, des chagrins domestiques qui le forcèrent d'y abréger son séjour. Le prince Raimond se déclara en public l'amant d'Eléonore de Guyenne. Un roi de France fut obligé d'enlever sa propre femme au milieu de la nuit; il la ramena dans son camp, et partit à la tête de ses troupes, pour se rendre à Jérusalem, où l'empereur Conrad, qui avait quitté l'Allemagne avec une armée, venait d'arriver en simple pélerin.

Les chrétiens de la Syrie redoutaient chaque jour l'invasion des Sarrazins; le roi de France fut reçu à Jérusalem comme un sauveur. Tous les princes, tous les prélats, et le clergé, suivis du peuple, sortirent au-devant de lui, avec de grandes acclamations, en chantant les mêmes paroles qu'on dit au fils de Dieu, lorsqu'il entra en triomphe dans la ville sainte. Peu de jours après l'arrivée

de Louis VII, les croisés entreprirent le siège de Damas; mais ils furent bientôt obligés de l'abandonner, par la trahison de quelques chrétiens du pays; on proposa ensuite d'assiéger Ascalon; la plupart des seigneurs français et allemands s'y opposèrent: ils étaient découragés, et la perfidie de quelques chrétiens d'Orient servit de prétexte pour fermer la campagne, et terminer la guerre. L'empereur Conrad revint alors en Europe; on s'était réjoui à Constantinople de ses revers: lorsqu'il repassa par cette capitale, il parut moins formidable, et il fut mieux accueilli. Le roi de France était resté à Jérusalem; mais rappelé par le fidèle Suger, il s'embarqua à Ptolémaïs, pour retourner dans son royaume, où il ne rapporta que le regret d'avoir fait de vains efforts pour la cause de la foi, et d'avoir perdu, sans en retirer aucun avantage, la plus belle partie de son armée.

Cette croisade fut beaucoup plus malheureuse que la première. Les nouveaux croisés ne profitèrent point des fautes de ceux qui étaient arrivés les premiers à la Terre-Sainte; ils ne se défièrent point assez

des Grecs qui les trahirent ; ils méprisèrent trop les Turcs, et négligèrent souvent les moyens de les vaincre ; les armées chrétiennes avaient des chefs moins habiles que dans la première expédition. Raimond, Baudouin, Tancrède, Godefroi de Bouillon, étaient de meilleurs généraux que le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Conrad et Louis VII ne manquaient point de courage, mais ils manquèrent de prudence ; leurs armées étaient comme des tribus errantes, composées en grande partie de femmes, d'enfants, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et qui augmentaient le désordre et le désespoir après une défaite. Cette multitude ne pouvait être approvisionnée ; la discipline ne pouvait s'établir ; un seul revers détruisit l'armée des Allemands, et l'espoir de l'expédition. Alexandre avait conquis l'Asie avec trente mille hommes, et des armées quatre fois plus nombreuses y trouvèrent leur tombeau, parce que leurs chefs négligèrent d'unir la politique à la valeur.

A son retour en France, Louis VII fit casser son mariage avec Eléonore de Guy-

enne ; on accusait cette princesse de s'être laissé séduire par Raimond, prince d'Antioche, et d'avoir été trop sensible à la beauté d'un jeune turc, nommé Saladin. "Mais de ces choses là, remarque naïvement Mézerai, on en dit quelquefois plus qu'il n'y en a, et quelquefois aussi, il y en a plus qu'on n'en sait." Eléonore épousa bientôt après Henri II, et le duché de Guyenne devint une province d'Angleterre. Si Louis fit une faute, en répudiant une femme qui lui emportait la plus belle de ses provinces, il la répara, en conservant à la France un ministre qui l'avait rendue florissante ; les courtisans attaquèrent la fidélité de Suger : et le roi leur repondit en donnant à son ministre le titre de *père de la patrie.* L'abbé Suger avait alors un grand avantage : il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade ; de toutes parts on vantait sa sage prévoyance, et tous les murmures se dirigeaient contre Saint-Bernard. L'abbé de Clervaux fut obligé d'adresser au pape, une apologie de sa conduite ; il rejeta, avec quelque raison, les malheurs de la guerre qu'il avait pré-

chée, sur l'inexpérience et les dérèglements de ceux qui l'avaient faite. Au reste, il se justifia mieux encore, en refusant, deux ans après, de prêcher une nouvelle croisade.

Tandis que les chrétiens s'affligeaient dans tout l'Occident, des revers des croisés, de nouveaux évènements se préparaient en Asie : les apôtres de l'islamisme avaient donné des motifs religieux à leur politique, et la guerre qu'ils faisaient aux chrétiens était aussi une guerre sacrée. Dès la première croisade, ils n'avaient cessé d'exciter les peuples d'Orient à s'armer contre les ennemis du prophète ; après la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, la consternation s'était répandue parmi les musulmans : on se désolait à Bagdad ; le cadi de Damas s'était arraché la barbe en présence du calife, et tout le divan avait versé des larmes, en apprenant les premières conquêtes des chrétiens ; mais les califes, divisés entr'eux, et dépouillés de leur autorité, ne pouvaient que déplorer la honte des armes mahométanes, lorsqu'une révolution vint changer la face de l'Orient, et

opposa tout à coup une puissance formidable aux armées des croisés.

Lorsque les Latins arrivèrent pour la première fois en Syrie, les califes du Caire et de Bagdad n'avaient déjà plus qu'un fantôme de pouvoir; amollis par les délices de leurs harems, ils ne ressemblaient plus à ce guerrier, leur prédécesseur, qu'on interrogeait sur son origine, et qui répondit, en montrant son epée : *Voilà ma généalogie;* et en montrant ses soldats : *Voilà ma race.* Invisibles dans leurs palais, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient à genoux, et leur imposaient des lois. Leur nom était encore révéré, mais leur autorité était méconnue; ils n'exerçaient plus leur empire que dans les mosquées; ils n'avaient plus que le honteux privilège de confirmer le pouvoir usurpé des émirs, qui troublaient les provinces pour les gouverner, et qui se disputaient sur le champ de bataille le droit de règner à la fois sur le peuple et sur le prince.

Noureddin avait été élevé près du trône de Bagdad; il avait de la valeur et de l'ambition; il était devenu sultan de Mosul,

d'Alep et de Damas. Dans l'espoir d'ajouter l'Egypte à ses vastes possessions, il conçut le projet d'en chasser les Fatimites, et il envoya Shiracouh, son général, contre le visir et les émirs du Caire.

Ceux-ci furent soutenus par des alliés puissants et résistèrent d'abord aux armes de Noureddin. Les deux califes, tranquilles dans leurs palais, invoquaient Mahomet pour le succès d'une guerre dont ils pouvaient partager les périls, mais dont ils n'espéraient point partager les avantages; vicaires du prophète, dont ils interprétaient la loi d'une manière différente, ils se maudissaient l'un et l'autre dans les prières publiques, et se déclaraient tour à tour les ennemis de Dieu. Les malédictions du calife de Bagdad enflammèrent les esprits; il promit toutes les faveurs de Mahomet à ceux qui iraient combattre son rival; et il engagea plusieurs princes d'Orient à favoriser l'entreprise de Noureddin et de Shiracouh.

La seconde croisade aurait pu profiter de ces divisions; mais la moitié des croisés avait péri, avant d'arriver dans la Pales-

tine ; les autres ne tardèrent pas à être découragés, et repartirent pour l'Europe, sans avoir tenté une entreprise importante. Le roi de Jérusalem fournit des secours au calife et au visir du Caire, pour les empêcher de succomber ; malheureusement il s'occupa plus de les rançonner que de les défendre : ses forces n'étaient point d'ailleurs assez considérables ; et après avoir fait quelques tentatives inutiles, il les abandonna à la haine que leur avait attirée une alliance passagère avec les chrétiens.

Le général de Noureddin fut reçu en Egypte comme le protecteur de la foi musulmane ; il fit assassiner le visir du Caire, et suivant la coutume d'Orient, il prit sa place. Cette conquête précipita la chute des califes fatimites ; le calife de Bagdad fut reconnu dans les prières publiques, comme chef légitime de tous les vrais croyants, et la couleur noire des abassides qui descendaient d'Omar et d'Abubeker, remplaça la livrée verte des enfants d'Ali.

Au milieu de ces révolutions, il s'était élevé un jeune guerrier de la tribu des Curds, qui avait vu sur le champ de bataille

comment on devient maître des empires, et qui devait bientôt réunir dans ses mains puissantes, les plus riches provinces d'Orient. Saladin, neveu de Shiracouh, avait suivi son oncle en Egypte; il s'était signalé dans sa défense d'Alexandrie; il sut attacher l'armée à sa personne, et devenu maître de l'Egypte, il s'empara bientôt de Damas, d'Alep, de Diarbekir; la Mecque et le Médine le reconnurent pour protecteur; aidé de son frère Malek Adhel, il conquit l'Yemen, il se rendit maître de la Mésopotamie, remporta plusieurs avantages sur les chrétiens, et menaça Jérusalem.

Telle était la puissance nouvelle et formidable qui s'était élevée en Orient. A mesure que Saladin étendait les limites de son empire, le royaume de Jérusalem marchait vers sa décadence. Amaury qui avait fait la guerre avec succès contre les infidèles, venait de mourir; la lèpre avait privé son fils Baudoin IV des facultés du corps et de l'esprit; Sibille, son héritière, fit monter sur le trône son mari Guy de Lusignan, prince d'une belle figure, mais d'une si faible réputation,

qu'on entendit son propre frère Geoffroi, s'écrier : " Puisqu'ils en ont fait un roi, ils " auraient sûrement fait de moi un dieu, " s'ils m'avaient connu." Ce choix généralement blâmé porta atteinte à l'autorité; les rivaux du nouveau roi réveillèrent la fureur des partis. L'aspect des saints lieux menacés ne put imposer silence à leurs ambitieuses prétentions ; le gouvernement était sans force, le peuple était mécontent, le royaume divisé, et le trône de Jérusalem n'avait plus pour appui que quelques secours arrivés d'Europe, et la bravoure des chevaliers du Temple et de St. Jean.

Une trève avait été conclue avec Saladin, et pour comble de malheur, cette trève fut rompue par l'imprudence de Renaud de Chatillon, qui avait surpris une forteresse voisine du désert, et qui là insultait aux Sarrazins, dépouillait les caravanes, et menaçait les villes de Médine et de la Mecque. Saladin commença par se plaindre, et comme il ne fut point écouté, il entra dans la Terre-Sainte avec quatre-vingt mille hommes. Guy de Lusignan sortit de Jérusalem à la tête d'une armée levée à la hâte,

vint au-devant de l'ennemi jusqu'à Tibériade, fut battu, et tomba lui-même avec la vraie croix au pouvoir des infidèles. Saladin se montra généreux envers le roi captif, mais il fit tomber la tête de l'imprudent et malheureux Renaud de Chatillon qui avait violé les traités, et qui refusa d'embrasser la religion du prophète. Une seule journée avait enlevé au royaume de Jérusalem son chef et ses défenseurs les plus intrépides; une reine en pleurs, les enfants de ceux qui étaient morts à la bataille de Tibériade, et quelques soldats fugitifs étaient les seuls gardiens du saint sépulcre. Devancé par la terreur de ses victoires, Saladin se présenta bientôt sous les murs de cette place, dont les habitants n'espéraient plus que dans la miséricorde de Dieu et celle du vainqueur. Il fit venir les principaux de la ville, et il leur dit: "Je crois comme vous que Jérusalem est la maison de Dieu, je ne veux point en profaner la sainteté par l'effusion du sang, abandonnez ses murs, et je vous livrerai une partie de mes trésors." Le désespoir leur donna de la fermeté: "Nous ne pou-

vons, répondirent-ils, vous céder une ville où notre Dieu est mort; nous pouvons encore moins vous la vendre." Le sultan jura alors sur l'alcoran, qu'il ne s'emparerait de la ville que par la force ouverte; le siège fut commencé et poussé avec vigueur; Jérusalem avait encore une nombreuse population, mais les habitants n'avaient que des prières et des supplications à opposer à la fureur des assiégeants. Ceux même qui avaient répondu à Saladin avec quelque courage, ne songèrent plus qu'à implorer son indulgence. Saladin se ressouvint de son serment, et se montra inexorable. Un jour qu'ils le suppliaient plus vivement de se laisser toucher, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles, *comment voulez-vous*, leur dit-il, *que j'accorde des conditions pour une ville prise ?* Mais les Sarrazins furent repoussés, et le sultan craignant le désespoir des assiégés, fit assembler les docteurs de la loi, et leur demanda s'il pouvait se dégager du serment qu'il avait fait de prendre la ville d'assaut. Les imans et les cadis décidèrent en faveur de l'humanité, et ce

qui est digne de remarque, ils puisèrent leur décision dans les subtilités d'Aristote, traduit en arabe. Saladin accorda la vie aux habitants, et après quatorze jours de siège, il entra en triomphe dans Jérusalem; il traînait à sa suite ce Guy de Lusignan, qui revenait captif dans une ville où il avait été roi: vingt mille guerriers faits prisonniers à Tibériade, et conduits à la suite du vainqueur, revirent en pleurant ces murs que leur courage n'avait pu défendre. C'est ainsi que cette Jérusalem qui avait été conquise quatre-vingt-quatre ans auparavant, et qui avait coûté tant de sang à l'Europe, retomba au pouvoir des infidèles. Saladin (1) usa de sa victoire avec générosité.

L'histoire a cherché à peindre le désespoir des chrétiens, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner la ville sainte. Ils arrosaient de leurs larmes ce Calvaire où leur Dieu était

(1) Quelques historiens ont affecté de comparer la clémence de Saladin avec le massacre de la première croisade; mais il ne faut pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, que les Mahométans refusèrent d'accepter des conditions, et que la ville fut prise d'assaut après plusieurs combats sanglants.

mort pour eux; ils ne pouvaient détacher leurs regards de cette cité qui renfermait tout ce qu'ils avaient de plus cher. Ils étaient condamnés à un exil auquel ils n'espéraient point de terme; proscrits par les musulmans, repoussés par les chrétiens d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie, sans ressources et sans asile; plusieurs moururent de misère et de désespoir; quelques-uns revinrent en Europe annoncer en gémissant et en déchirant leurs habits, que Jérusalem n'était plus au pouvoir des chrétiens.

Cette nouvelle jeta tout l'Occident dans la plus grande consternation. Urbain III, qui était alors à Ferrare, en mourut de douleur. Grégoire VIII, qui lui succéda, adressa des lettres très-pressantes et très-pathétiques à tous les fidèles, les exhortant à prendre la croix pour la délivrance de la Terre-Sainte. Ces lettres furent lues dans toutes les églises. Partout on regarda la prise de Jérusalem comme une marque de la colère de Dieu; tous les fidèles cherchèrent à la fléchir par la ferveur de leurs prières et l'aus-

térité de leur pénitence. Guillaume, archevêque de Tyr, célèbre par son éloquence et sa piété, arriva dans le même temps en Europe, chargé d'exhorter les chrétiens d'Occident à s'armer pour défendre et venger leurs frères de Syrie. Il se trouva à l'assemblée des fidèles convoqués à Gisors; il leur fit un tableau pathétique des malheurs du royaume de Jérusalem; il leur représenta les conquêtes des croisés en Orient, réduites au comté d'Antioche, à la ville de Tyr et à celle de Tripoli; il leur parla de la terreur qu'inspirait Saladin, et leur dit qu'il ne restait plus d'espoir de rentrer dans le royaume de Jérusalem, si les rois les plus puissants de la chrétienté n'unissaient leurs cœurs et leurs armes pour délivrer la patrie des chrétiens. Ce discours réveilla l'enthousiasme de l'assemblée; les rois de France et d'Angleterre qui s'y étaient rendus, se présentèrent les premiers pour recevoir la croix; ils furent suivis de tous les seigneurs de leurs royaumes. Il fut arrêté que les Français prendraient une croix rouge comme on la portait dans la première croisade, que les Anglais en auraient une blanche, et

que celle des Flamands serait verte. On arrêta en même temps que pour subvenir aux frais de cette nouvelle expédition, tous ceux qui ne prendraient pas la croix, paieraient le dixième de leurs revenus; l'effroi qu'inspiraient les armes de Saladin, fit donner à cet impôt le nom de *dîme saladine*.

Dès lors on ne songea plus qu'aux préparatifs de la croisade; le roi de France Philippe-Auguste, et Richard Cœur-de-Lion, qui venait de succéder à son père Henri II sur le trône d'Angleterre, venaient de recommencer la guerre dans le Poitou; ils avaient pris tous les deux la croix à Gisors; rappelés à leur serment, ils mirent bas les armes, jurèrent de ne les reprendre que contre les infidèles; ils se rendirent à Vezelay pour y conférer sur les intérêts de la religion, et s'y jurer une réconciliation éternelle; accompagnés des bénédictions du peuple, ils partirent tous deux pour s'embarquer, l'un dans le port de Marseille, et l'autre dans le port de Gènes. Un historien anglais observe que Philippe et Richard sont les seuls rois de France et d'Angleterre qui aient combattu pour la même cause;

mais la politique ne tarda pas à détruire l'ouvrage de la religion; l'union des deux rois fut bientôt troublée, et nous verrons dans la suite combien leur mésintelligence nuisit au succès de cette croisade.

Cependant l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, qui s'était croisé le dernier de tous les princes d'Occident, avait été le premier à signaler son zèle. Il s'était mis en marche au mois d'Avril de la même année, à la tête d'une armée nombreuse; il choisit malheureusement la route qu'avaient prise les premiers croisés, à travers les états de l'empereur grec, qui redoutait plus que jamais les princes d'Occident, et qui venait de s'allier avec Saladin. Il fut obligé de marcher les armes à la main, et de se défendre tantôt contre la force ouverte, tantôt contre la ruse d'un ennemi faible et perfide. En sortant de l'empire grec, l'empereur d'Allemagne eut encore à combattre les ennemis que Manuel Lange lui avait suscités. Sa marche ne fut qu'un combat perpétuel; il battit le sultan d'Icone, il prit plusieurs villes, gagna plusieurs batailles, mais il perdit la plus grande partie

de son armée ; il mourut bientôt après, pour s'être baignée comme autrefois Alexandre, dans les froides eaux du Cidnus ; les Allemands qui purent échapper, arrivèrent en Syrie sous les ordres du duc de Souabe, fils de Frédéric ; leur arrivée inspira plus d'effroi que de confiance aux chrétiens qui faisaient alors le siège de Ptolémaïs.

Tandis que l'armée des Allemands était arrêtée et presque entièrement détruite dans l'Asie Mineure, le roi de France et le roi d'Angleterre se rendaient par mer en Syrie ; après avoir séjourné l'hiver à Messine, Philippe-Auguste arriva au printemps avec son armée sous les murs de Ptolémaïs. Richard qui le suivait de près, s'arrêta pour punir l'insolence d'Isaac, tyran de Chypre ; cet Isaac avait refusé un asile à la sœur et à l'épouse future du roi d'Angleterre ; Richard fit débarquer son armée, attaqua le tyran de Chypre, lui enleva ses états, et le chargea de chaînes d'or, faisant allusion à son avarice. Le monarque anglais célébra dans ce nouveau royaume, son mariage avec Bérengère, fille du roi de Navarre et il arriva peu de jours après au camp des croisés.

Les affaires des chrétiens en Orient avaient déjà changé de face. Leur armée s'était fortifiée de plusieurs troupes de croisés qui avaient devancé Richard et Philippe-Auguste : ils avaient reçu dans leur camp les Pisans, les Génois, les Vénitiens ; à l'arrivée des deux monarques, les chrétiens redoublèrent de zèle, d'espoir et de courage. Ils étaient assez forts pour songer aux plus grandes enterprises.

Saladin avait prévu qu'il aurait à combattre des armées formidables. Lorsqu'on prêchait encore la troisième croisade en Europe, il avait envoyé des ambassadeurs au calife de Bagdad. Le calife s'était adressé à tous les serviteurs de Mahomet, pour les exhorter à défendre l'islamisme. Au premier bruit de la trompette sacrée, les guerriers de l'Egypte, de l'Arabie, et de toutes les provinces voisines, étaient accourus sous les drapeaux de Saladin ; ainsi Ptolémaïs vit alors sous ses murs, tout ce que l'Occident et l'Orient avaient d'hommes intrépides et courageux. Dans ce siège mémorable, on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Les Français et les Anglais combattirent

d'abord ensemble, avec autant d'ardeur que de succès; mais cette intelligence ne tarda pas à être troublée; il se présentait deux concurrents pour le royaume de Jérusalem: l'un était ce Guy de Lusignan, qui avait été fait prisonnier à Tibériade; l'autre était Conrad, marquis de Montferrat, qui avait défendu la ville de Tyr contre toutes les forces de Saladin. Philippe-Auguste se décida pour Conrad, et c'en fut assez pour que Richard, qui était d'un naturel jaloux, se décidât pour Guy de Lusignan. Toute l'armée se trouva divisée; les assiégeants n'avaient jamais qu'un seul des deux rois à combattre. Toutes les fois que le roi de France, qui était comme l'Agamemnon de cette guerre, commandait un assaut, Richard, retiré sous sa tente, restait avec ses Anglais, dans le funeste repos d'Achille. Cependant, les évêques et les guerriers les plus sages vinrent à bout d'imposer silence aux prétentions des partis, et de faire entendre la voix de la religion éplorée. Richard et Philippe se réconcilièrent; les chefs et les soldats suivirent l'exemple des deux monarques. Ils ne se disputèrent plus que

l'honneur d'être les premiers sur les remparts ennemis; Ptolémaïs ne résista plus à leurs efforts; la ville se rendit aux croisés, après un siège de deux ans.

La plus brave noblesse d'Europe périt au siège de Ptolémaïs. Les Français pleurèrent les comtes Thibault de Chartres et de Blois, Etienne de Sancerre, Josselin de Montmorency, Albéric Clément, le premier maréchal de France dont l'histoire ait parlé, etc. C'est dans ce siège mémorable que le seigneur de Coucy fut blessé à mort. Il chargea un de ses écuyers de porter son cœur à la dame de Fayel; ce trait a été mis sur la scène française; un amour aussi touchant était fait pour arracher des larmes; mais la jalouse barbarie du seigneur de Fayel, l'horrible situation d'une femme qui mange, sans le savoir, le cœur de son amant, et qui expire ensuite d'inanition et de désespoir, sont des tableaux qui touchent moins qu'ils ne révoltent les ames sensibles.

Les croisés perdirent beaucoup trop de temps devant Ptolémaïs, et les divisions qui s'étaient élevées pour les droits au royaume de Jérusalem, ne servirent qu'à assurer la

possession de ce royaume aux Sarrazins. Philippe-Auguste, qui était toujours en butte à la jalousie de Richard, et qui, dans les plaines de Syrie n'oublia jamais qu'il était roi de France, abandonna une entreprise commencée sous des auspices malheureux : il retourna en Europe, après la prise de Ptolémaïs. Dix mille Français, dont il confia le commandement au duc de Bourgogne, restèrent dans l'armée des croisés.

Peu de jour après le depart du roi de France, il se livra une grande bataille près d'Antripatride, sur les bords du Jourdain. Les chrétiens et les Sarrazins s'attaquèrent et se défendirent avec une égale valeur. Les historiens rapportent que Richard et Saladin, s'étant rencontrés dans la mêlée, fondirent l'un sur l'autre l'épée à la main; à la vue de ce combat singulier, les deux armées restèrent tout à coup immobiles, et laissèrent à leurs chefs l'honneur de décider de la bataille ; mais Saladin ayant été renversé de cheval, les Sarrazins se précipitèrent pour le secourir. Saladin conserva la vie, mais il perdit la victoire : l'armée des

Sarrazins fut mise en déroute; et si les chrétiens avoient su profiter de leur avantage, s'ils avaient marché droit à Jérusalem, la ville sainte échappait encore une fois à la domination des infidèles. Richard perdit plusieurs mois à reprendre Jaffa, Césarée, et à fortifier quelques villes maritimes; il donna ainsi au découragement et à la discorde le temps de s'introduire parmi les chrétiens. La saison des pluies vint interrompre le progrès de ses armes.

Au printemps, l'armée des chrétiens marcha vers Jérusalem. Saladin s'était enfermé en tremblant dans cette capitale; il s'occupait sans relâche de la fortifier; mais les fautes de Richard, les discordes des croisés, calmèrent bientôt ses alarmes, et rendirent ses précautions inutiles. Lorsque l'armée chrétienne approchait de Jérusalem, le duc de Bourgogne se retira brusquement, avec les Français qu'il commandait. Abandonné par ses compagnons, le monarque anglais ne put recueillir de cette campagne, que le douloureux avantage de voir la ville sainte des hauteurs de Nicopolis. A ce spectacle, il se voila le visage, et s'écria

dans sa douleur : *Ceux qui refusent de délivrer le saint sépulcre de Jésus-Christ, ne sont pas dignes de le contempler.*

La discorde acheva d'éclater parmi les croisés ; ils se reprochaient ouvertement d'avoir vendu Jérusalem aux infidèles ; on ne parlait plus que de trahison dans l'armée des chrétiens ; la même chose était déjà arrivée dans les premières croisades ; il n'est pas rare de voir, dans les guerres malheureuses, les chefs s'accuser mutuellement, et rejeter sur leurs rivaux la honte de leurs propres défaites. Richard répondait à ses accusateurs, par des actes de bravoure dignes d'Amadis et de Roland. On le vit, lui seul, défier l'armée des Sarrazins, et traverser les rangs ennemis, sans qu'un soldat de Saladin osât l'attaquer. Dans une autre occasion, suivi de quelques compagnons, il sauva la ville de Jaffa, dont les ennemis avaient déjà escaladé les remparts. Une autre fois, à la tête d'un faible détachement, il s'empara d'un convoi de sept mille chameaux, qui se rendait à Jérusalem. Mais tant d'exploits furent perdus pour la cause des chrétiens ; la discorde et le décourage-

ment ne firent que s'accroître dans l'armée des croisés.

Désespérant alors de se rendre maître de Jérusalem, craignant d'ailleurs l'ambition de son frère, le prince Jean, qui était resté en Angleterre, redoutant pour ses états les entreprises de Philippe-Auguste, qui était retourné en Europe, Richard ne songea plus qu'à quitter la Palestine. Il entama des négociations avec les Sarrazins, et il ne poussa plus la guerre que pour obtenir une paix honorable. Les chrétiens et les musulmans s'attaquèrent dès lors avec moins de fureur; et plusieurs fois les combats furent interrompus par des fêtes, où les soldats de Saladin et de Richard confondirent leurs vœux pour la paix. Les croisés demandèrent au sultan de leur abandonner Jérusalem; mais les musulmans regardaient aussi Jérusalem comme une ville sainte; Saladin refusa cette condition. Dans une autre négociation, on proposa de donner en mariage une sœur de Richard à Malek Adhel, frère de Saladin. Les deux époux seraient montés sur le trône de Jérusalem; Saladin, par tendresse pour son frère, approuva ce projet,

mais la différence de religion le rendit inexécutable. Les deux partis tenaient à leur culte avec une grande ferveur : les uns exigeaient que la sœur de Richard fût musulmane, les autres que le frère de Saladin se fît chrétien.

Cependant, les négociations ayant été reprises, une trève fut conclue pour trois ans, trois mois, et trois jours : on convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur l'alcoran, les autres sur l'évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale, dans ces temps reculés, paraissait avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment. Le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole, et de se toucher la main droite.

Ainsi finit la troisième croisade, où toute l'Europe en armes ne put obtenir d'autre avantage que la prise de Ptolémaïs. Les chrétiens y donnèrent peut-être de plus grandes marques de valeur que dans les ex-

péditions précédentes ; mais ils trouvèrent les Sarrazins plus aguerris : ceux-ci avaient appris des chrétiens eux-mêmes l'art de les combattre et de les vaincre. Ils avaient d'ailleurs plus d'un avantage sur les croisés ; ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat : ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit, et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

Deux hommes s'acquirent, dans cette croisade, une gloire immortelle, l'un par des succès éclatants, l'autre par des qualités réelles et une bravoure inutile. Le nom de Richard fut long-temps l'effroi de l'Orient ; les Turcs et les Sarrazins qu'il avait vaincus, le célébraient dans leurs proverbes, long-temps après les croisades. Saladin fut célébré à son tour dans l'Occident, et l'histoire l'a présenté plusieurs fois pour exemple aux princes de la chrétienté.

Une longue captivité attendait le héros de la croisade à son retour en Europe ; on verse encore aujourd'hui des larmes au récit de ses infortunes. Saladin ne fut pas plus heureux, il ne jouit qu'une année de sa

gloire. Les Orientaux célèbrent la manière édifiante dont il mourut; il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux musulmans; avant d'expirer, il ordonna à un de ses officiers de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, et de dire à haute voix : *Voilà ce que le grand Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Lorsqu'on apprit en Occident la mort de Saladin, le pape Célestin III exhorta les fidèles à prendre de nouveau les armes pour la délivrance de la Palestine. Cette croisade, à la tête de laquelle se trouva Frédéric, [illegible] d'Autriche, fut beaucoup moins féconde en exploits et plus malheureuse que toutes les autres. La Palestine avait toujours été le tombeau des chrétiens; ceux qui s'enrôlèrent dans la cinquième croisade, sous le pape Innocent III, entreprirent une conquête qui leur offrait moins d'obstacles et un plus riche butin. Les Latins, en traversant l'empire grec, avaient admiré la splendeur de la ville de Constantin; ils avaient vu la faiblesse de son gouvernement; ils trouvèrent dans la perfidie des

empereurs assez de prétextes pour leur déclarer la guerre, et ils s'emparèrent de Constantinople. Frédéric, qui était devenu empereur d'Allemagne, retourna quelques années après dans la Terre-Sainte avec une nouvelle armée; il ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé. Malgré l'expérience de Frédéric et de tant d'autres princes puissants, le sage Louis IX songea encore à délivrer la terre qui renfermait le saint sépulcre; il perdit la liberté à Damiette et la vie à Tunis, sans utilité pour la cause de la foi. Après la mort de St. Louis, on fit de vains efforts pour renouveler l'ardeur des croisades, l'Europe était trop occupée de ses guerres intérieures; des schismes éclatèrent dans l'Occident, on ne songea plus à Jérusalem.

La plupart des entreprises politiques ne sont justifiées que par le succès. On ne peut point alléguer cette raison en faveur des croisades; elles furent mal dirigées; et l'exaltation extrême qui fit naître ces guerres lointaines, les écarta du but qu'une sage politique pouvoit leur donner. Une confiance toujours aveugle dans le succès

fit négliger les moyens d'y parvenir ; la multitude des croisés amena le désordre, et leur nombre, qui à leur depart était un signal de victoire, fut presque toujours la cause de leur ruine. S'il est vrai cependant que les croisades aient été funestes à l'humanité, il faut convenir aussi qu'elles n'ont pas été sans avantage pour l'Europe ; elles ont long-temps suspendu les querelles de religion toujours prêtes à éclater dans l'Occident ; elles ont contribué à maintenir la paix entre les princes, qui tenaient leurs regards fixés vers l'Orient, et qui renoncèrent souvent à d'ambitieuses prétentions pour voler au secours du royaume de Jérusalem. Sous Louis le jeune, qui prit part à la seconde croisade, la France fut heureuse et tranquille, et le règne de Philippe-Auguste, qui se mit à la tête de la troisième, fut un des règnes les plus brillants de la monarchie. Les croisades portèrent les premiers coups à la féodalité ; en assurant la prérogative des rois, elles préparèrent l'indépendance des communes.

Venise, Gènes, Amalfi, et plusieurs villes maritimes d'Italie, de Flandre, et d'Alle-

magne, parvinrent dans les croisades au plus haut degré de prospérité et de splendeur; elles s'emparèrent du riche commerce d'Orient; elles perfectionnèrent l'art de la navigation, et c'est dans les écoles qu'elles formèrent, que furent élevés dans la suite ces intrépides marins qui marchèrent à la découverte de l'Amérique, et donnèrent une nouvelle direction et un nouvel essor à l'esprit humain.

Les croisades eurent encore un autre avantage; elles arrêtèrent les émigrations des peuples d'Asie, toujours prêts à fondre sur l'Occident. Les Sarrazins étaient maîtres des plus belles provinces d'Espagne; ils avaient ravagé les côtes d'Italie; Charlemagne les avait vaincus à Poitiers: l'Europe était menacée de toutes parts par des peuples conquérants et belliqueux.

Les croisades les forcèrent à se défendre chez eux; elles reculèrent de plus d'un siècle la chute de l'empire grec; elles ne purent, il est vrai, conserver aux Latins la possession de Constantinople, seul boulevard contre les invasions des Turcs et des Sarrazins; mais les statuts de l'ordre de

Malte, qui est leur ouvrage, attestent encore l'esprit politique de ces guerres saintes. Les chevaliers prêtaient serment de combattre les Turcs, et plus d'une fois ils ont arrêté les armées de ce peuple barbare et sauvage, qui était guerrier et sanguinaire par religion et par politique, et qui a souvent menacé de porter son culte et son gouvernement dans l'Europe policée.

Dans le temps des premières croisades les Orientaux étaient plus avancés pour la civilisation que les peuples d'Occident. Les chrétiens rapportèrent de la guerre de la Palestine plusieurs institutions utiles. Les Arabes etaient savants dans l'agriculture et dans tous les arts qui contribuent au bonheur de la vie et à la richesse des sociétés. Les croisades rendirent l'Europe plus industrieuse, et lui ouvrirent de nouvelles sources de prospérités.

Les Sarrazins, et surtout les Grecs, aimaient les beaux-arts ; les productions de l'esprit étaient recherchées à la cour du soudan et à celle de Constantinople ; quelques-uns des Latins furent à portée d'y puiser ce charme d'urbanité qui était alors

ignoré en Europe. C'est surtout depuis les croisades qu'on trouve dans les Français ce mélange de piété et de galanterie qui formait presque le caractère national, et qui était si heureusement exprimé par cette devise : *Fidèle à Dieu et à la beauté.* C'est depuis ces guerres saintes qu'on retrouve presque partout dans notre histoire cette loyauté, fille de la bravoure, et cet inflexible honneur qui était comme une justice, qui remplaça long-temps toutes les justices, de la terre. L'esprit de chevalerie fut formé ou perfectionné par les croisades ; bientôt les grâces de l'esprit s'unirent à l'éclat de la bravoure. Tandis que les chevaliers se vouaient à la défense de la religion et de la beauté, les troubadours firent entendre leurs voix, et chantèrent la valeur et l'amour. La noble franchise de nos ancêtres perdit sa rudesse ; on vit alors naître et se développer cette fleur de politesse, cet amour généreux de la gloire, cet héroïsme chevaleresque qui jeta dans la suite tant d'éclat sur la nation, et qui contribua à la splendeur du siècle de Louis XIV.

J. MICHAUD, *Editeur.*

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

Après un siège aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jérusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Grégoire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied la croix à la main, avec des prières des menaces et des larmes, les esprits s'é-

chauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les âmes ; les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent, et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentrés dans cette Jérusalem qui coûta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre, que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains, marchaient Richard premier et Philippe-Auguste ; rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour pour la gloire ; tous deux également fiers, altiers, intrépides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et animé du courage

le plus impétueux, attacha peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ses qualités, l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les pièges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorables des chrétiens d'Orient ; tout ce qu'il y avait de jeunesse animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains, et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent et se donnent rendez-vous à Messine ; Philippe s'embarque à Gênes ; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean,

son frère, et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre ; elle possédait peu d'appas et de talents, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque ; il l'avait préférée à toutes ses rivales, il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il ne pouvait estimer, et une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand roi, sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'a point vue depuis son enfance, peut-

être ne la reverra-t-il jamais, et avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des infidèles, il désire la connaître, l'embrasser, et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagnée seulement de quelque écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise d'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monastère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Élevée, depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens : ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et dans sa parfaite innocence, elle ignorait également et l'existence du mal, et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas ; n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et

dont l'abbesse ne lui avoit jamais parlé, que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourments, Mathilde bénissait chaque jour le Seigneur, de l'avoir appelée à une si sainte vie, et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui: c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassant l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes paisibles; mais que ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassements de son frère, et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse, et les autres religieuses couvertes de leur voile noir, accompagnent et entourent la jeune novice; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour

fraternel : le monarque raconte ses projets, et parle de son voyage ; après lui, Guillaume en parle aussi ; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes ; il dit la perte des saints lieux, les maux que les fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus ; ces récits éveillent dans l'ame de Mathilde, des pensées nouvelles, mais non moins pieuses : sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent, et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur et de prévoir un changement dans sa vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère, et visiter la Terre-Sainte, avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande ; un pareil voyage était regardé, dans ces temps antiques, comme l'action la plus agréable à Dieu, et la préparation la plus salutaire à l'état monastique ; aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet, et ravies de l'éclat qu'un si saint pèle-

rinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge, à son retour ; sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses projets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu ; puis la remettant entre les mains du roi, elle dit : " Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge ; que votre valeur défende sa vie, sire, et vous mon père, ajouta-t-elle, en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son ame : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu ; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute ; cependant, ô Mathilde, qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours ; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne

flatteraient vos sens que pour vous perdre, et, puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous."

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience ; et à peine fut-il libre de prendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de lui. "Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp, que derrière les murs de ce cloître." Le ton énergique dont il prononça ces paroles, fit rougir le front de toutes les vierges ; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent ; et, prête à en franchir

le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, conçoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis ; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire qu'elle portait toujours sur elle. " Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers ; si la tempête vous surprend ; si, plus terribles qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivera. O Mathilde, vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre."

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein, avec une foi ardente, baisa la main révérée de qui elle le tenait, et disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point, sans frémir, la porte se refermer sur elle ; élevant alors des yeux

humides de pleurs, vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher, que quand l'épaisseur des bois et la distance des lieux l'eut entièrement dérobé à ses regards ; en le perdant de vue, son cœur se troubla ; il se troubla plus encore, en apercevant dans le lointain, l'immense horizon se déployer devant elle ; éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère, et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays, avant d'arriver en Palestine.—Richard sourit de la simplicité de sa question. " Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher ; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il, en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés, ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas ? —Et oubliez-vous, continua l'archevêque, en lui montrant le ciel, celui, bien plus puissant, dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout ?"

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage : on peut imaginer assez l'effet que doit pro-

duire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats, et les cris tumultueux des matelots, sur l'ame d'une vierge timide qui, jusqu'alors, n'avait vu que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître, et dont les oreilles n'avaient jamais été frappées que par les doux accents et les saints cantiques des filles du seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle se réunit à Bérengère : dès le premier instant, une tendre sympathie les attacha l'une à l'autre ; Mathilde aima en elles ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compagnes qu'elle regrettait, et la fille de Sanchès, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être unie ?

CHAPITRE II.

Les différends qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les perfidies de Tancrède, roi de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au des-

sein que le monarque anglais avait formé, de célébrer à Messine, son union avec Bérengère ; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chypre, Richard régnait sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce jeune et superbe souverain, dont l'indomptable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes prétentions de son rival ; il lui était d'autant plus necessaire, que Philippe Auguste s'était déjà déclaré contre lui en arrivant en Syrie, et soutenait de

tout son pouvoir les droits de Conrad qui, maître de Tyr, seule ville que les chrétiens possédassent encore en Syrie, en avait fait fermer les portes à Lusignan, et avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Depuis son séjour en Sicile, Richard croyait avoir à se plaindre de Philippe-Auguste; animé d'une secrète jalousie contre une gloire qui balançait la sienne, il saisit avec joie l'occasion qu'on lui offrait de se mettre à la tête d'un parti opposé au roi de France; touché d'ailleurs de la confiance de Lusignan, flatté de sa démarche, ému par ses malheurs, il s'engagea solennellement à le protéger contre tous ses rivaux; et dès ce moment, liés l'un à l'autre par la reconnaissance et les bienfaits, ils furent amis et se jurèrent foi et fraternité d'armes, jusqu'à leur dernier soupir.

Raimond, prince d'Antioche, Bohémond, prince de Tripoli, Raynaud de Sidon, Honfroi du Thoron, et Léon, prince d'Arménie, avaient suivi Lusignan dans l'île de Chypre. En venant appuyer les prières de leur roi auprès de Richard, ils venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes.

Le monarque anglais leur promit de les soutenir tous dans leurs prétentions diverses, et de ne quitter la Syrie, qu'après les avoir remis en possession de leurs états. Pour prix d'un si éminent service, ces princes, et Lusignan lui-même, consentaient à le regarder comme leur suzerain, et à lui payer le droit de vasselage ; mais le noble Richard refusa un honneur qui aurait presque égalé le bien qu'il voulait leur faire ; et tout ce qu'il exigea de leur reconnaissance, fut de les prier de prolonger leur séjour auprès de lui, afin qu'ils assistassent à la cérémonie de son mariage, et qu'ils en rehaussassent l'éclat et la pompe par leur présence.

Ce jour à jamais mémorable dans les annales de Chypre fut annoncé dès l'aurore par le bruit de mille instruments ; la superbe église de St. Jacques, située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale : on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes ; Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires ; sur leur vaste manteau trempé dans la

pourpre de Tyr, „on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental. Un peu plus loin l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais; Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont le cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour, la fille de Sanchès, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard, et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée; la fille de Sanchès, enfin, presque belle ce jour là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux: mais pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur: la jeune novice parut donc à l'auguste fête: couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère, et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant: ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu étonna son innocence, et les accents passionnés de

Richard, et les regards voluptueux de son épouse troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui put s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin : ils allumèrent dans son ame un feu aussi subit que violent, mais le souvenir de Sibylle son épouse et l'habit religieux de Mathilde étaient des obstacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux : renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard, bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que tourmenté du besoin de la gloire, il se prépare à s'embarquer pour la Palestine : mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrazins tous conjurés contre lui, que les côtes de Syrie et même celles d'Egypte en étaient infestées, que Malek Adhel le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie, les commandait souvent, et avait

juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe; Richard s'opposa à ce que Bérengère et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis allaient se réunir contre lui; pendant la traversée son grand cœur s'élançait au devant d'eux et il sentait bien que pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés : assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les infidèles, furieux d'avoir manqué leur proie porteraient toutes leurs forces vers le camp, et occupés de l'attaquer sur terre laisserait la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde accoutumée à l'obéissance se soumit sans peine à la volonté de son frère, mais la tendre Bérengère désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds baignée de larmes lui demandant comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait

s'exposer : touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus ; il lui représenta que sa présence et celle de Mathilde en attendrissant son cœur affaiblirait son courage, et lui ferait peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher ; d'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me poursuivre, vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi.—La jeune reine voulut insister encore, mais Richard, surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère, qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard ; il ne resta auprès de la reine qu'Honfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de Gloucester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait le brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Fiennes et Josselin de Montmo-

rency, beau comme Renaud, intrépide comme lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros ; par ses exploits, il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom qui, né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de Tyr n'abandonnât point les princesses : Elles auront besoin, mon père, lui dit-il, en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vaillance. Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire, elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché, et peut-être aurait-il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son ame les désirs qui l'agitent et les craintes qui la

déchirent; et tandis que pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde renfermée dans l'intérieur du palais s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de son roi, et adresse des vœux pour lui au divin fils de Marie.

Poussé par un vent favorable, le vaisseau du roi atteignit bientôt les côtes de l'Asie; mais au moment de s'en approcher, il fut entouré par deux galères ennemies, montées chacune par huit cents hommes; loin de les fuir et de les craindre, il provoque lui-même l'abordage. Les épées brillent, le sang coule, le carnage est affreux, la valeur égale. Musulmans et chrétiens, tous paraissent attaquer et non se défendre. Cependant, après un long et rude combat, dans lequel Richard fut vaillamment secondé par Lusignan, il vient à bout de couler à fond une des galères, de s'emparer de l'autre, et mouille le lendemain 8 Juin à Ptolémaïs, précédé de la victoire, et chargé des dépouilles de l'ennemi; tous les croisés le reçurent avec des acclamations d'enthousiasme, et célébrèrent son arrivée et son

triomphe, par des feux de joie allumés dans tout le camp.

Cependant Lusignan apprend que, durant son absence, la mort lui a ravi Sibylle, son épouse; cette perte, qui flattait la secrete passion qu'il avait rapportée de Chypre, pouvait être funeste à sa puissance: Sybille, fille de Baudouin, héritière du royaume de Jérusalem, l'en avait fait couronner roi en l'épousant; mais en mourant, ses droits retournaient à Isabelle sa sœur cadette, épouse du marquis de Montferrat, et donnaient ainsi une force de plus aux prétentions de ce dernier. Lusignan, appuyé par Richard, soutènait que le caractere de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait l'en dépouiller: il vit passer dans son parti les Pisans, les Flamands, et les chevaliers de St. Jean; mais les templiers, les Génois et les Allemands, à la tête desquels se mit Philippe-Auguste, soutenaient les droits du marquis de Montferrat; celui-ci, renfermé dans Tyr, orgueilleux de posséder encore une ville dans un royaume où Lusignan n'en possédait plus, insultait, du haut de ses superbes remparts, à la détresse de son rival; et tandis que tous

deux livraient le camp des croisés à la désunion et à la haine, en se disputant la possession d'une couronne qu'ils s'étaient laissés enlever par les infidèles, Saladin l'affermissait sur sa tête, en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller les moindres mouvements des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils reçussent aucun secours tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée *la tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste; et au milieu du camp, se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards: rouge dans l'empire des lis elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres par le faste et la magnificence; et, tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus

simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la haute et vaillante noblesse dont il était entouré: c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun événement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siège de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs, et prêter son secours aux croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem; et Philippe-Auguste, fidele à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre, demeurait dans l'inaction, ou ne livrait aux infidèles que des combats particuliers, évitant avec soin un assaut général: Richard, trop fidèle, trop loyal, pour abandonner son frère d'armes, et en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement

avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp : vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre: tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats qui n'étaient venus en Palestine, que pour délivrer les saints lieux, et non pour faire un roi de Jérusalem, murmuraient hautement de la dissension intestine qui enchaînait leur courage ; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des musulmans, et porter le fer et la flamme jusques aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eut à souffrir; son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur; il était bien sûr de la promptitude qu'elle devait mettre à lui

obéir, et cependant elle n'arrivait point; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevrait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait point; Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir; il venait de recouvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard, pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur: c'était donc cette amitié seule qui pouvait lui rendre son royaume et satisfaire son amour; aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensible au plaisir d'être aimé, et Lusignan lui montrait un dévoûment sans bornes, mais le fier Richard voulait être aimé pour lui seul, et Lusignan en lui découvrant les désirs de son cœur, avait eu l'art de lui persuader que dans cette alliance, il songeait moins aux charmes de la sœur qu'à fortifier d'un nœud de plus l'amitié qui

l'unissait au frère. Richard, franc, sincere, facile à tromper parce qu'il était incapable de tromper lui-même, Richard le crut, et sentait sa tendresse s'augmenter de celle que lui témoignait Lusignan, au point de ne pouvoir plus se passer de lui : ils couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient combattre les infidèles, et le butin qu'ils leur enlevaient était toujours fidèlement partagé entre eux. Dans les joutes, ils portaient les mêmes couleurs, sur leur bouclier la même devise, et lorsqu'ils s'étaient exercés dans la journée, soit à manier la lance dans les tournois ou à tirer l'épée contre les infidèles, ils retournaient le soir d'un commun accord se promener sur le bord de la mer; là, ils contemplaient l'immensité des flots et de l'horizon en soupirant avec amertume, ils baissaient la tête, et accablés de la tristesse de leurs pensées, gardaient souvent une morne silence ; si la tempête faisait bouillonner les ondes, ils croyaient les voir entr'ouvrir leurs abîmes pour engloutir à jamais ce vaisseau qui portait ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Mais si la mer

était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes changeaient de nature sans rien perdre de leur vivacité; et si ce n'était plus au vaste océan, c'était aux infidèles qu'le roi redemandait son épouse et sa sœur.

CHAPITRE III.

Depuis le départ du roi, la triste Bérengère n'avait cessé de prier et de verser des larmes; elle se représentait sans cesse cet époux si cher, en proie à la fureur des musulmans; dans ses rêves elle le voyait tantôt chargé de fers, tantôt couvert de blessures; et durant le jour son imagination alarmée lui confirmait tous ces lugubres présages, car lorsque le cœur est plein d'amour, il est plein de frayeurs. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, en la peignant comme une offense envers Dieu; la jeune reine pleurait alors sur sa faute sans pouvoir cesser de pleurer aussi sur l'absence d'un époux. Mais ce que n'a-

vaient pu faire ni les exhortations de Guillaume, ni l'exemple de Mathilde, fut produit en un instant par l'arrivée de l'esquif que Richard lui envoyait. Elle entendit à peine le récit de sa victoire, elle songea seulement qu'il était en sûreté, que dans peu elle allait le revoir, et ses larmes se séchant tout à coup, elle passa de la plus mortelle tristesse au comble de la joie.

Mathilde, en apprenant qu'elle allait enfin atteindre le but de son voyage, remercia Dieu d'un cœur aussi soumis, qu'elle s'était résignée au délai ordonné par son frère; trop pieuse pour livrer son ame à aucun sentiment extrême de joie ou de chagrin, elle regardait comme un péché le désespoir si violent dont Bérengère avait été accablée en se séparant du roi, et quand cette épouse désolée laissait échapper en sa présence les cris de sa tendresse et de ses regrets, la chaste vierge qui jusqu'alors avait ignoré qu'il était des passions, étonnée d'un langage si nouveau, s'alarmait de l'entendre et se croyait coupable de prêter l'oreille aux accents d'un pur et légitime amour; la rougeur sur le front, elle confia ses scrupules à

l'archevêque de Tyr, et le vénérable Guillaume qui, dans le secret de la confession n'avait jamais reçu d'aveu aussi pudique, crut voir dans la beauté qui s'humiliait ainsi devant lui, l'Eve céleste au premier réveil du monde, et il se promit bien de ne jamais abandonner la direction d'une conscience dont l'extrême délicatesse annonçait à l'univers une sainte de plus.

Quoique la galanterie fût regardée alors comme un devoir et comme une sorte de gloire, quoique Bérengère eût à sa suite plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde; malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces, et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux désirs, leur défendait de naître, et l'habit religieux dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait moins encore des tendres entreprises que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes, mais à l'aspect de la

vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi-cachée par un long voile de lin, et toute brillante de la primitive innocence, chacun frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde, pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer: ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'ensevelir, qui lui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour; si elle concevait facilement qu'on pût dédaigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on renonçât à un époux: plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté; quand plus souvent encore elle cherchait à émouvoir son cœur, en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait, en rougissant de la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les

voir ; alors Bérengère, attentive à ne point blesser une si délicate pudeur, ne lui parlait plus que de ces purs et chastes sentiments qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge : c'étaient les regrets du meilleur des frères ; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant ; c'était enfin l'amitié qui les unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galanterie, et auxquelles il était difficile que la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois ; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses ; courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les terrestres biens, et traversait le monde, occupée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes d'Asie ; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs, comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant

tout à coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots; et en moins de trente-six heures, la force de la tempête eut poussé le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette; là, il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. À la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les infidèles commençaient à plier, lorqu'un vaisseau, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune: à la vue de drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrazins s'écrièrent d'une commune voix: *Malek Adhel, Malek Adhel,* et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au

milieu des ennemis, les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris, et des cadavres des infidèles, l'archevêque de Tyr qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek Adhel, tombe à genoux, et s'écrie: " Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue; rien ne résiste à Malek Adhel." La princesse obéit et se prosterne; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit en fondant en larmes: " O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux, cet horrible Sarrazin, dont la valeur va m'enlever à mon époux? — Malek Adhel est frère de Saladin: de tous les ennemis des chrétiens, c'est le plus terrible sans doute; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes; sans lui, jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ." Guillaume achevait à peine ces paroles, qu'un bruit de chaines et un cliquetis d'armes lui apprit que leur funeste

sort était accompli ; aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières ; depuis long-temps, il connaissait Malek Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'ame de ce guerrier. Tandis qu'il implore, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'une évènement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide : Mathilde plus résignée, quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout à coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas ; plusieurs hommes s'y précipitent : à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, et invoquant [illegible] le saint reliquaire : le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais

respectueux, et lui dit: " Calmez votre effroi, madame, vous n'êtes point esclave; vous serez traitée dans mon palais avec tous les honneurs dus à votre haute naissance; je vous jure, au nom du prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera des chaînes; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette, et de ne point essayer de rejoindre le camp des croisés, avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon.

Bérengère accepta avec joie des conditions, généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître, mais auparavant elle lui dit en montrant Mathilde:—Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard, ne nous séparez point, la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste et un si généreux vainqueur ne

voudra pas nous l'arracher. — Malek Adhel aperçut alors la princesse et s'approcha d'elle pour lui donner la main ; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et s'enveloppant dans ses voiles pour ne pas le voir, elle répondit en tremblant et sans lever les yeux qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup-d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité : admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fixe pas long-temps ses regards, il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe ; ce mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne, la blancheur de ce front ingénu, le modeste incarnat de ses joues, ces timides regards attachés vers la terre, cet habit, emblême de la chasteté ; enfin, ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel l'étonne, le frappe, il demeure interdit, il ne sait ce

qu'il éprouve : jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému, pour la première fois il vient de l'être ; le fier Arabe tremble devant une femme, et sans lever les yeux une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Egypte et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek Adhel étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des chrétiens, et puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire ; aussi chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle et veut s'emparer d'une de ses mains, mais la jeune vierge épouvantée de l'audace du musulman, se rejette en arrière avec autant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle ; dans ce moment ses yeux se sont levés sur Malek Ad-

hel, et la surprise la rend immobile ; jusqu'a ce jour, elle s'étoit figuré un Sarrazin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les écritures : au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle ame se peint toute entière ; étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr qui vient d'arriver auprès d'elle, et cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie :—O mon père, mon père !.... —Guillaume connaît l'extrême dévotion de Mathilde, et croit voir dans le sentiment qu'elle éprouve, l'humiliation d'avoir été enlevée par un infidèle et la douleur de se sentir sous sa dépendance ; il la relève, l'encourage, et tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek Adhel, en lui disant :—Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous pâle et tremblante n'appartient plus au monde : placée par sa naissance à côté du trône de Richard,

elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des vœux d'éternelle chasteté : l'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour, nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un œil profane la vierge du Seigneur ; permettez donc, ô noble Malek Adhel, que renfermée dans l'intérieur de votre palais à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marquée pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard et l'illustre Saladin. — En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore et attend la réponse de Malek Adhel ; celui-ci contemple long-temps la princesse dont la confusion augmente encore la beauté, il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte ; cependant, il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre ; à la fin se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : — Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étranges que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmées par la princesse elle-même ;

alors faisant quelque pas vers elle, il ajouta :—Serait-il vrai, madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'âme ? — Elle interrompt le prince et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit : — O que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits ni entendu la voix d'un Sarrazin ; Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom.— Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très-sainte*, tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare ; cependant toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans

un tombeau : au reste, la princesse est libre, elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes serments.

En achevant ces mots, Malek Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans le vaisseau qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient ; on présenta un cheval à l'archevêque ; le reste des prisonniers suivit à pied, hors le brave Montmorency, qui n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard, et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes évènements dont ce jour avait été témoin ; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle ; mais en même temps, elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. Comment surtout, se disait-elle, n'ai-je pas aperçu en lui quel-

ques traits du démon auquel il est livré? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits;—et en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek-Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites; là tout brillait de la magnificence de ses anciens possesseurs; on n'y marchait que sur le marbre; on n'y voyait que des colonnes de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans: des appartements sans nombre, d'immenses jardins étaient occupés par le sérail; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtues aux portes extérieures; mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les chrétiens; quoiqu'étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses, pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux yeux du saint archevêque; c'est donc dans un palais séparé qu'il fait

conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des chrétiens ; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortège de Bérengère soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais ; quoique attenant à ceux du sérail, ils en sont séparés par des hautes murailles, et n'ont entr'eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure, étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds, les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous côtés, et dans un vaste salon de jaspe, des piles des carreaux enrichis de broderies entourent un bassin où quatre Amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux ba-

lancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartements est destiné pour la reine ; Mathilde choisit le plus simple, et au milieu de ces murs revêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule : l'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des chrétiens, déteste d'autant plus le faste qui l'entoure que son cœur est plus rempli d'amertume ; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais, pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix ; là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sorte de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits le plus exquis et des sorbets de toute espèce, mais joignant le respect à la générosité il ne se présenta point devant elles ; il leur fit même dire qu'aucun musulman n'entrerait chez

elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quelques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse : Bérengère occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accents passionnés d'un amour au désespoir : Mathilde aux pieds du souverain juge, lui offrait ses larmes et ses prières, et l'efforçant de soumettre son ame à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : —O grandeur infinie, je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élèvera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'ayez donné votre loi pour soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleurs dans mes épreuves.

Le lendemain, les princesses se réunirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent

de faire leur oratoire ; on voyait sur le visage pâle de Mathilde, l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et le permet ; tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde désolation qui régnait au fond de son ame.—L'archevêque, en ce moment, entra chez elles, il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, et venait consoler l'affligé ; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger ; mais la reine accablée de tristesse n'était pas encore en état de l'entendre, et sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner, que le jour où elle serait rendue à Richard ; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin, et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel.—Mon père, lui dit-elle, vous né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tyr, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux, plusieurs fois, am-

bassades auprès du soudan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie.

Hélas ! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem et qui menace maintenant toute l'Asie ; je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance et ses intrigues ; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche, je connais surtout le grand ascendant de Malek Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes : ah ! au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos chrétiens d'Orient eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confié à mon expérience, croyez que la Terre-Sainte

ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui.

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

" C'est à Damas, dans la cour de l'Atabeck Noureddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main il lui conquérait de nouveaux états, ou retiré dans son gouvernement de Damas il s'occupait à lui former dans ses enfants, deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

" Saladin n'annonçait point dans son en-

fance ce qu'il devait être un jour: on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles, tandis que Malek Adhel plein d'une ardeur guerrière semblait avec la vie respirer les combats. Saladin grave, froid, austère, réfléchissait beaucoup, parlait peu, repoussait tous les plaisirs, dédaignait l'amour et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'indiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint par ses prières de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux musulmans.

" C'est ainsi que le génie de Saladin qui n'était une que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir, tandis que Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était oppposé, autant leurs cœurs étaient étroitement unis: ils ne se quittaient point sans regret et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié cimentée par un même

respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les chrétiens, par des services mutuels et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de force en augmentant de durée.

" Ce fut en Egypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin, pour chasser le calife fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Allah se réveilla de son assoupissement, mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir pour prix de sa trahison avec la moitié de ses richesses, la place de grand-visir, qui

par l'étendue du pouvoir était au-dessus de celle du calife lui-même.

" Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et son ambition l'emportant sur la fidélité, il promit de soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres ; à cette nouvelle, l'ame de Malek Adhel se révolta, il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable ; Shirkouh offensé d'une telle audace l'en eût puni, sans doute, si Saladin n'eût intercédé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

" La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin ; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différents ; tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvements d'ambition qu'il avait ignorés jusqu'alors : ce n'était point qu'il enviât la grandeur de Shirkouh ; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse ; mais il sen-

tait en même temps que l'espoir de ne voir rien au dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme (1).

Ces sentiments ne tardèrent pas à se développer ; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin ; elle arriva : Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîné des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin qui en voulait une autre, feignit pourtant de se contenter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et de se conformer aux ordres de leur maître, l'Atabek. Malek Adhel le crut ; mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône, et exerce la suprême puissance : il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin ; il ne peut croire sur-

(1) Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais, et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

tout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée, au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin; les larmes aux yeux, il lui peint, sous les plus vives couleurs, la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur vieux père, Ayoub; il lui rappelle que c'est au maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu.—Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek, il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel, comme jamais frère n'avait aimé un frère; cependant inébranlable sur son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner; et Malek Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

" C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous rendit victimes de son amitié

pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre-Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé à trop juste titre le *lion des combats;* et le *foudre des batailles.* Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Béthléem changées en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jerusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser, au souvenir de pareils malheurs."

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit, pour donner un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. " Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentiments nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité

sainte? se peut-il que les infidèles aient quelques vertus?—Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrazins, et surtout dans Malek Adhel, la sincérité, le désintéressement et la grandeur d'ame; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'écriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne laissent dans la bouche, qu'une cendre amère et empoisonnée. Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel, comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux musulmans; et la reine s'écria:—Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Égypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette?—C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour: en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas! quel est celui qui les guérira? La couronne

de notre tête est tombée; nos jours sont accomplis; notre fin est venue; et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle: regarde, ô Eternel! notre affliction; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse (1).

Durant les jours suivants, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière: plusieurs de ses moments étaient pris par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouvernaient: il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mourants; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage; car ce jeune héros était soumis à Dieu, à un tel point, qu'il aurait approcher la mort, sans oser seulement regretter la gloire; cependant il y fut rendu, à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger, par l'effet des

(1) Lamentations de Jérémie.

soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le conjura de vouloir bien continuer l'histoire des conquêtes de Saladin. Il se réunirent avec Mathilde dans l'oratoire des princesses, et Guillaume commença ainsi :

" Pendant que Malek Adhel ruinait nos villes et nos campagnes, Noureddin se préparait à châtier son infidèle émir : il venait de rassembler une nombreuse armée, et s'avançait à grands pas vers l'Egypte, lorsque la mort le frappa, et détruisit ainsi la seule force qui pouvait mettre obstacle à l'ambition de Saladin : celui-ci, en habile politique, se hâta d'épouser la veuve de l'Atabek, et ce mariage légitimant en partie son usurpation, Malek Adhel n'hésita plus à se ranger du parti de son frère, et dès lors, soutenu par ce bras invincible, le trône du nouveau sultan put défier toutes les puissances de l'Orient réunies.

" Les deux frères célébrèrent leur ré-

union par de nouvelles conquêtes : Mouhoul, Damas, Alep tombèrent sous leurs coups : Jérusalem seule résistait encore ; mais les guerres intestines qui la déchiraient, faisaient trembler tous les chrétiens sur le sort qui lui était réservé.

" Amaury n'existait plus ; l'infortuné Baudouin V lui avait peu survécu, et Sibylle, sa sœur aînée, héritière du royaume de Jérusalem, en avait fait couronner roi Lusignan, son époux ; mais les droits de celui-ci n'étaient pas généralement reconnus. Plusieurs princes, ses tributaires, refusaient de lui prêter serment, et Conrad, marquis de Montferrat, lui disputaient ses droits au trône ; ce concurrent, soutenu par Raimond, comte de Tripoli, était un ennemi redoutable, et peut-être l'eût-il emporté, s'il n'eût aliéné tous les esprits, par son caractère dur, hautain et inflexible, au lieu que Lusignan, en cachant une ambition aussi démesurée sous un extérieur populaire et affable, se faisait beaucoup plus de partisans : d'ailleurs, profond dans ses projets, et constant dans ses entreprises, impétueux dans ses désirs, mais toujours maître

de ses mouvements, faux, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir ; et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'état ; il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les chrétiens de les abandonner, pour s'allier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

" Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit :—Mon père, si nous étions encore aux temps de la première croisade, à ces temps heureux où les chrétiens soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix ; mais, mon père, depuis que les richesses de l'Asie ont corrumpu les chrétiens, qu'ils ont préféré l'or, les parfums, et les voluptés de l'Orient, à cette pauvreté, à cette

austérité de mœurs, qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie; depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Ramla, et tant d'autres seigneurs qui ont voulu se rendre indépendants du roi de Jérusalem, l'empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdue sans retour; et si nous n'obtenons de Saladin une trêve qui nous donne le temps de demander et de recevoir des secours de l'Europe, je vois, en frémissant, le trône de Godefroi de Bouillon prêt à s'écrouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs; dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des chrétiens, estimé même par nos ennemis, vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès: partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin, parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel; il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que

personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs; quant aux conditions de la trève, mon père, je m'en repose entièrement sur vous; car je sais trop combien la gloire des chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se ternir entre vos mains.

" En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais aux yeux de toute la chrétienté du parti de Lusignan; mais quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'empire; d'ailleurs, ses droits étaient bien plus justes, ils étaient même sacrés puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets, l'honneur, la religion me faisait un devoir de le reconnaître pour mon souverain; en conséquence je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à la cour de Damas où Saladin résidait alors.

" Je puis dire que jamais ambassadeur ne reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas: dès le jour même de

mon arrivée, je fus admis à l'audience du Sultan, il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévèrement bannis, et où il ne se distinguait lui-même du reste de ses sujets, que par une plus grande simplicité dans ses habits ; en m'apercevant, il m'honora d'un grâcieux sourire, et le prince son frère s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit :—Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les chrétiens nous annoncent enfin qu'ils veulent agir de bonne foi, et que nous pouvons prendre confiance en leurs promesses : mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui : quoique nous sachions bien que par votre exemple et votre éloquence, vous attiriez à votre foi presque tous les prisonniers sarrazins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux ; aussi recevez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans

doute à celle de Jérusalem ; quiconque sème partout les bienfaits doit recueillir partout la reconnaissance ; un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle part un plus sincère et plus ardent que Malek Ådhel.

" La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles, émut tous les assistants et me toucha au point de me faire verser quelques larmes.—Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges, mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek Adhel qui m'engage à les répéter.—Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez-vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière ?—Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume, mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'était pas arrivé encore : je veux croire qu'il viendra et qu'une ame si magnanime ne restera pas

éternellement dans les ténèbres.—Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion?—Tous les jours, ma fille, car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et, si la reine le permet chaque matin et chaque soir, nous implorerons pour le prince dans nos prières communes le Dieu des miséricordes.—Bérengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement:—Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit; mais maintenant, je crois que l'heure de la prière a sonné. L'archevêque se leva à ces mots pour commencer les saintes cérémonies; on assembla tous les chrétiens captifs qui par leur rang pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk: courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des chrétiens: plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage: un peu plus loin,

le jeune Josselin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que ce ciel qui se l'était réservée eût permis qu'elle tombât sous le joug des infidèles. La reine prosternée devant son prie-dieu sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet, tandis qu'agenouillée sur la marbre Mathilde du fond d'une conscience tranquille faisait monter vers le ciel pour la conversion du prince, des prières innocentes et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

Peu de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant

une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit quelques minutes, puis, prenant Mathilde par la main, il la fit asseoir entre la reine et lui. "Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenir les ames grandes et généreuses, est d'avoir l'air de se fier à elles; d'ailleurs Malek Adhel a, par sa discrétion, merité notre confiance, puisque depuis votre séjour à Damiette voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous." A ces mots la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui, elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue par Malek Adhel, qui, sui-

vant de près son message, parut tout à coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda long-temps et non sans émotion. A la fin, s'adressant à l'archevêque, il lui dit: "Vénérable père des chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons : si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos ames ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs, vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde.—Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte.—Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris ; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire ; si, les armes à la main, il subjugue les plus fiers courages, quand il les a posées il ne résiste point aux larmes de l'in-

fortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante ; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort.—Non, madame, je ne le suis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement ; si je l'étais soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées ; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à mon frère, au grand Saladin, après Mahomet, le plus grand des humains ; il ne voudra pas prolonger vos peines, confiez-vous à sa bonté, madame, à mes prières et à son amitié pour moi. Mais ne pourrai-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrai je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, et si elle daigne me regarder aussi favorablement ?" La vierge qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit :—Comment pourrais-je

avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les infidèles ?.... Mais, s'il est vrai qu'ils en possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent ? Le prince tressaillit à ce mot ; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste si étrange qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre ni la comprendre ; Bérengère craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur : Pardonnez, seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille, qui élevée loin du monde ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre ; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter.—M'irriter, interrompit vivement le prince ; ah ! madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume ; car,

le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations; qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à Malek Adhel, ce langage ne doit point vous surprendre, car si vous vous rappelez les fréquents efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent chaque jour au ciel pour votre conversion.—Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde; est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il vrai, madame, que malgré ma croyance vous preniez quelqu'intérêt à moi?

La princesse, les yeux attachés vers la terre, et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme: — Votre croyance me fait horreur; votre aveuglement me fait pi-

tié. L'empire du démon qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'ouvraient à la lumière; puis-je trop demander cette grâce à Dieu ?--Ah ! madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu ; car s'il vous entendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières ! — La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge, elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit :—Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père ?— Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait ; Malek Adhel n'osa point la retenir ; mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : — De quel ciel cette fille est-elle descendue ! assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le prophète nous promet, ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque ; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son ame : si elle perdait son innocence,

elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. —Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prêterait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux, mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour! — A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi; car dès lors il prévit et les désirs du prince, et les dangers de Mathilde: mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ces paroles; et la reine qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit:—Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des croisés: s'est-il livré quelque bataille? mon époux a-t-il combattu? le vaillant, le noble Richard n'est-il point blessé? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre; depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale, mais seulement

quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur, et s'est acquis une gloire nouvelle, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos: peut-être, madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour.—Eh quoi! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolemaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux?—Non, madame, reprit le prince: la volonté de mon frère me retient encore en Egypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais; vos moindres ordres y seront respectés: je demande seulement, qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos

vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses ; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée ? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel ; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes, et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne le sauvera pas.—Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos craintes ? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion ? Le prince ne connaît point ma sœur, il n'a vu que sa beauté ; et quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement

durable.—Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leur choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'ame sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde?—Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté.—Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur? Ne savez-vous pas qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime? et s'il est vrai que Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes, et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des croisés. — Mon caractère reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours

préservé de ce délire que vous nommez amour; mais autant qu'il m'a été permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs ni serments, ni rien de sacré sur la terre, qu'il ne consentît à braver, et, qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour, et de lui sacrifier ses désirs; ainsi je puis bien croire que Malek Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes; mais, madame, serait-ce assez? et si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir? — Mon père, reprit la reine en hésitant, de quel secours ma présence pourrait-elle être à Mathilde, que dis-je, ne lui serais-je même pas plus utile, en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire qu'un prince tel que vous nous avez peint Malek Adhel, soit capable d'une

violence criminelle?—Je vois, reprit l'archevêque, d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisque elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, madame, je ne me méfie point de la vertu de cette chaste enfant; mais auprès de Malek Adhel, la séduction sera terrible, et jamais peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ, pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme; mais j'ose vous le déclarer, madame, ni Philippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatantes vertus, cette grâce de l'esprit, ce charme entraînant du cœur, qu'on remarque dans Malek Adhel; mais dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillants avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde: vous le dirai-je, madame, ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusa-

lem où son père avait régné et où son Dieu était mort, la fille d'Amaury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient, par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, dont elle voulait être la gloire, en devint bientôt l'opprobre, en en méconnaissant les devoirs, comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne, toi qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes qui riais de les voir se plaire dans la retraite et l'obscurité, et t'enorgueillissais de ta supériorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié, il n'a pas été sans faiblesse ; et sans doute, si au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles, et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrazin. — Que dites-vous, ô ciel ! s'écria la reine avec effroi. — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours : mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure,

lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek Adhel.

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque, qu'elle allait se rendre avec Mathilde dans le berceau d'orangers le plus voisin du palais, et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Berengère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins : en attendant l'archevêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout-à-coup, du milieu d'un épais buisson dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraile qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérengère s'avança : elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds ; à la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la

frayeur avait suspendu la marche, vînt à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria:—O cher et saint habit! ô brillante et bienheureuse croix! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois! Ah! madame, ajouta-t-elle, en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point: je suis une malheureuse, souillée du plus noir des crimes; j'ai renié mon Dieu et mon patrie, pour suivre en ce lieu impié ma royale et coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendait, Malek Adhel l'accable de mépris; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète; elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes, et quitter ce séjour abominable; l'amour la retenait, et plus encore la crainte de repa-

raître dans sa patrie irritée : quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant ; il lui répondait qu'il ne savait pas se battre contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre, enfin madame, quand nous avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours : sa fierté ne pouvait s'y résoudre ; mais ce matin un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos maiens. Le croiriez-vous, madame ? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail ; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante ; ce n'était point assez enfin de renoncer, à elle ; il veut la livrer à un autre époux, avant de partir pour le Caire. En sortant de votre palais, madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs

de sa cour, et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem ? Celle ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre : Malek Adhel s'y est opposé.—En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté ; choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité ; et qu'à mon retour du Caire, je vous trouve déterminée.—En achevant ces mots, il s'est éloigné, et la princesse désespérée, se jetait sur son poignard, pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main : alors, à force de prières et de gémissements, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. " Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune : dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée ; c'en sera assez sans doute pour l'engager à m'y

soustraire." Aussitôt, madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince ; mais ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous ; en marchant le long des murs du jardin du sérail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui est ignorée de Malek Adhel lui-même ; c'est par là, c'est sous mes habits, que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux, et je vous conjure, au nom du divin Sauveur qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrazin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne.

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine ; Bérengère ne la fit point attendre, son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir ; elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence, que quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de met-

tre tous ses soins à favoriser son évasion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement; mais, ajouta-t-elle, j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem; après une faute comme la sienne, elle doit sentir que le monde lui est à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens que dans le cercueil de la penitence.—Oui, madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute.—Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre: mais, dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont devenues tout-à-coup si odieuses.—On assure, madame, repartit l'esclave, qu'un amour nouveau, né d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, généreux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de Malek Adhel à tout

autre désir.—Et nomme-t-on, demanda la reine, celle qui a produit un si merveilleux effet?—Oui, sans doute, madame, on la nomme, mais votre majesté me pardonnera si le respect qu'inspire un nom si beau, si révéré, m'empêche de le prononcer devant elle.

Bérengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien : elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi : son innocente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait ; ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu ; qu'elle avait choisi un musulman pour maître ; qu'elle encensait les autels de Satan ; et pourrait-on s'étonner de la secrete horreur qui remplissait son ame, et du tremblement universel qui l'avait obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir?—Mon Dieu, madame, s'écria l'esclave, en se relevant tout-à-coup, n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous? Ah!

je fuis ; je ne peux supporter encore sa présence ; hélas ! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse.—Les paroles du pieux Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces ! répondit la princesse.—Elles le sont pour vous, madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave ; mais pour les consciences criminelles, ô que les regards de l'homme de bien sont terribles !

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre ; Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'infidèle princesse de Jérusalem.—Elle a tort de me craindre, dit-il, si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner : et vous, ma fille, ajouta-t-il, en s'approchant de Mathilde ; vous qui semblez épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pareilles choses, si leur connais-

sance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute, vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas, et c'est parce que la sagesse divine a prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent; mais, venez, mon enfant, suivez la reine avec moi; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin; vous entendrez les malheurs de vos frères; vous pleurerez sur leurs châtiments, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez, par leur exemple, qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup.

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément; et agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le berceau d'orangers, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

CHAPITRE VI.

" Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas, que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trève de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lusignan lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles : Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi, pour otage, ni ville, ni citadelle, ni château fort, et l'amitié l'avait obtenu de Saladin, en dépit des représentations de la prudence : déjà le traité venait d'être signé, déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trève les fortifications qu'il faisait élever à Rama, lorsque le marquis de Tyr apprenant des nouvelles si favorables pour son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les chrétiens et se décida à détruire par une perfidie, tous les succès que j'avais obtenus et le bien que je venais de

faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trève va être jurée et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Caabah (1).

A la nouvelle de cette trahison la cour de Damas où j'étais encore, retentit de cris de fureur ; le sultan ne voulut point comprendre que, les intérêts de Lusignan étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait point être imputé à l'autre ; il ne vit que son outrage ; il crut que tous les chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance ; aussi dans le premier mouvement de son indignation, il ordonna que je fusse chargé de chaînes et jeté dans un cachot ; Malek Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât tout le ressentiment de son frère contre les chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant plus irrité contr'eux qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête ; il osa représenter à son frère que la

(1) Temple de la Mecque.

perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saladin lui répondit :—Je mets un bien moindre prix à l'empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commetre une grande faute ! Fais ce que tu voudras ; je remets la personne de l'archevêque sous ta garde. —Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté ; permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem, et ce devoir rempli, permets-moi d'en remplir un autre non moins sacré ; permets-moi de venger mon frère, le prophète, et la foi des traités odieusement violée. — Je le veux, s'écria Saladin ; je veux aussi qu'avant peu de jours, nous mettions le siège devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment soit

le premier que je voie briller sur le haut de ses remparts.—Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine ; tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain.— Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les chrétiens sont perdus.— Ils le sont, s'écria vivement le prince, et ils se séparèrent.

Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère ; après m'avoir conduit jusqu'aux terres des chrétiens avec des soins si généreux, que la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Conrad qui revenait vers Tyr chargée des dépouilles de la caravane ; il l'attaqua, la battit et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raimond de Tripoli et Renaud de Châtillon : mais à peine achevait-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade ; pour notre malheur, il y court ; et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis, et loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui

demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette fameuse et à jamais déplorable journée, qui abattit presqu'entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient: le corps des templiers détruits, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-même fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore; mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfans qui pleuraient leurs chefs et leur soutiens, contre une armée triomphante et nombreuse? En vain Sibylle s'efforçait-elle d'encourager le peu de soldats qui nous restait; en vain, répétai-je à ce peuple éperdu, qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu que de l'abandonner aux mains des infidèles: on ne nous répondait que par un morne silence; l'horrible famine abattait tous les courages, le temple saint était désert; on ne voyait que des visages pâles et livides se traîner dans les rues comme des ombres pour y disputer la pâture des plus vils ani-

maux ; on n'entendait que les sourds gémissements de la faim et les derniers soupirs de la vie. Ainsi se vérifièrent sous nos yeux les tristes paroles du prophète :

(1) " Les anciens de la fille de Sion sont " assis sur la poussière et se taisent. Ils " ont mis de la poudre sur leurs têtes et se " sont ceints de sacs : les vierges de Jéru- " salem baissent les yeux vers la terre et " pleurent. "

Hélas ! madame, comment vous peindrai-je ce jour de désolation où il fallut se résoudre à capituler : ce jour où la triste Jérusalem ouvrit ses portes à un vainqueur superbe, et vit en frémissant le bras de Malek Adhel arborer le premier sur ses murailles les odieuses enseignes du croissant : cependant, je dois convenir que c'est à la protection de ce prince que nous dûmes une capitulation plus honorable et la permission de nous retirer à Antioche avec nos familles et nos trésors ; il délivra tous les prisonniers qu'il avait faits de Tibériade, et paya de ses deniers la rançon des captifs

(1) Lamentations de Jérémie, ch. 2, ver. 10.

dont il ne disposait pas ; il donna de riches présents aux femmes dont les époux avaient péri dans la combat ; il voulut que les blessés fussent traités à ses dépens, et obtint de Saladin, que les frères hospitaliers continueraient à en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison ; enfin, madame, j'avoue qu'en cette circonstance, ce prince fit éclater des vertus inconnues à ce siècle ; l'Orient étonné les admira, les musulmans en étaient fiers, les chrétiens en étaient touchés ; mais tous le louaient, le bénissaient ; et c'est à ce foyer d'adoration universelle que s'allumèrent les premières étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amaury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible : elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel ; plusieurs fois ils combattirent ensemble : elle resista longtemps ; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné, que l'ennemi qu'il avait eu tant de peine à soumettre était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour, elle abandonna le parti des

chrétiens, renonça à sa foi, et devint la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie; c'est ainsi qu'Agnès, en bravant les préjugés de son sexe en avait abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes : ce fut une de ces passions effrénées, telle qu'il en naît dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent, enflammé, se répandent à flots précipités sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une vierge qui a rompu une fois les chaînes de l'austère pudeur! elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits; ainsi, Agnès habituée à n'obéir qu'aux mouvements impétueux de son ame, aima le prince avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui en donner le titre.—Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? —Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque,

est très-loin d'être aussi saint chez les musulmans que chez les chrétiens, plusieurs femmes le partagent et le goût de leur maître est la loi qui les répudie.—Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une chrétienne se soit soumise à une telle humiliation !—Ah ! madame, cette honteuse folie qu'on nomme amour, répliqua Guillaume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à aimer au point de compter pour rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le fuseau pour l'épée, et l'ombre de la retraite pour le bruit des armes ; et c'est ainsi que s'égareront toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des hommes, et confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent que pour réunir les vices de tous deux.—Et que devint Agnès, mon père, s'écria la reine : sans doute elle

n'a point connu d'heureux jours ?—Non, madame, reprit Guillaume, la passion qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs étant la route du vice est toujours celle du malheur : Agnès à souffert tous les peines qu'elle méritait, quoiqu'un musulman ne connaisse guère cette délicatesse qui compte pour rien les charmes extérieurs quand les qualités de l'ame ne l'accompagnent pas ; cependant, elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur ; sans doute, à la place de Malek Adhel un chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur ; Malek Adhel hésita un moment : hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur toutes les autres, que la même action qui chez les infidèles est une rare vertu n'est chez nous qu'un simple devoir ; de sorte que dans cette circonstance quand la volupté et l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un chrétien eût été coupable.

Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu pour suivre un infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée, pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave; jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute: puisqu'elle commence à s'en repentir, commençons à la plaindre et ne soyons pas plus sévères que Dieu qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

Enfin il se leva, ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem: les habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition, et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenu: ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux; et c'était un spectacle bien attendrissant, que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de

sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche, et conduisait ses sujets éplorés : en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur : il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade (1), il voulait commencer ce jour même à suivre les loix de la chevalerie, en lui octroyant un don selon la coutume de nos anciens paladins ; la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux ; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse ; mais au fond de l'ame, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Lusignan, car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les chrétiens : en effet, si ce

(1) Voyez l'*Histoire de Saladin*, par M. Marin, Pièces justificatives, où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

prince fût demeuré dans les chaînes des Sarrasins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad, unis alors de forces et d'intentions : dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin, au lieu que Lusignan, en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad indigné de cette obstination lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux chrétiens : alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même ; et tandis que méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait à sa conduite, en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe : vous savez, madame, quels puissants secours j'obtins de tous les princes

chrétiens ; peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes et donner l'exemple à leurs sujets : les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés ; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade : nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour reconquérir le tombeau de son Dieu. Ah ! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissensions de Conrad et de Lusignan devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe-Auguste, et de tant d'autres princes d'Europe qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissants états, et à travers tous les périls d'une mer orageuse viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu ! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites et qu'un si grand dévoûment soit sans effet ; vous ferez luire ce jour glorieux où les chrétiens, après avoir acheté le repos

par le travail, et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolée pour y faire retentir de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentiments, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertu aux nations voisines, que celles-ci émues, édifiées et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte et un seul cœur....” En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait ; il croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplit sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer : il s'arrêta, mais ses regards enflammés, sa tête élevée vers le ciel et son silence tout vivant de ferveur indiquaient assez que le cœur était encore en prières quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette

teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres reveries, lorsque le léger bruit d'un vêtement qui glissait à travers les feuilles vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher.—Qui êtes vous? lui demanda Guillaume, en faisant quelques pas vers elle.—A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissements, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser.—Malheureuse Agnès, est-ce vous? s'écria l'archevêque, en reculant involontairement.—Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas; ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche.—O mon père, interrompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amaury; hâtez-vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir et son âme peut être sauvée encore.—Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois, s'écria Agnès; est-ce elle qui parle en ma faveur?

—Oui, je la reconnais à son habit, surtout à sa merveilleuse et fatale beauté : Dieu ! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal ?—Qu'entends je, reprit Mathilde étonnée : étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et vôtre existence que depuis quelques heures ; que me reprochez-vous et quel mal ai-je pu vous faire ?—Elle le demande, s'écria douloureusement Agnès ; elle qui m'a chassée du cœur où je régnais ; qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié ; elle enfin l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir...—Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque, votre opprobre est dans vos regrets ; ah ! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage ? ne béniriez-vous pas l'instant qui en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel.—Que parlez-vous du ciel, s'écria Agnès égarée, qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu

puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise?—Si tels sont vos sentiments, reprit l'archevêque d'un ton sévère; si votre ame est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici; pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi?—A ces mots la fille d'Amaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée:—Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves.—Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée par sa conduite au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe; allez, allez, misérable Agnès: retournez dans ce palais; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe arabe; implorez le sourd Mahomet.... Le jour de la

condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloutir: déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt....—O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles: prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours et qui n'a plus la force de vous en demander.—La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi voix:—Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu.—Je ne le veux point, dites-vous, répliqua Guillaume, en essuyant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables; madame, pouvez-vous le croire? ah! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais, que puis-je faire si elle ne se repent pas? que puis-je faire si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-puissant?—Il achevait à peine, quand l'esclave qui avait parlé à la reine quelques heures auparavant, entra, et s'a-

dressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria : —On vient de s'apercevoir de votre absence, madame, on vous cherche dans tout le sérail : j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre : nous voici en sureté toutes deux, car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne, et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun musulman ne peut pénétrer.—Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains ; ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais ; ne me rendrez-vous pas ma liberté, mes armes, la vengeance ?—Le ton dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui pouvait persuader la reine ; Agnès voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter :—Je m'entends mal à vous prier, madame ; mais songez qu'habituée à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'y ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie.—Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai

point à l'espoir de contribuer à votre salut en brisant la chaîne qui vous retient ici : venez, madame, venez revoir des chrétiens, venez pleurer avec eux, sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères, et par de longs et fréquents actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici...—Non, madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente, laissez-moi le soin de mon sort ; c'est à travers les déserts que, seule à pied sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite, que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage —L'archevêque dit alors que ce n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile.—Agnès n'osa

rien repliquer à l'ordre de Guillaume : elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury : Mathilde céda avec plaisir, à cette princesse, la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même ; et Mathilde ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus : elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui etait pas permis d'approfondir ; mais, les efforts mêmes qu'elle faisait pour les chasser, les lui rappelaient sans

cesse; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant, seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures: en offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts et les accusations de la fille d'Amaury, et de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux qu'elle en comprenait moins la cause; mais la pitié, qui pour les ames tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'ame de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de

goûter le même repos. Les tourments de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentiments de contrition qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu : plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourments) sur elle même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper: la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois

l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur ; car, non seulement elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité ; mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir....A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une ame que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès qui durant cette longue nuit n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut ; elle se lève, regarde autour d'elle ; le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux, elle n'aperçoit rien ; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnès : elle y court aussitôt, et la trouve debout marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas.—Que me veux-tu, s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge ? pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout

ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore?—Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins. Malade, reprit Agnès, en la regardant fixement: je le suis en effet, et beaucoup; mais, que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah? si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant.—Grâce au ciel, répondit la princesse, en rougissant, le cœur de cet infidèle n'est point à moi et je n'en dispose pas.—Que n'as-tu dit vrai, interrompit Agnès, en lui saisissant la main avec une brusque vivacité, je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute: s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois?—Mais cet état affreux dont mon ame est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? Ne pouvez-vous pas fuir le prince?—Le

fuir ! que dis tu ? fuir Malek Adhel ? non, je ne le puis pas ; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour ; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes et mon Dieu même !....Tu frémis, Mathilde; et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits. Eh bien ! tu ne sais pas tout encore ; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour à pu m'entraîner. J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant ; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés ; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang, et le Dieu de mes pères....Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle....Et toi, barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi, et va dire à ton

archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir.

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante : l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur : incapable de répondre un seul mot à ces discours si nouveaux pour elle : impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès seule en proie à son affreux délire ; cependant elle sortit pour appeler ses femmes et les envoya auprès d'Agnès, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint ; Mathilde le sachant dans le palais accourut à sa rencontre et lui dit : — Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite ; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même .... — Arrêtez, ma fille ; répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répé-

ter de pareils discours : tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre : maintenant, allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre appartement avant de m'avoir vu ? — A ces mots, Mathilde s'éloigne, elle marche toute rêveuse et s'efforce d'obéir au prélat en ne cherchant point à comprendre quel est l'étrange bonheur qu'Agnès peut goûter au sein du crime : elle va dans l'oratoire, la reine n'y est point : elle passe dans sa chambre et ne l'y trouve pas : enfin, elle entre dans le grand salon de jaspe, et c'est là que Bérengère est assise sur une pile de carreaux, devant une table élégamment servie et entourée d'une foule de jeunes esclaves chargées de corbeilles de fleurs. Ma sœur, s'écrie la reine, en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette, il va venir incessamment nous donner des nouvelles de l'armée : et en attendant, il nous envoie ses femmes nous amuser par leurs jeux ; venez vous placer près de moi et prendre part à ce divertissement. — A ces mots, la princesse rougit,

son cœur palpite, elle s'assied et garde le silence : les jeunes esclaves commencent à danser au son des castagnettes, du cistre et du tambour de basque : mais il y a dans leurs chants et surtout dans leur maintien, une sorte de molle volupté qui agite la reine et alarme la vierge : elle détourne les yeux d'un spectacle dont sa pudeur est offensée ; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, entr'ouvre la jalousie ; et là, enchantée de l'éclat du ciel, de la beauté de la verdure et du charme que répand dans l'air la fraîcheur du matin, elle cède au vif désir de faire une promenade solitaire, et descend dans les jardins du palais.

Elle suit le cours d'un ruisseau qui serpente sur un sable fin, bordé d'une haie de roses et de citronniers : insensiblement les arbustes s'élèvent, s'épaississent, elle se trouve au milieu d'un bois où mille routes se croisent et lui font perdre la première qu'elle a suivie : prenant au hazard celle qui se présente, elle s'égare de plus en plus ; et cependant, ce lieu est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfu-

ment, des eaux si claires le rafraîchissent, que la vierge en se voyant seule s'émut, mais ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir autant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de platanes ; bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le calme dans son cœur ; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies ; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent a l'agitation ; et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination, errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle, de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui pour la première fois de sa vie se trouve seul dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presqu'entièrement écoulée, et le prince s'est

rendu chez la reine. Etonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérengère l'envoie chercher; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume qui y est toujours resté avec Agnès quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérengère ne peut le satisfaire; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque; il regarde le prince d'un œil soupçonneux, mais pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la princesse : il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cette objet. Bérengère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes; qu'est-elle devenue ensuite, elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vu ouvrir une des portes du jardin, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher; mais elle est bientôt devancée

par le prince ; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement ; le désir, l'émotion lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant ; à la fin il vole vers le bocage de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu ; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant : "O mon Dieu ! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès !" Et à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore ; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle ; car la course d'une vierge timide qui a passé sa vie dans une étroite clôture, ne la sauvera pas long-tems de la poursuite d'un guerrier tel que Malek

Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir ; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas, il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore ; il part à son tour, la flèche dans airs pourrait à peine le suivre ; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire ; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des désirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout ceci, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéfinissable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber au genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point, car il croit sentir la présence d'une divinité. " O vous ! lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être, fille du ciel, angélique beauté !

....vous qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardente que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler....vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance?" A ces paroles passionnés, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper; mais le prince ne le permit pas. " Où voulez-vous aller, s'écria-t-il, en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse : " Pourquoi me fuir avec tant d'obstination, que craignez-vous de moi, me voyez-vous donc avec horreur?" En parlant ainsi il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingenue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais déguisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur; elle répondit seulement, et en détournant la vue : " Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. — Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh! non, mille fois non, interrompit-il

en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle, vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein! plutôt mourir que me séparer de vous." A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à la fois sa patrie, sa famille, sa couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux; épouvantée des projets du Sarrazin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les grandes manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère: " Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus Christ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent; rétractez donc un serment impie, sacrilège, rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et pour récompense, Dieu consentira peut-

être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés." A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfans du Christ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit: "Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi; esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir." Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'etendue d'un pareil sacrifice, mais à l'air, l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras: "Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine." Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission; aussi

n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. " Venez par ici, lui dit-il en lui montrant une autre route, celle-ci conduit plus directement au palais." Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour se cacher aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein, mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plutôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses désirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence; il marche

plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause ; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve ; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois ; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait ; son regard était grave et sévère, et en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir ; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entr'elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque

chose à chacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérengère fait quelques questions à sa sœur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant; elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince; tout occupé de Mathilde il ne l'aurait pas écoutée, maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit: "Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs? O noble Malek Adhel! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas! ma vie est dans votre réponse." Le prince allait la satisfaire, mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne, et dit à la reine: "Quel est le téméraire, madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres?" L'arche-

vêque a reconnu Josselin de Montmorency ; et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : " Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre ; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'excuse pas son audace." Alors il s'avance vers Josselin qui, n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : " Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre ? Te l'a-t-elle donnée, et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici ? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment ?—Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang ; tout à l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les chrétiens en rumeur ; j'ai appris que la princesse Mathilde

était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers....—Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux, interrompit le prince avec impatience?—Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils menaçaient la princesse, pour me faire voler à son secours, en dépit de tous les obstacles et sans calculer à quels périls je m'exposais." A ces mots, la grande ame de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit: "Brave Montmorency, ne crains rien, sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire; mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi, Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant: moi seul, entends-tu; tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de sa sœur,

de ce saint prélat et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur.—Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur.—Elle ne le peut comme chrétienne, ajouta l'archevêque.—Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux?—Et si je vous jurais, madame, repartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère, à ce prix ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière?" Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre, Malek Adhel répète sa promesse, et alors, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle bénit

ses fers, elle aime l'esclavage qui lui a donné les moyens d'attendrir Malek Adhel en faveur de Richard. " Je ne sais, interrompit amèrement Montmorency, si ce grand roi ne s'offenserait pas de voir votre majesté invoquer pour lui la générosité de Malek Adhel ; quelle que soit la valeur de ce guerrier, je me trompe fort ou l'illustre Richard craindrait bien moins ses armes que sa pitié, et tous nos chevaliers s'etonneraient beaucoup, madame, de voir une reine chrétienne mettre moins de confiance dans leur zèle que dans la protection de leur plus grand ennemi."

Mathilde penche doucement sa tête sur l'épaule de la reine, et lui dit que la réponse de Montmorency lui paraît juste, noble, et qu'elle doit en être touchée. Malek Adhel l'entend et se trouble ; il la regarde, elle paraît émue. Cependant Montmorency à genoux près de la princesse, la contemple avec enthousiasme, et la remercie avec transport de l'approbation qu'elle vient de lui donner. A cette vue, Malek Adhel contient à peine les terribles soupçons qui commencent à l'agiter ; tous

lui disent que Montmorency est cher à Mathilde; aussitôt mille projets violents se présentent à son esprit, tous lui disent de se défaire de son rival. Assurément il le punira, mais comme son cœur généreux sait punir: "Montmorency, lui dit-il, une ame où l'honneur règne comme dans la vôtre doit s'indigner d'être loin des combats: retournez-y. je brise votre chaîne: allez dire à vos maîtres que je ne les crains guères, puisque j'ose vous rendre à eux." A ce discours, Josselin demeure interdit, il ne peut se résoudre à recevoir un bienfait d'un infidèle, ni à s'éloigner de Mathilde; il refuse le don de sa liberté, il a juré à Richard de ne point quitter les princesses, et à moins qu'elles ne le dégagent de son serment, au prix de tout son sang il le tiendra. Malek Adhel, avec une grande vivacité, demande à la reine si elle s'oppose à ce que Montmorency aille parler d'elle à Richard. Bérengère assure qu'elle se croirait coupable de priver Richard et les chrétiens d'un si valeureux défenseur. Josselin n'a plus qu'un espoir; il s'adresse à Mathilde, il la conjure de ne pas le renvoyer

aussi; serait-ce là le prix dont elle paierait le pur zèle qui l'anime, zèle qui lui ferait sacrifier sa vie sans demander même un regard pour récompense? L'impétueux Arabe ne peut le laisser achever, il se précipite aux genoux de la princesse, il s'écrie: "Mathilde, je vous promets un dévoûment aussi pur, une reconnaissance sans bornes; songez aux droits immenses que le titre de votre chevalier vous donnera sur moi, et à tout le bien que mon obéissance vous permettra de faire à vos sujets, vos amis et vos frères." Il se tait alors et attend en silence la réponse de la princesse; Montmorency l'attend comme lui, et tous deux attachent sur elle des regards suppliants qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre, l'embarras, l'émotion, l'incertitude, se peignent sur son visage ingénu; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque: "O mon père! lui dit-elle, guidez-moi, apprenez-moi ce qu'il faut faire.—Ma fille, répond Guillaume, le bras de Montmorency

peut être trop utile à l'armée, pour qu'il vous soit permis de le retenir ici; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'ennemi le plus redoutable de votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continua-t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes? ah! conservez seulement la piété qui règne dans votre ame, et malgré la faiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élèvera au-dessus de tous les périls, et qui vous vaudra mieux que tous les secours humains.—Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois, je les adore, elles seront ma loi." Alors se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit: "Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ouvert, je ne vous retiens point, partez pour l'armée, allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée qui est la cause de Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir; vous raconterez nos in-

fortunes à mon frère, vous demanderez aux chrétiens des prières pour notre délivrance; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons; il vous sera facile de les peindre; parler de loyauté et d'honneur, c'est pour un Montmorency parler sa langue naturelle." A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse et prit le bas de sa robe qu'il baisa respectueusement; mais sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé; debout à sa place, il semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son silence, s'assit sur un banc de gazon, et Mathilde se plaça près d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la fille d'Amaury; sans doute il craint d'interrompre Malek Adhel, mais il craint plus

encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même ; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince. Il lui peint les remords d'Agnès, le désir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort ; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pécheresse qui n'a été coupable que pour lui. " Le prince étonné lui demande s'il sait ce qu'Agnès est devenue ? Bérengère alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit par demander sa liberté. Malek Adhel lui répond : " Puisque cette princesse a choisi une si respectable protectrice, madame, je remets sa liberté en vos mains, et vous laisse l'arbitre de son sort. Père des chrétiens, ajouta-t-il, en s'adressant à l'archevêque, vous le savez, ce n'est point moi qui ai séduit Agnès ; sans doute elle était trop belle pour que je n'acceptasse pas son amour, mais pour lui donner le mien j'estimais trop peu son caractère, et l'espèce

de gloire qu'elle s'était acquise la rendait encore moins aimable à mes yeux : non, une femme que j'avais vu se couvrir de sang et n'être pas seulement émue, ne pouvait toucher mon cœur ; il lui fallait, à ce cœur qui n'avait point aimé encore, une beauté, timide et modeste ; il fallait à mon respect un objet pur et vertueux ; il fallait enfin à mon amour ce qui est unique dans le monde, ce qui ne s'est montré qu'une fois aux regards des hommes, ce qu'un seul mot réunit et exprime, il me fallait...." L'archevêque se hâte de l'interrompre : " Seigneur, lui dit-il, que décidez-vous pour la fille d'Amaury ?—Madame, répondit le prince en s'adressant à Bérengère, je vous remets tous mes droits sur elle, veillez sur sa conduite ; vous serez désormais son appui et sa seule famille, car elle vient de perdre la sœur qui lui restait, Sibylle n'existe plus... —Qu'entends-je ! s'écria l'archevêque, Sibylle n'existe plus ! Que deviendra Lusignan, quel parti va-t-il prendre en perdant une épouse qui le dépouille de tous ses droits à la couronne de Jérusalem ?—Je crois, reprit Malek Adhel en

souriant, que la valeur de mon frère les lui avait mieux enlevés encore." Alors il ajouta quelques détails sur la situation des chrétiens ; il dit que la perte de Sibylle n'avait pas rendu Lusignan plus sage, qu'il s'obstinait toujours à se regarder comme roi de Jérusalem ; mais que ses prétentions, quoique appuyées par Richard, n'en obtiendraient pas plus de succès. Il parla aussi de la division qui s'était élevée entre le roi d'Angleterre et Philippe-Auguste, et des diverses factions qui déchiraient le camp des croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargeât Montmorency de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une si profonde vénération, il s'excusa même de ne pas faire davantage. " Je pourrais vous laisser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talents et l'ascendant de votre sa-

gesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des chrétiens : vous donner les moyens d'appaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envers mon frère?" Guillaume sentit trop la justesse de cette objection, pour essayer de la détruire ; d'ailleurs Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'eût-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement sans avoir pu retrouver sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine qui désirait soulager son cœur en envoyant à son époux de longs détails sur son amour et ses souffrances, demanda aussi au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusques à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans le sien.

Bérengère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue, en voyant que Guillaume la suit. Elle désire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche. Cependant à peine sont-ils seuls, que l'ame remplie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque, et lui dit : " Mon père ! quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloître, pour me faire voir ce qu'il m'était si nuisible de connaître ? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays, qu'il se trouve des crimes parmi les chrétiens, et des vertus chez les infidèles ?—Ma fille, lui dit Guillaume, la providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du monde, il n'a rien aux yeux de Dieu, s'il ne possède la vraie foi ; et si en d'autres temps cette même providence permet aux chrétiens de tomber dans de grandes erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché

de ses enfans. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions? que se passe-t-il dans votre ame, elle semble oppressée par une pénible agitation; la rougeur de la honte couvre votre front; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde?" A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes, et répond d'une voix tremblante: "Mon père, le Sarrazin m'a surprise dans ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main; dans le trouble de mes esprits, je ne songeais pas d'abord à la retirer, et quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans horreur." En écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité; mais il questionne adroitement sa jeune pénitente, il sonde au fond de son cœur, pénètre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut méconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible que Guillaume s'en alarme peu, et comme il voit des moyens d'en

arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui cacher ce qu'elle éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce-qu'il pense qu'il est des sentiments qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi sans parler à la princesse des dangers auxquels la faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère: " Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des devoirs, on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les conséquences, qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le berceau d'orangers, si vous n'eussiez pas quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnès ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire, dont j'aurais voulu ne vous parler jamais, et ce matin, quand

vous avez été tentée par le désir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous aurait pas trouvée. Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle, pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire, et que le fidèle craint et méprise; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasion de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite." La princesse, à ces mots, se prosterne, et promet une entière obéissance. Après un moment de repos, l'archevêque continue ainsi : "Et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures : un monde, où la joie la plus sensible se change tout à coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin; regrettez encore moins ces sentiments passionnés dont vous entendez souvent vanter les délices, et qui presque toujours perdent sans retour ceux qui les éprouvent : tel est

l'effet de tout amour humain, ma fille, il entre doucement dans l'ame, mais quand il y est entré, il blesse et donne la mort.

Exaltée par tout ce que Guillaume venait de lui dire, Mathilde aurait pu à la suite de cette conversation, être exposée aux plus dangereuses tentations, et rencontrer même le prince sans risquer seulement d'être émue ; elle rentra dans sa chambre dans une disposition bien plus plaisible qu'elle n'en était sortie le matin. Agnès n'y était plus, Malek Adhel lui avait fait préparer un logement particulier auprès de celui de Bérengère, sous la condition expresse de n'en sortir qu'avec la reine. Mathilde fut bien aise de ne la plus trouver, car elle avait besoin de solitude pour repasser tranquillement dans sa pensée tous les évènements du jour ; elle se promena en silence dans la chambre, méditant sur tout ce qu'elle avait entendu ; elle s'arrêta près du siège où Agnès avait exhalé tant de plaintes quelques heures avant ; elle frémit au souvenir des désordres de cette ame malheureuse, et appliquant à cette triste histoire une partie des paroles de l'archeveque, elle leva ses

beaux yeux au ciel, et finit la journée en répétant plusieurs fois avec un accent tendre et douloureux : "Tel est l'effet de tout amour humain, il entre doucement dans l'ame, mais quand il y est entré il blesse et donne la mort."

CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Mathilde exerçait sur l'ame de Malek Adhel devenait chaque jour plus impérieuse ; constamment occupé de cette seule pensée, elle le dégoûtait de tous les plaisirs, le poursuivait dans tous ses travaux, le distrayait de toutes ses affaires, et la nuit lui enlevait tout repos ; car un tel amour ne dort point, il veille dans le sommeil même. Souvent le prince soit en conférant avec ses amis, soit en passant la revue de ses troupes, s'arrêtait tout à coup, demeurait plongé dans une profonde rêverie, poussant de profonds soupirs, et ne voyant ni n'entendant plus rien

de ce qui se passait autour de lui. Souvent il allait s'asseoir dans le bocage où il avait surpris la princesse : là, se retraçant la beauté, les gestes, les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux désirs frémissaient dans tout son sang, et il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui ; mais tout à coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine ; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde, mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissimulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses désirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui la rendait si belle et si chère à ses yeux. En effet, comment eût-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues ? Cependant, tout profond tout terrible qu'était ce sentiment, il le chéris-

sait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée; sa profonde blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde; en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais; plusieurs fois il en demanda la raison; on lui répondait simplement qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux regards des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion: et un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde, que si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que de maître doux et soumis, il deviendrait peut-être tyran furieux et forcené. " Cette fille divine, s'écria-t-il dans une extrême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon ame; il n'est point de domination plus absolue que

celle quelles exerce sur moi ; il n'est aucun de ses désirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc cette fierté européene qui dédaigne de rien demander à un maître qui brûle de tout accorder? Ignorez-vous, madame, continua-t-il, poussé par cet instinct qui fait toujours deviner si juste le mot qui doit réussir, ignorez-vous tout ce que vous pouvez obtenir par l'intercession de la princesse? En brisant vos chaînes sans en avoir reçu l'ordre de Saladin, je risque ma vie sans doute, mais combien je me croirais heureux que Mathilde me demandât un pareil sacrifice !"

En écoutant ses paroles, Bérengère tressaille ; elle a entrevu qu'elle pourrait être rendue à son époux, et cette idée l'agite d'une inexprimable émotion : trop pieuse cependant pour donner aucune espérance au prince, elle se permit seulement de le plaindre et de gémir sur une différence de religion qui met une barrière insurmontable entre Mathilde et lui. Le cœur de la reine d'Angleterre est fait plus qu'aucun autre pour s'attendrir aux souffrances d'un amour malheureux ; tout en compâtissant à celles

du prince, elle pense aux siennes, elle les peint, les exprime avec énergie, parle de Richard en épouse passionnée, et ne dissimule point que si son retour auprès de ce grand roi dépend des prières de Mathilde, il ne dépendra pas d'elle que Mathilde en adresse au prince. Malek Adhel n'en demande pas davantage, il se retire. La reine passe aussitôt dans l'appartement de la princesse, elle y trouve l'archevêque, et leur raconte tout ce qu'elle vient d'entendre, qu'elles pourraient être libres, que le généreux Malek Adhel consent à briser leurs chaînes, à les rendre à Richard, et que pour un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde, car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect, dont j'ai vu peu d'exemples parmi les plus nobles chevaliers. Ces mots troublent la vierge, un rougeur brûlante couvre les lis de son front, elle baisse vers la terre ses regards humiliés, et s'accuse d'avoir inspiré de l'amour à un enfant de Mahomet. Bérengère blâme cet excès d'austérité, elle justifie le prince, et prétend que loin de lui faire aucun reproche, on ne peut assez ad-

mirer sa conduite, puisque pouvant abuser de tout, il se refuse même ce qu'il aurait droit de se permettre, et qu'il n'est aucun prince mahométan, et peut-être aucun prince chrétien qui, maître absolu d'un objet aimé, eût usé de la même modération. A ces mots, Guillaume l'interrompit, et lui demande d'un ton un peu sévère, quelles heureuses espérances elle pouvait fonder sur un amour si coupable ? " Mon père, réprit-elle, si ma sœur pouvait vaincre la répugnance que lui inspire le prince, et se résoudre à le revoir pour lui demander de briser nos chaînes..... Une seule fois, pour obtenir notre liberté, Malek Adhel a juré de ne rien refuser à Mathilde. — Guillaume garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton plus grave : Je déclare à votre majesté que la princesse ayant agréé mes soins, tant qu'elle m'accordera la même confiance, et qu'elle demeurera libre de ses actions, je ne lui permettrai pas de se trouver un seul instant avec l'impie qui a osé jeter un œil profane sur elle, et je vous en dirais davantage, madame, si je ne respectais pas la pure et sainte ignorance de la vierge dont les jours sont

voués au seigneur. La reine accoutumée à adopter aveuglément toutes les decisions de l'archevêque, se garda bien de le contredire, ni de presser dávantage Mathilde de se montrer aux regards du prince ; mais au fond de son ame elle ne pouvait approuver la conduite de Guillaume, et osait y trouver plus d'obstination que de raison et de véritable piété.

Le lendemain Malek Adhel ne manqua point de se rendre de bonne heure chez elle, car il se flattait d'après la manière obligeante dont elle avait accueilli ses plaintes la veille, qu'elle aurait déterminé Mathilde à sortir de sa retraite, mais en voyant son espérance déçue il se répandit en reproches amers et presques menaçants ; il annonça que désormais il userait envers ses prisonnières de la même rigueur dont elles usaient envers lui, et puisqu'on refuse non seulement de me voir, s'écriait-il dans sa douleur, mais même d'écouter les nouvelles que j'ai à donner et les propositions que je puis faire, je garderai un profond silence, et d'autres que moi souffriront aussi du supplice d'être privé de la vue de ce qu'ils ai-

ment. — Hélas ! reprit Bérengère toute en-pleurs, où est votre bonté, où est votre justice ? Me punirez-vous de la faute d'une autre, et mon sort doit-il être à la merci des décisions de ma sœur ? — Je vous l'ai déjà dit, madame, repartit le prince, votre sort dépend entièrement de Mathilde ; je puis beaucoup pour vous, mais il faut qu'elle daigne me parler et m'entendre. — Ah ! s'écria vivement la reine, tant que l'archevêque de Tyr sera auprès d'elle, nous ne gagnerons rien sur son esprit. — Est-ce donc ce prêtre qui l'indispose contre moi, demanda Malek Adhel comme frappé d'un trait de lumière ? — Prince, reprit la reine, Guillaume a de la sagesse, de l'expérience et une grande piété ; il sait que ma sœur a renoncé au monde, et qu'il faut, pour qu'un tel sacrifice soit agréable au Seigneur, que celle qui le consomme le fasse sans regret ; peut-être craint-il qu'en s'exposant souvent au danger de vous entendre, l'innocente Mathilde n'emporte au fond de son cloître un souvenir trop vif d'un ennemi de son Dieu."

C'en est assez pour Malek Adhel ; il sort précipitamment, déterminé à éloigner l'ar-

chevêque de Damiette ; mais en quel lieu l'enverra-t-il ? Esclave en un autre ville ? il ne peut s'y résoudre : l'amour, en le rendant passionné, n'a pas le pouvoir de le rendre injuste. Le fera-t-il donc partir pour le camp des croisés ? La prudence voudrait bien s'y opposer, mais la générosité approuve ce parti, et dans l'ame de Malek Adhel la générosité l'emporte toujours sur la prudence : d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le défendre avec une nouvelle ardeur ? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui faire de mal. C'est ainsi qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre ; mais c'est l'intérêt de son amour qui parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-temps, il semble craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se

hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. " Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les chrétiens consentiront à lever le siège de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice; votre sagesse devrait peut-être l'y déterminer, et pour vous donner tous les moyens d'y parvenir, je brise vos chaînes et vous renvoie au camp des croisés avec Montmorency; instruisez Richard des dispositions de Saladin; s'il les accueille, je ne doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle; mais s'il persiste dans ses desseins, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade saura bien les chasser de Ptolémaïs."

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours; la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des

soupçons; il croise ses mains sur sa poitrine, penche sa tête dans l'attitude de la réflexion, et médite en silence quels peuvent être les véritables motifs du prince pour l'envoyer au camp des croisés. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant Ptolémaïs, ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit pas douter que plutôt que d'y consentir Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Damiette, et ne devine que trop les motifs du prince; mais pourquoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des chrétiens? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs? Faut-il donc que jusques dans les torts de Malek Adhel il y entre de la magnanimité? Ah! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence et non pas une cruauté, effraie l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'ame qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des séductions..... Non, il n'abau-

donnera point sa timide brebis à un péril si éminent, il soutiendra ce faible roseau, et montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi Malek Adhel attend impatiemment sa réponse, et voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer, l'archevêque dit alors.—Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse, pût l'engager jamais à l'action lâche et honteuse que vous lui proposez: pour la délivrer, il verserait tout son sang; mais pour le bien de son pays et de sa religion, il donnerait la vie même de cette épouse si chère; tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens: et je vous déclare que s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions que vous venez de me faire entendre, j'emploierais tout mon ascendant sur eux à les en faire rougir; non, prince, non, une pareille mission n'est point faite pour un ministre de paix, puisqu'elle ne peut servir qu'à rallumer une guerre plus cruelle: c'est à Montmorency qu'il appartient de dire vos propositions, c'est à lui seul à s'en charger.....

—C'est pourtant vous seul que j'en charge, interrompit impérieusement le prince, et ce soir même vous partirez avec la petite caravane qui doit accompagner Montmorency jusques au camp des croisés : je donnerai des ordres pour qu'on rende à votre âge et à votre caractère, tous les respects que je vous ai toujours rendus moi-même ; mais je ne permettrai point que vous passiez un jour de plus à Damiette, et je veux être obéi.—Le ton absolu du prince ne pouvant laisser aucun espoir à Guillaume, il n'insiste plus ; il pousse un profond soupir, et après s'être lentement incliné, il se retire et passe aussitôt chez la princesse d'Angleterre.—O ma fille ! lui dit-il en entrant chez elle, je n'ai plus qu'un instant à vous voir, que Dieu veille sur vous ; placez toute votre confiance en lui, car vous êtes perdue s'il vous abandonne : le prince craint ma vigilance, il m'éloigne d'ici.—Quoi ! mon père, vous m'allez quitter, s'écrie Mathilde avec effroi.—Le temps des tribulations est arrivé, ma fille, réplique Guillaume d'un ton plein de véhemence, il faut le soutenir dignement ; les épreuves que

Dieu vous prépare sont une marque de son amour, il n'en envoie qu'à ses élus. O vous, future épouse du Christ! n'oubliez jamais que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du sang des martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfants de la foi, et que tant d'illustres exemples ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur.— Hélas! mon père, reprit Mathilde tout en pleurs, je ne vous entends point, expliquez-vous, qu'ai-je à craindre, que dois-je faire et que m'ordonnez-vous?—Mon enfant, repartit Guillaume, il n'est plus temps de vous rien cacher; jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance: ce Sarrazin, ma fille, a conçu pour vous un amour criminel. L'impie embrasé d'une flamme adultère veut vous compter parmi ses épouses, vous, vierge chrétienne, fille des rois, épouse d'un Dieu!.....Vous frémissez, ma fille, et vous

vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein.....Non, noble vierge, reprends courage, car ton courage peut te sauver : élève ton ame à la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrazin qui t'ose aimer, et je te le répète, sache mourir s'il le faut, car Dieu te voit, le ciel s'ouvre, et la palme du martyre t'attend.— Les paroles du pontife jettent l'épouvante dans l'ame de Mathilde, elle se croit entourée d'abîmes et de feux dévorants ; l'effroi la saisit, éperdue, hors d'elle même, à genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la robe de l'évêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots : " Mon père, ô mon père ! ne m'abandonnez pas.—Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton pleine de douceur et de compassion, je vous ai déjà dit que l'impie mahométan redoute ma vigilance : mais en luttant seule contre les pièges du démon, votre gloire sera plus grande.....Cependant, si vous sentiez vos forces défaillir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté de faire un pélerinage du côté du grand désert : là,

parmi les débris d'un monastère ruiné qui fut élevé par Saint Jean Climaque, réside un enfant de Basile, un pieux anachorète : le monde l'a vu jadis revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la terre et des cieux ; mais plus il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme doué de la plus rare intelligence, quand il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'élève au dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut ; il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas, n'est qu'un abîme sans fond, alors il rejeta toutes les vaines lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui en montrait la gloire. Il se retira au désert ; depuis trente années il y vit seul, consumant son temps en jeûnes, en prières et a la pratique de l'hospitalité. Adressez vous à lui pour soutenir votre faiblesse ; il sait comment on résiste : demandez lui ses prières ; ses prières ont trouvé le chemin du ciel....

Guillaume n'eut pas le temps d'achever, Bérengère l'interrompit : elle venait d'ap-

prendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel prétexte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette.—Dieu puissant! s'écria la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de ma rançon, la honte de Richard? Il ose lui proposer de lever le siège de Ptolémaïs; ce n'est qu'à cette condition que je puis être libre! ah! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux.—Elle dit, et tombe sur un siège, en proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargé de cette proposition, comme venant positivement de Saladin.—Mais la reine l'écoute à peine; éperdue, elle s'écrie qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui, plutôt que d'être sauvée aux dépens de sa gloire; mais qu'il sache du moins, ajoute-t-elle, avec des sanglots déchirants, qu'il sache que je ne mourrai pas seule; je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom et de son trône; faudra-t-il donc que ce

cher enfant périsse aussi avec sa mère? Ne prendra-t-on point pitié de cette tendre victime?—A cet aveu de Bérengère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort; la providence veille sur vous; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre, présenter à ses regards enchantés, l'auguste rejeton du grand Henri II. En attendant que les temps soient accomplis, relevez vos esprits abattus; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer au désespoir, sans être coupable devant Dieu et devant votre époux.—Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine; entourez-la de soins, d'égards, et de complaisance; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pourraient compromettre votre salut; sacrifiez-lui tous les biens terrestres; cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure.....mais je ne puis vous en dire davantage; le temps fuit, le moment du départ approche, et je voudrais déter-

miner Agnès à partir avec moi ; car je ne la croirai sauvée, que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous et dans vos épreuves, n'oubliez jamais que ce qui passe avec le temps est court et peu de chose, que la résignation aux maux de la terre, doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain, et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage ; car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre."

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles, le cœur ému de pitié et de tristesse.

CHAPITRE X.

GUILLAUME entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même

avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence.—" Si vous craignez, dit-il, de reparaître dans le camp des chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par Saint-Hélène, sur le sommet du Carmel; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucunes souillures de corps et d'ame, vivent néanmoins dans une si grande humilité, qu'elles ne croiront jamais pouvoir s'élever au dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grâce céleste : c'est dans cette retraite, Agnès, que couchée sur le sac et la cendre, vous expierez votre vie passée et que vous pourrez dire avec le prophète :—Seigneur, nourrissez-moi du pain de mes larmes, et faites moi boire en abondance l'eau de mes pleurs."

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jérusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur : quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et répondit point; alors il ajouta;—" Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir

votre cœur ; car au dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir.—Mon père, reprit-elle avec une agitation qu'elle ne pouvait contenir, je vous en prie, abandonnez moi, car, je vous le déclare, je ne puis pas, non, je ne puis pas me repentir encore ; il n'y a de place dans mon cœur que pour un seul sentiment, la vengeance !—Hé bien, Agnès, repartit Guillaume, s'il faut du sang, s'il faut de la vengeance à votre ame violente et haineuse, je ne m'y oppose pas ; venez, suivez-moi au camp des croisés, venez reporter votre courage à la tête de nos armées ; reprenez la lance et l'épée, couvrez-vous du sang des infidèles.....—Oui, je m'en couvrirai, interrompit elle d'une voix terrible, puis, s'arrêtant tout à coup, elle reprit avec plus de modération ; mais le moment n'est pas venu encore, il faut l'attendre, mon père, je ne partirai point avec vous.—Écoutez, malheureuse fille, reprit l'archevêque d'un ton plein de compassion, vos crimes furent si grands, que s'il y avait des bornes à la clémence divine, je ne pourrais vous en promettre le pardon, mais d'une

miséricorde infinie on peut tout attendre, tout espérer; quelque profond que soit l'abîme où nous sommes, cette miséricorde, qui est partout, est encore là; elle est près de vous, Agnès; elle n'attend qu'un mot de repentir sincère pour vous reprendre au nombre de ses enfants: ô Agnès! votre cœur n'est il pas touché de tant de bonté? .....O Agnès! ne déchirez point mon cœur par votre silence."—La fille d'Amaury continuait à se taire.—L'archevêque tomba à genoux.—" O mon Dieu! s'écria-t-il, daignez lui inspirer de la pitié pour elle-meme: votre pardon est tout prêt; mais ce n'est pas assez encore, forcez son cœur à vous le demander."—Agnès continua à se taire.—Guillaume se releva le visage baigné des larmes de charité; quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit:—" Ainsi, le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre, et tandis que son souvenir subsistera encore dans celui où vous ne serez plus, vous gémirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais."

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémis-

sement involontaire; mais avec un geste d'impatience, elle fit entendre qu'elle en avait assez: Guillaume se retira alors, il marcha vers la porte; au moment de la refermer sur lui, il s'arrêta encore, et les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui demandassent la grâce qu'il brûlait d'accorder: l'inflexible Agnès continua à se taire, et levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil qui éteignit toute espérance dans l'ame du digne prélat. "Seigneur, c'en est donc fait, s'écria-t-il, vous vous êtes éloigné d'elle sans retour: hélas! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pas voulu être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures encore, pourraient s'aveugler sur les suites d'un sentiment coupable... Mon Dieu, si telle est votre volonté, je courbe ma tête, je me soumets, et je pars.

L'archevêque fut joindre la petite caravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette: il y trouva avec

Montmorency plusieurs captifs chrétiens qui, venant de se racheter, avaient profité de cette occasion pour s'attacher au service du premier baron de la chrétienté, et le suivre en Syrie. Leur troupe était encore augmentée de plusieurs moines pélerins qui allaient chercher à Tyr un bâtiment pour les conduire en Europe ; le reste de la caravane était composé de soldats musulmans chargés de la protéger, et telle était la force des ordres qu'ils avaient reçus de Malek Adhel, que pendant toute la route, aucun d'eux ne s'écarta un moment des égards et du respect que leur maître leur avait commandé d'avoir pour les chrétiens qu'ils conduisaient. Ils prirent leur chemin le long des côtes de la Méditerranée, afin que la brise de mer vint les aider à supporter l'ardeur brûlante des sables de Suez. Toutes les villes où ils passaient étaient tombées sous la domination de Saladin, et il n'y en avait aucune, surtout en Syrie, qui ne portât quelques vestiges de l'antique splendeur des chrétiens, et dont une église ruinée, un autel brisé, une croix vermoulue, ne révélât le nom de ses anciens maîtres. A la

vue de ces chères et respectable images, abattues et traînées dans la fange, l'archevêque soupirait de douleur, Josselin frémissait d'indignation ; et, tandis que le premier demandait à Dieu de permettre que toutes ces brillantes cités fussent reconquises par les fils de la foi, le second jurait sur son épée de les reconquérir un jour. Ils voyaient tous les ports en activité, préparant des flottes pour détruire les chrétiens ; à cet aspect le jeune héros français, dominé par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colère : son ame tout entière s'élançait hors de lui, il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : plus d'une fois oubliant et sa position et ses chaînes, oubliant qu'il était seul, et que des milliers d'ennemis l'entouraient ; il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque ; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit ; souvent aussi la sagesse de Guillaume l'avait forcé à renfermer en lui même l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on

aime une femme ordinaire; il la voyait comme une créature divine, qui, réunissant tout ce qu'il pouvait imaginer du ciel, excitait des adorations auxquelles un seul désir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges, que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successivement à leurs yeux, pendant plusieurs journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée et Ascalon, ils aperçurent le Mont Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leur regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppresse d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin, et oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane demeure en arrière; cependant la garde avancée des chrétiens en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent re-

00100733

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015